

FJ0B768 **Obraz Anglo-Kanad'ana ve francouzsko-kanadské literatuře (jaro 2012)**

Descriptif du cours

Le cours semestriel, structuré en 13 unités de 2 heures, entend proposer une lecture comparative de plusieurs auteurs dans le but de montrer les transformations de l'imaginaire lié au questionnement identitaire, collectif et individuel, et aux différentes représentations de l'Autre. Avant de traiter la matière littéraire, la problématique sera abordée du point de vue philosophique et sociologique. La mise en perspective historique permettra de traiter les transformations des modèles identitaires et les divers procédés d'analyse dans les textes.

Auteurs étudiés en cours ou proposés pour analyses (liste non exhaustive)

Hubert Aquin, *Prochain épisode, Trou de mémoire*
Aubert de Gaspé, père. *Les Anciens Canadiens*
François Barcelo, *Les plaines à l'envers*
Gérard Bessette, *La Bagarre*
Roch Carrier, *La guerre, yes sir!*
Paul Chamberlan, *Terre Québec, L'Afficheur hurle, L'Inavouable*
John George Lambton Durham, *Le Rapport Durham*
Jacques Ferron, *Le ciel de Québec, Les Confitures de coings (La Nuit), Les Grands Soleils, La Tête du Roy, La Charrette, Contes*
Louis-Honoré Fréchette, *Papineau, Félix Poutré*
Jacques Godbout, *Le couteau sur la table, Les têtes à Papineau*
Lionel Groulx, *L'Appel de la race, Lendemain de conquête, Une anthologie*
Robert Gurik, *Hamlet, prince du Québec*
Luis Hémon, *Maria Chapdelaine*
Roland LePage, *La complainte des hivers rouges*
Françoise Loranger, *Médium saignant, Le chemin du roy*
Antonine Maillet, *Pélagie-la-Charrette*
Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*
Jacques Poulin, *Volkswagen blues*
Ringuet, *Trente arpents*
Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître draveur*
Michel Tremblay, *La Traversée du continent, La Traversée de la ville*
Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*

Bibliographie

a) Ouvrages généraux

Biron, Michel, Dumont, François, Nardout-Lafarge, Élisabeth. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal: Boréal, 2007.
Kyloušek, Petr. *Dějiny francouzsko-kanadské a quebecké literatury (Histoire de la littérature canadienne-française et québécoise)*. Brno : Host, 2005.

b) Problématique identitaire – approches philosophiques et sociologiques

Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalités*. Montréal: VLB, 2004.
Bissoondath, Neil. *Selling Illusions: The Cult of Multiculturalism in Canada*. Toronto:

Penguin Books, 1994.

Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et nationalismes et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001.

Bouchard, Gérard. *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens français (1850-1960)*. Montréal. Boréal, 2004.

Dumont, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal. Boréal, 1993.

Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.

c) Problématique identitaire – approches culturelles et littéraires

Blair, Louisa. *Les Anglo: La face cachée de Québec*. Montréal : Sylvain Harvey, 2005

Dupuis, Gilles. « Redessiner la cartographie des écritures migrantes ». *Globe* 10, 1, 2007.

Chartier, Daniel. *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999*. Québec: Nota bene, 2003.

Kyloušek, Petr, Kolinská, Klára, Prajznerová, Kateřina, Pospíšil, Tomáš, Voldřichová Beránková, Eva, Horák, Petr. *Us, Them, Me. The Search for Identity in Canadian literature and Film / Nous, eux, moi. La quête de l'identité dans la littérature et le cinéma canadiens*. Brno : Masarykova universita 2009.

Kyloušek, Petr - Vanderziel, Jeff - Prajznerová, Kateřina - Vurm, Petr (eds.). *Identity through Art, Thought and the Imaginary in the Canadian Space - Art, pensée et imaginaire identitaire de l'espace canadien*. Brno: Masarykova univerzita, 2009.

Kyloušek, Petr. Pour une typologie de modèles identitaires? In *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui / From the Foundation of Quebec City to Present-Day Canada*. Katowice: PARA, 2009, pp. 103-115.

Kyloušek, Petr. Discours politique et discours esthétique de la littérature québécoise des années 1960. Le cas de Miron, Ferron, Godbout, Aquin. In *Canadiensia I. Acta Universitatis Palackianae Olomucensis. Philologica 83*. Olomouc: Univerzita Palackého v Olomouci, 2004. pp. 9-16.

Landowski, Eric. *Présences de l'autre. Essais de socio-sémiotique II*. Paris: Presses universitaires de France, 1997.

Lintvelt, Jaap, Saint-Gelais, Richard, Verhoeven, Will, Raffi-Bérond, Cathetine (dir.). *Roman contemporain et identité culturelle en Amérique du Nord/. Comtemporary Fiction and Cultural Identity in North America*. Québec: Nota bene, 1998.

Table des matières

Introduction: Michèle Lalonde. Speak white

Approches littéraire, sociologique et philosophique

Dimension noétique de l'art

Image de soi et image de l'autre – modèles identitaires

Littérature nationale et son institutionalisation – versant canadien-français et québécois

Comment représenter un Anglais?

Comment tuer un Anglais (Canadien-Français) en soi-même

Comment accepter un Anglais « autre »

Que faire de la francité?

Conclusion

I. Introduction: Michèle Lalonde. *Speak white*

Le fameux poème de Michèle Lalonde *Speak white*, écrit en 1968 et récité en public lors la Nuit de la poésie au théâtre de Gesù (23.3. 1970) à Montréal devant un millier d'auditeurs, non seulement exprime les griefs et les aspirations de la société canadienne française des années 1960, mais aussi résume l'histoire complexe des relations entre les anglophones et les francophones en « terre d'Amérique ». En même temps, le parcours biographique de l'écrivaine semble emblématique de la relation étroite nouée à un certain moment de l'évolution historique entre les élites québécoises et la cause nationale. Michèle Lalonde appartient à la nouvelle génération cultivée (études de philosophie à l'Université de Montréal et à Harvard) qui s'implique à la fois dans la culture et dans les activités publiques et politiques. théâtre (*Dernier Recours de Baptiste à Catherine*, 1977), poésie (*Songe de la fiancée détruite*, 1958; *Geôles*, 1959), radio, presse. Michèle Lalonde est l'auteure de l'oratorium *Terre des hommes* (1967), mis en scène lors de l'inauguration de l'Exposition universelle de Montréal. Le succès de *Speak white* donne lieu à la publication, en 1974, sous forme d'affiche, et au film documentaire tourné en 1980.

Webographie

<http://www.youtube.com/watch?v=HdvyJ7wsVTQ>

http://www.onf.ca/film/Speak_White

Analysons le texte, après l'écoute de l'enregistrement

(<http://www.youtube.com/watch?v=HdvyJ7wsVTQ>)

Speak white

il est si beau de vous entendre

parler de Paradise Lost

ou du profil gracieux et anonyme qui tremble dans les sonnets de Shakespeare

nous sommes un peuple inculte et bègue

mais ne sommes pas sourds au génie d'une langue

parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats

Speak white

et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse

que les chants rauques de nos ancêtres

et le chagrin de Nelligan

Speak white

parlez de choses et d'autres

parlez-nous de la Grande Charte

ou du monument à Lincoln

du charme gris de la Tamise

de l'eau rose du Potomac

parlez-nous de vos traditions

nous sommes un peuple peu brillant

mais fort capable d'apprécier

toute l'importance des crumpets

ou du Boston Tea Party

mais quand vous really speak white

quand vous get down to brass tacks

pour parler du gracious living

et parler du standard de vie

et de la Grande Société

un peu plus fort alors speak white

haussez vos voix de contremaîtres
nous sommes un peu durs d'oreille
nous vivons trop près des machines
et n'entendons que notre souffle au-dessus des outils

Speak white and loud
qu'on vous entende
de Saint-Henri à Saint-Domingue
oui quelle admirable langue
pour embaucher
donner des ordres
fixer l'heure de la mort à l'ouvrage
et de la pause qui rafraîchit
et ravigote le dollar

Speak white
tell us that God is a great big shot
and that we're paid to trust him
Speak white
parlez-nous production profits et pourcentages
Speak white
c'est une langue riche
pour acheter
mais pour se vendre
mais pour se vendre à perte d'âme
mais pour se vendre

ah !
Speak white
big deal
mais pour vous dire
l'éternité d'un jour de grève
pour raconter
une vie de peuple-concierge
mais pour rentrer chez nous le soir
à l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
chaque jour de nos vies à l'est de vos empires
rien ne vaut une langue à jurons
notre parlure pas très propre
tachée de cambouis et d'huile

Speak white
soyez à l'aise dans vos mots
nous sommes un peuple rancunier
mais ne reprochons à personne
d'avoir le monopole
de la correction de langage

dans la langue douce de Shakespeare
avec l'accent de Longfellow
parlez un français pur et atrocement blanc
comme au Viêt-Nam au Congo
parlez un allemand impeccable
une étoile jaune entre les dents
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression
Speak white
c'est une langue universelle
nous sommes nés pour la comprendre

avec ses mots lacrymogènes
avec ses mots matraques

Speak White
tell us again about Freedom and Democracy
nous savons que liberté est un mot noir
comme la misère est nègre
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger ou de Little Rock

Speak White
de Westminster à Washington relayez-vous
Speak White comme à Wall Street
White comme à Watts
Be Civilized
et comprenez notre parler de circonstance
quand vous nous demandez poliment
how do you do
et nous entendez vous répondre
we're doing all right
we're doing fine
we
are not alone

nous savons
que nous ne sommes pas seuls.

Questions

1. Quelle est la proportion du texte français et du texte anglais? Que signifie la présence de l'anglais dans le texte?
2. Relevez les références culturelles et historiques. Classez-les en catégories. Quelles sont ces catégories et que signifient-elles?
3. Quelle est l'image de l'Autre? De quelle nature est l'Autre? Appuyez vous sur le texte.
4. Quelle l'image de Soi?
5. Étudiez le travail de la langue : formes grammaticales (pronoms, formes verbales etc.), syntaxe.
6. Comparez votre analyse à la réalisation filmique
http://www.onf.ca/film/Speak_White

II. Approches littéraire, sociologique et philosophique

Évidence de la culture nationale?

Nous – eux – moi sont les trois points de référence de l'identité collective et individuelle. La modernité et la formation des États-nations, au 19^e siècle, leur ont donné une orientation nationale en posant le *nous* collectif face à l'altérité des *autres* – *eux* et en creusant le fossé entre l'identité collective et l'individualisme moderne. Les tensions impliquées par les trois composantes identitaires s'inscrivent dans les textes, s'imprègnent dans les créations artistiques. On le reconnaît à la façon dont l'artiste ou l'écrivain conçoit *soi-même* et l'*autre*, se situe dans l'espace-temps et la mémoire. Par la fonction même de l'art, l'expression de cette connaissance de *soi* acquiert une valeur générale et devient un bien commun partagé.

La corrélation que l'on constate entre la modernité, l'État-nation et la constitution des cultures nationales s'estompe avec la postmodernité.¹ Le paradigme change. Les frontières s'effacent à la même allure que les différences entre les cultures. Il est de plus en plus malaisé de définir les spécificités nationales. L'aperception et l'appréhension de l'individu et de la collectivité changent. À la profondeur des racines jusqu'ici reconnues et identifiées à travers l'histoire et la langue se substitue une exploration horizontale des rhizomes de l'identité hybride postmoderne.² Pour comprendre les changements et la manière dont ils influencent l'identité culturelle – tant du point de vue collectif qu'individuel –, il convient d'examiner les processus qui y participent. Le Canada, sur ce point, offre un terrain d'exploration avantageux – grâce à son ouverture, à la pluralité des facteurs constitutifs de son passé, grâce à son présent multiculturel.

La langue, la littérature et la culture sont considérées comme marques « naturelles » de l'identité nationale. Cette évidence, héritage du 19^e siècle, n'est pas plus évidente, toutefois, que l'idée de souveraineté nationale ou d'État-nation. L'autocentrisme national empêche parfois de percevoir ce qu'un regard étranger permet de dévoiler. L'homogénéité de l'espace culturel – avec une seule langue et une mémoire nationale unifiée en canon historique et culturel – n'est pas en effet une donnée « naturelle ». L'expérience canadienne le confirme. Pour un regard européen, le Canada présente des avantages. Historiquement, il signifie une continuation de l'Europe dans le Nouveau Monde, au même titre que la culture des États-Unis et des pays latino-américains. Cependant, à la différence du reste du continent, la culture canadienne a été dès le début marquée par une dualité constitutive. Et cette dualité s'installe, comme partout en Amérique, sur un terreau pluriel, grâce à l'apport des premières nations auquel s'ajouteront les influences des cultures immigrées – des différents pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine.

Comme tous les États modernes, le Canada tend à imposer l'unité et la cohésion – politique, économique, sociale et culturelle. Cette volonté, toutefois, l'a exposé et l'expose aux risques d'une conflictualité inhérente, due d'une part à l'héritage de deux traditions culturelles différentes – la française et la britannique, d'autre part à la situation d'un État ouvert à l'immigration et à la diversité des cultures qu'il s'agit sinon d'intégrer, du moins harmoniser. Pour ces raisons, entre autres, la présence de l'*autre* et de l'*altérité* s'est inscrite dans les consciences et dans la culture plus profondément, peut-être, que dans d'autres pays. Le souci de la tolérance et du respect de l'*autre*, y compris sur le plan politique, est devenu

¹ Cf. Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalités*. Montréal : VLB, 2004; Gellner, Ernest. *Nations and Nationalism*. Malden : Blackwell Publishing, 2006; Hroch, Miroslav. *Das Europa der Nationen*. Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht, 2005.

² Cf. Deleuze, Gilles, Guattari, Félix. *L'anti-Oedipe*. Paris : Éditions de Minuit, 1972; *Mille plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1980 (1970); *Rhizome*. Paris : Éditions de Minuit, 1976. Le terme rapporté d'abord à l'aspect psychologique de l'identité postmoderne a été appliqué à la culture, p. ex. Glissant, Édouard. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990; *Traité du tout-monde*. Paris: Gallimard, 1997.

une composante de l'identité canadienne. La culture politique fait partie de la culture générale et, dans le cas du Canada, de l'image identitaire : cette problématique – avec ses connexités et implications d'ordre philosophique, historique et politique - est abordée dans le chapitre introductif. L'idée qui s'en dégage indique – et le Canada semble un cas éloquent – que la nation et l'identité nationale ne sont pas des évidences et que, pour être acceptées, un discours public est nécessaire sur la relation entre *soi-même* et *l'autre*.

La non-évidence du national concerne également la culture et la littérature. Témoin les difficultés de la littérature canadienne à s'autodéfinir au moment de sa constitution, au 19^e siècle. La composante canadienne-anglaise, en particulier, a longtemps et péniblement cherché ses traits définitionnels qui l'auraient distinguée des littératures anglaise et états-unienne. D'autres obstacles ont affecté l'émergence de la littérature canadienne-française, exposée à la pression culturelle de la majorité anglophone du continent nord-américain. Les deux parties de la culture canadienne se sont formées avec l'idée de ne pas être seules, isolées, et cela aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur. La problématique identitaire s'y exprime plus fort, par conséquent, que dans les pays plus homogènes du point de vue linguistique et culturel. La non-évidence identitaire facilite ainsi l'étude des modèles identitaires qui fixent différentes configurations relationnelles entre le *moi*, le *nous* et les *autres* (*eux*), déterminent la qualité des relations et des composantes, conditionnent l'image de *soi* et de *l'autre*. C'est dans cette perspective que sera analysée la situation de la littérature et du cinéma canadiens.

Il aurait été difficile d'appliquer une approche diachronique conséquente, à l'instar de l'histoire littéraire. Même si l'aspect historique n'est pas négligé, l'accent est mis sur les études de cas précis qui permettent d'inclure aussi bien le point de vue générique que la problématique régionaliste.

Le Canada est perçu pour la plupart comme un pays surtout anglophone. Il sera abordé, pourtant, par le versant francophone, à cause, justement, de la problématique identitaire. Car la situation minoritaire de la culture canadienne-française a intensifié des processus qui, dans la partie anglophone, se sont manifestés avec retard et avec moins de force. La littérature canadienne-française offre donc un terrain d'investigation plus propice à l'étude des modèles identitaires et des facteurs qui les activent. Il y est plus facile de formuler des observations générales ou théoriques. La disposition et l'agencement analogue des chapitres, consacrés d'abord à la littérature canadienne-française, ensuite à la partie canadienne-anglaise, se prête aux comparaisons. La diversité méthodologique reflète d'une part la spécialisation des auteurs du présent ouvrage, d'autre part la variété de la situation canadienne.

La littérature est complétée par le film afin de confronter l'image inscrite dans le texte à l'art qui construit des récits par images. S'il est vrai que la langue a aussi pour fonction de cerner une culture en traçant des limites de séparation d'avec une autre culture, la communication cinématographique peut dépasser la barrière linguistique – comme la musique, la peinture ou l'architecture. Elle est donc susceptible de configurer différemment les critères de l'altérité et de la représentation de *soi* et de *l'autre*. La comparaison avec le cinéma pourra contribuer soit à la confirmation, soit à l'infirmité des traits identitaires littéraires.

Certains critiques et historiens de la littérature – tant canadiens-anglais que canadiens-français – formulent le doute sur le bien-fondé du concept de littérature et de culture nationales. Il s'agit moins d'un scepticisme que du questionnement qui reflète, paradoxalement, la spécificité de la situation canadienne : ouverture intérieure et extérieure, dynamique démographique liée à l'immigration, nécessité de maintenir la diversité des apports culturels dans un cadre cohérent. La conséquence en est une évolution accélérée durant les dernières décennies. Le Canada est une sorte de laboratoire culturel qui permet d'entrevoir ce que

certaines pays européens connaîtront plus tard.

Reconnaissance de l'Autre (texte de Petr Horák)

La reconnaissance de l'*altérité* peut être forte ou faible. La reconnaissance faible n'est rien d'autre qu'une simple tolérance de l'autre, une reconnaissance véritable fait alors défaut. La reconnaissance forte par contre fait que l'individu, le groupe ou la collectivité considèrent l'autre comme son égal. Je ne tolère dans ce cas l'*autre* seulement en raison d'une *obligation* imposée par une force qui me dépasse ou par une nécessité et qui fait de l'*autre* toujours un étranger pour moi, mais au contraire je l'envisage comme quelqu'un qui peut devenir mon proche, mon ami en quelque sorte, bref quelqu'un que je pourrais admirer et aimer. Cette problématique comporte, en effet, plusieurs aspects : philosophique, psychologique, politique, sociologique et historique. Elle représente sans doute, sous ses figures diverses, une riche gamme thématique pour la littérature. Mais elle est aussi très importante par elle-même.

J'ai souligné tout au début que la tolérance religieuse et d'opinion se nourrit, dans la sphère de la civilisation occidentale, de l'idée de l'égalité de principe de tous les êtres humains devant le Créateur, comme le proclame la religion chrétienne. À côté de cette idée, non nécessairement en concurrence avec elle, mais comme un argument qui la renforce, se développe l'élaboration proprement *philosophique* de la notion de *reconnaissance* que je viens de mentionner. Il faut se rendre compte toutefois que cette notion a été comprise, dès son origine au sein de la pensée grecque, comme très intimement liée à la connaissance de *soi-même* ainsi qu'à la reconnaissance de la responsabilité de ses propres actes. La connaissance de *soi-même* impliquait donc la responsabilité. Il va sans dire que l'implication de la connaissance de soi-même et de la responsabilité a contribué dans l'ultime pensée gréco-romaine à l'élaboration d'un autre concept encore, à savoir du concept de *souci de soi*.³ Celui-ci a été accompagné par l'idée du travail sur soi qui contribuait à l'individualisme si typique pour les derniers siècles de l'antiquité. La différence essentielle toutefois entre les approches antique et moderne de la connaissance de *soi-même* consiste, en effet, selon Paul Ricoeur, dans le fait que les Anciens ont considéré la *reconnaissance de soi* dans l'optique de l'attestation de la responsabilité personnelle pour les actes entrepris et commis par le sujet. Les Modernes y ajoutent une nouvelle dimension en cherchant ce qu'on pourrait *tenir pour vrai* dans nos attitudes, comportements.⁴ Paul Ricoeur démontre, en recourant à la phénoménologie, les difficultés qui résultent de la réflexion du rapport du moi et de l'autre et qui reflètent en substance l'asymétrie entre le *moi* et l'*autre*, entre l'*ego* et l'*alter ego*. Si Edmund Husserl a essayé, dans ses *Méditations cartésiennes*, de saisir le statut de l'altérité de l'autre en partant du *moi*, Emmanuel Lévinas, dans *Totalité et infini*, tente de cerner le *moi* en partant de l'*autre*. Néanmoins, ni le premier, ni le second n'aboutissent à des résultats absolument convaincants.⁵ Il est très probable que cette asymétrie joue un rôle très important dans la saisie réflexive du rapport de l'*ego* et de l'*autrui* aussi bien que dans la vie quotidienne des gens.

Validité de la reconnaissance (texte de Petr Horák)

On ne peut arriver à la reconnaissance mutuelle qu'à condition de dépasser l'asymétrie déjà indiquée entre le *moi* et l'*autrui*, respectivement entre le *nous* et les *autres*. Il est assez clair, me semble-t-il, que ce cheminement n'est pas unilatéral, mais qu'il procède plutôt dans les deux sens, de l'aller et du retour. Il est évident aussi – il s'agit sans doute d'une commune expérience – que ce cheminement s'accompagne de la *méconnaissance* d'*autrui*. Il se

³ Foucault, Michel. *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France ; 1981 – 1982*. Paris: Hautes Études/Gallimard/Seuil, 2001.

⁴ Ricoeur, Paul. *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Gallimard, 2005, pp. 153 – 155.

⁵ Ricoeur: 245 – 256.

manifeste aussi bien par l'incompréhension de l'*autre* que par le refus d'accepter positivement l'*autre* et par les signes d'intolérance envers l'existence de l'*autre* ou des *autres*. Il est remarquable que la philosophie politique moderne ait utilisé inconsciemment beaucoup plus le concept de *méconnaissance* (ou du manque de respect) que le concept de *reconnaissance*. Le concept de méconnaissance trouve sa raison et son origine dans l'idée de l'*état de nature* qui prétend que le comportement individuel soit déterminé par la concurrence, par la méfiance et par le désir de gloire, tout cela se manifestant par la lutte de tous contre tous, comme l'a formulé Thomas Hobbes dans son *Leviathan*. Cette lutte provoque la peur devant la mort violente et ce n'est que sous l'influence de la conscience de cette peur que les individus aliénés arrivent à se rendre compte de la nécessité de former l'État (le mythique Leviathan) avec un prince en tête, garant de la paix. L'absence mutuelle du *respect* partagé par tous ceux qui participent à l'« *état naturel de la lutte de tous contre tous* » contribue paradoxalement à *reconnaître* un seul individu comme prince avec un seul but, à savoir celui d'instaurer la paix. Le paradoxe est d'autant plus frappant que l'*état de nature* hobbesien de la guerre de tous contre tous est l'origine de la conception du *droit naturel*, vu par Hobbes comme le droit de tout un chacun à profiter de ses facultés sans égard aux désirs des autres. La création de l'État avec un prince en tête limite en effet l'idée originelle de ce *droit naturel*. Hobbes va encore plus loin en montrant que c'est la peur qui oblige les individus souverains à abandonner au moins une partie importante de leur souveraineté au profit de l'État et du prince. La conséquence en est que tous les individus acceptent l'obligation de respecter certains interdits – certaines lois, en effet. Le droit positif qui donnait à l'individu une pleine souveraineté se transforme en loi limitant sévèrement cette même souveraineté. On arrive à ce résultat non par la voie morale, mais suite à un raisonnement utilitariste sur l'avantage que donne l'échange ou le troc d'une vie pleine de dangers dans des conflits incessants de tous contre tous contre une vie en paix garantissant la survie de tous ceux qui se soumettent au Leviathan, au prix de la perte ou de la limitation de la souveraineté individuelle.⁶ C'est avec Hobbes que le moment utilitariste, empiriste, commence à prévaloir dans la solution de l'asymétrie régnant dans le rapport de la *reconnaissance* et de la *méconnaissance* mutuelle. Le moment utilitariste est très fort chez Locke aussi bien que chez Voltaire. Ce moment dit en substance qu'il est avantageux de limiter son intransigeance en échange de plus de tolérance mutuelle. Mais, comme je l'ai indiqué déjà, depuis la Révolution française, il existe des doutes si une telle conception de la tolérance est suffisamment « propre ».

C'est G. W. F. Hegel, contemporain de la Révolution française, qui a essayé de résoudre le problème de la *reconnaissance* mutuelle en élaborant le concept de l'*Anerkennung* (reconnaissance). Hegel a établi à l'aide de ce concept le lien unissant la réflexion de *soi* et le rapport envers *autrui*. Il s'agit d'un lien dialectique de la logique hégélienne, à savoir d'un processus qui s'en va du négatif au positif, du dédain de l'*autre* vers le respect de l'*autre*. Il importe de constater que Hegel fait de la lutte pour la reconnaissance la principale force motrice de l'histoire. Il la considère comme la lutte non seulement pour la *reconnaissance de moi* dans le sens d'un utilitarisme égoïste assurant au sujet sa libération de l'*état de nature* sans égard aux *autres*, comme nous le voyons chez Hobbes, mais en tant qu'un *impératif moral*. Nous nous souvenons sans doute à cette occasion de l'impératif moral d'Emmanuel Kant, obligeant tout individu à se comporter de façon qui pourrait devenir exemplaire pour l'humanité entière. Le problème qui surgit avec Kant, consiste dans le fait que Kant envisage l'humanité sans avoir distingué clairement entre le *moi* et l'*autre*, entre l'*identité* et l'*altérité*. Il ne pose la différence qu'entre ce qui est moral et ce qui est amoral. Il ne réfléchit pas sur la nécessité ou le besoin de la reconnaissance mutuelle. Il faut constater toutefois que cet universalisme de l'impératif catégorique kantien est très présent aussi bien dans la *Charte des*

⁶ À la différence de Hugo Grotius qui a défini le droit comme « une qualité morale » dans l'ouvrage *De Iure belli ac pacis*. Voir Ricoeur : 263, 264.

droits de l'homme onusienne que dans toutes les chartes des droits de l'homme, contenues dans beaucoup de constitutions nationales. On reproche en même temps à cet universalisme kantien d'être par trop abstrait. On lui reproche d'ignorer la spécificité de la condition féminine par rapport au masculin, de négliger tout ce qui est spécifique pour les différentes régions du monde ou l'histoire des différents peuples. On lui reproche en somme de préférer la notion d'*homme* au détriment d'une détermination concrète du genre, de la race, de l'identité nationale, etc. L'avantage énorme de l'universalisme kantien consiste, néanmoins, dans ce que l'on lui reproche, à savoir de ne dépendre d'aucun particularisme, d'aucune *exception* soit nationale, soit culturelle.

En somme, nous pouvons considérer, de notre point de vue, la reconnaissance mutuelle comme le dépassement de la méfiance provoquée en nous par tout ce qui nous paraît étranger, inconnu, dangereux – bref, autre. Il s'agit d'un dépassement qui ressemble au *don* réciproque. L'anthropologie culturelle observe depuis très longtemps, depuis Marcel Mauss au moins, l'acte de donation et son rôle dans beaucoup de cultures. L'acte de donner quelque chose, suivi de l'acte d'acceptation, révèle un sens profond, à savoir la possibilité de créer un *lien* entre les deux participants. Ce lien peut engendrer une compréhension, un entendement plus profond, une générosité plus grande. On ne devrait pas perdre de vue l'acte de donation lorsque nous envisageons la tolérance au niveau de la politique ou des politiques pratiques.

La volonté de se comprendre mutuellement avec tout ce qui pourrait en résulter de positif exige de tous les participants beaucoup de temps, beaucoup d'abnégation de *soi-même*, donc beaucoup d'efforts. En effet, cette volonté, cet effort n'est point évident. Le commandement de l'amour chrétien, exprimé par la phrase, « aime ton prochain comme toi-même », ce point de départ de la tradition du concept de la tolérance, travaille comme allant de soi avec le *moi* en tant que le *sujet* du rapport entre le *moi* et l'*autre*. La question qui se pose, et sur laquelle s'est penché Emmanuel Lévinas, par exemple,⁷ dit en substance qu'il n'est pas du tout sûr que je puisse connaître autrui en ne partant que de *moi-même*. En effet, on ne peut pas exclure que mon approche de l'*autre*, ainsi que, symétriquement, l'approche de l'*autre* envers *moi-même* ne soit pas purement et simplement utilitariste. Les contemporains de la Révolution française se doutaient probablement de la même chose, lorsqu'ils se déclarèrent insatisfaits du mot de *tolérance* inscrit dans la *Déclaration des droits de l'homme*.

Le *moi* aux yeux ou par les yeux de l'*autre* représente un sommet de la tradition subjectiviste: je ne ferai tort à mon prochain parce que je veux éviter sa revanche. Toujours suivant cette tradition, la tolérance et la reconnaissance de l'*altérité* dans toutes ses formes possibles restent conditionnées par la peur de la réaction de la part de l'*autre*. Peu importe, si j'ai peur d'une réaction agressive, physique ou affective. La philosophie et la littérature sartriennes ont suffisamment souligné que l'« enfer, c'est les autres ». Elles ont démontré la dominance du sujet dans le rapport liant l'*ego* et l'*autre*, ce qui va de soi, tant la philosophie existentialiste procède de l'intentionnalité et de la volonté du sujet connaissant.

On peut se demander toutefois, si cela est suffisant pour le rapport entre le *moi* et l'*autre*. C'est entièrement suffisant pour autant que nous envisageons la tolérance en fonction de la garantie d'une simple cohabitation du *nous* avec les *autres* qui nous sont plus ou moins indifférents. Tant qu'ils nous laissent en paix, le regard des *autres* ne saurait pas, à la rigueur, nous intéresser. Dans ce cas, l'*autre* ne nous donne rien, ne représente rien pour nous et rien ne nous oblige à regretter cet état de choses.⁸ L'*autre* en tant que miroir dans lequel je me reconnais, en tant que celui que je crains ou que j'admire, dont je me méfie ou qui m'en impose par son intelligence, sa beauté, sa richesse – voilà des figures connues de la représentation de l'*autre* par le *moi*, les figures créées et intériorisées toujours par le *sujet*

⁷ Lévinas, Emmanuel. *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*. La Haye: Nijhoff, 1961. Voir Ricoeur: 245 – 256.

⁸ Le regard par qui les *autres* l'observent ne signifie absolument rien pour le héros du roman *L'Étranger* d'Albert Camus.

assumé par le *moi*, figures travaillées et retravaillées constamment par la littérature, mais aussi par la philosophie et les sciences sociales.

Essayons maintenant de nous poser la question s'il est envisageable de modifier cette attitude, au moins philosophiquement. Emmanuel Lévinas a essayé de changer le statut de *l'autre*, par rapport à la tradition. Une autre inspiration vient de l'ouvrage de Paul Ricoeur *Parcours de la reconnaissance* ainsi que de l'analyse des rapports entre le *moi* et *l'autre* élaborés par Emmanuel Lévinas dans son livre *Totalité et Infini*.⁹ Le concept de Lévinas est remarquable en ceci que *l'autre* n'est pas constitué par le *moi* mais qu'il existe déjà avant le *moi* qui l'appréhende en un moment privilégié comme faisant partie d'une entité surpassant le *moi* connaissant et agissant et renvoyant le *moi* vers quelque chose de plus complet, plus parfait, infini. Je laisse de côté une critique possible de ce concept tout en posant la question de son utilité. La réponse est simple. Un concept qui assure la priorité à *autrui* dans le rapport du *moi* et de *l'autre* contribuerait à débarrasser ce rapport de la tension entre le *moi* et *l'autre* en le privant de son caractère de concurrence impitoyable. Enfin, *l'autre* cesserait d'être pour le *moi* un « simple » miroir, il cesserait d'être un rival, un concurrent, il cesserait d'être l'*alter ego* mal aimé et redouté. Il deviendrait un *don* pour le *moi*, un médiateur privilégié vers ce quelque chose que le *moi* n'arrive jamais à constituer seul mais qu'il pourrait accepter à condition d'avoir la volonté d'assumer cette approche.

Peut-on conclure des quelques considérations précédentes quoi que ce soit de significatif pour la problématique de la *reconnaissance* en ce qui concerne la thématique de la nation, de l'identité nationale et de la différence nationale, des différences de civilisation, de culture, de religion, de *gender* et autres?

Partons tout d'abord du constat que l'existence même des États nationaux paraît singulièrement mise en doute aussi bien en théorie qu'à la suite des processus d'intégration que semble renforcer la globalisation. La réflexion historiographique récente du passé national a ébranlé partout sérieusement le bien-fondé du concept d'État-nation comme l'avait créé l'historiographie du 19^e siècle. Celle-ci avait voulu fortifier l'idée nationale en essayant d'ancrer l'histoire nationale dans les lointaines origines mythiques, tout en prouvant l'originalité, l'homogénéité prétendue et le génie unique de chaque nation. Le concept de l'histoire nationale comme une histoire originelle et originale, inédite, liée au progrès de l'humanité tout entière, trouvait son inspiration dans le romantisme européen, étant progressivement acceptée partout dans le monde, en dépit du fait qu'il était de création récente.¹⁰ Il a été malheureusement mis en exécution en politique avec les conséquences parfois désastreuses que l'on sait. L'idée, toutefois, que l'État et la nation font un tout paraît si évidente et allant de soi aux yeux de beaucoup d'historiens, politologues, et surtout aux yeux des hommes politiques, que l'on pose souvent aux partisans d'une Union Européenne plus fédéralisée la question sur la possibilité d'y arriver sans l'existence d'une nation européenne. Ne pourrait-on pas l'envisager comme une preuve suffisante d'un sentiment très fort témoignant de l'identification de la nation et de l'État? L'histoire européenne, au moins depuis la modernité, le documente très bien. La même histoire fournit en même temps plusieurs preuves de structures étatiques, formées de plusieurs ethnies, comme la Confédération Suisse ou le Royaume-Uni, par exemple. La monarchie habsbourgeoise, aussi bien que d'autres États multinationaux sur le continent européen se sont constitués et défaits au cours de la même histoire, prouvant par là que l'équation de l'État et de la nation ne valait pas et ne vaut pas absolument.

⁹ Je m'appuie très librement sur la dissertation de M. Martin Kovář, consacrée à l'analyse du rapport de *moi* à *l'autre* dans la philosophie d'Emmanuel Lévinas, soutenue à l'Université Masaryk en 2007, et sur le livre de Levinas, Emmanuel. *Totalité et Infini. Essais sur l'extériorité*. Haag: Nijhoff, 1961.

¹⁰ Voir Thiesse, Anne-Marie. *Création des identités nationales*. Paris: Seuil, 1999 et 2000.

Il semblerait qu'avec le Canada, on touche la racine de la différence profonde de deux approches au problème de la tolérance religieuse, de conscience et d'opinion. Une approche, mettons lockienne, anglo-saxonne, ayant en vue surtout la paix civile, l'autre, mettons française ou continentale, qui comprend la même liberté comme un *droit* imposé et imposable par l'État dans la formulation stricte d'une loi comme expression de la volonté générale. C'est dans cette seconde approche qu'il faut chercher la racine du concept français de *laïcité*, mais aussi la source du différend pratique qui oppose, actuellement au Canada, les partisans de l'une des approches aux partisans de l'autre, le Québec à l'Ontario, comme on en a été témoin récemment dans l'affaire de l'application de la sharia aux affaires familiales.¹¹

Le cas particulier de la dispute entre les conceptions communautaire (Ontario, Arbitration Act de 1991)¹² et laïque (Québec, Loi du 26 mai 2005) de la tolérance, implique plusieurs problèmes, dont il convient de mentionner deux, à savoir celui de la signification actuelle de la notion de *communauté* et de sa justification, car la question est si toutes les revendications de toutes les communautés sont justifiées de la même façon, avec la même validité juridique et morale.

L'attention est attirée en général par des communautés relativement importantes, bien cernables du point de vue ethnique, religieux, *gender*, sexuel ou autre, grâce à leurs revendications bien formulées. Toutefois, nous sommes de plus en plus témoins des revendications qui sont réclamées par de petits groupes de gens, voire par des individus. Dans l'ambiance de l'affaiblissement de l'identité nationale, ces voix acquièrent de plus en plus de poids, apparemment au détriment de l'unité nationale et étatique. La crainte que ces explosions de réclamations des droits contradictoires, affichées à haute voix par diverses communautés, voire par des individus ou groupes de pression, puissent en fin de compte détruire l'État tel que le connaît la tradition euro-américaine, ne semble pas être exagérée et sans fondement.

Un autre problème consiste dans la valeur, juridique et morale, de ces revendications. Est-ce que toutes ces réclamations ont la même valeur, la même légitimité? La réponse à cette question paraît simple et donnée d'avance. Il faut distinguer tout simplement entre ce qui paraît juste et justifié et ce qui ne le paraît pas. C'est ainsi que l'on va juger comme juste que la communauté francophone qui est majoritaire au Québec, mais minoritaire dans l'ensemble de l'État fédéral canadien ait obtenu des droits qui la protègent face à la communauté majoritaire dominante anglophone. De tels exemples, venant d'autres sociétés, ne manquent sûrement pas. Nous considérons en général ces droits comme légitimes, bien qu'ils puissent paraître aux membres de la société majoritaire comme des privilèges, peu justifiés et justifiables. Les accorder et les faire accepter par la société en question, peut être envisagé comme le résultat d'une politique pragmatique qui se réclame d'une conception également pragmatique de la tolérance. Mais en même temps, ce peut ou plutôt pourrait être aussi le résultat de la *reconnaissance* du droit à l'*altérité*, à la différence. On peut bien sûr envisager une telle reconnaissance comme un consentement, entièrement pragmatique, d'une majorité (dans le cas canadien de la majorité anglophone) avec une réclamation considérée comme le *droit d'exiger quelque chose* dans le sens d'une justice sociale ou nationale. La reconnaissance en tant qu'exigence de quelque chose se transforme de ce fait en liberté comprise positivement.¹³ Dans le contexte canadien, ces problèmes ont été pertinemment

¹¹ Voir Charles, Sébastien. « Tolérance et multiculturalisme. Sur la question des tribunaux islamiques au Canada ». *Le Débat* 142, 2006, p. 33 sq.

¹² Il importe de constater que le pragmatisme politique a conduit le parlement ontarien à limiter, en 2006, la portée de l'Arbitration Act de 1991 en subordonnant les décisions communautaires aux normes de la Charte canadienne des droits et libertés.

¹³ Ricoeur, Paul. *Parcours de la reconnaissance*. Paris: Gallimard, 2005, p. 234.

traités par Will Kymlicka et Charles Taylor, notamment.¹⁴

Or, le Canada, aussi bien que les États-Unis et l'Europe dans sa forme des différents États-nations qui la constituent, sont devenus de plus en plus sujets aux pressions orientées par les désirs très divergents de reconnaissance. L'effet de l'immigration en provenance des sphères culturelles autres que l'euro-américaine, provoque et provoquera sans doute de graves signes de désintégration. Le désir de désintégration des formes actuelles de cohabitation, et peu importe quelle forme ce désir prendra, ethnique, social, religieux, exprime deux choses à la fois ; 1° le désir de reconnaissance des particularités culturelles des minorités par la majorité ethnique ou linguistique d'un État-nation ; 2° le refus plus ou moins catégorique, par des minorités, des valeurs reconnues par la majorité dans un État-nation .

Le désir de reconnaissance, lié au refus des valeurs d'une société majoritaire, démontre parfaitement la transformation du caractère de la *reconnaissance*. Au lieu d'assumer, par le biais de la reconnaissance, la *responsabilité* du citoyen arrivant au statut de membre de plein droit d'une société donnée, on cherche, par la lutte pour la reconnaissance et en se réclamant de la *tolérance*, la reconnaissance d'une *vérité* toute particulière qu'on prétend supérieure aux valeurs de la société majoritaire.

Cette tournure inattendue du concept de tolérance menace sérieusement tout ce qu'on a reconnu jusqu'ici, au moins dans la sphère de la civilisation euro-américaine, comme valeurs universellement valables de la civilisation occidentale. Reste à réfléchir sur les modalités permettant de concilier le discours réclamant la reconnaissance des vérités *spécifiques* et *particulières* avec les valeurs reconnues jusqu'ici par la société majoritaire comme intouchables, puisque considérées par elle comme essentielles pour la survie de la civilisation.

Le continent nord-américain offre, semble-t-il, deux approches au problème du rapport entre l'État et la nation. Les États-Unis se réclament d'une idée formulée par la philosophie des Lumières et soutenue très longtemps par la tradition constitutionnelle remontant aux origines britanniques. Elle a été très longtemps défendue par des immigrants anglophones et leurs descendants qui l'ont imposée à l'immigration en provenance des quatre coins du monde. En apparence, au moins, le cas américain rappelle l'idée de Renan qu'une nation équivaut « *au plébiscite de tous les jours* », exprimant le désir des citoyens de former une nation sans égard à leurs origines ethniques.¹⁵ Il serait faux de passer sous silence les contradictions et la complexité de ce « plébiscite américain de tous les jours » ainsi que l'incompatibilité parfois flagrante entre les réalités historiques et l'idéal. Toutefois ce n'est pas le propos de la présente réflexion.

Le Canada ne possède pas une telle idée étatique qui caractérise, en dépit de tout, son voisin du Sud. De loin, on a l'impression que ce pays, habité et structuré depuis le 18^e siècle par deux communautés majoritaires, anglophone et francophone, n'a en rien amoindri la distance séparant les deux identités culturelles distinctes. S'y ajoute le fait que le Canada connaît une évolution démographique rapide et que le fort taux d'immigration contribue à de tels changements de situation, de décennie en décennie, qui en d'autres pays pourraient être jugés bouleversants. Ce manque apparent de facteurs de cohésion ou d'idée unificatrice « univoque » est une faiblesse et une force à la fois dans la mesure où il introduit une interaction entre la réflexion théorique et les pratiques politiques, sociales et culturelles. Ainsi, le « *village global* » de Marshall McLuhan (1962) a bientôt eu sa contrepartie dans la politique fédérale du multiculturalisme, devenu, depuis 1971, un des piliers de la vision du

¹⁴ Kymlicka, Will. *Multicultural citizenship: a liberal theory of minority rights*. Oxford: Clarendon Press, 1995; Taylor, Charles. *Multiculturalism: examining the politics of recognition*. New Jersey: Princeton University Press, 1994.

¹⁵ Renan, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ?* (1882). Voir Cabanel, Patrick, *Nation, nationalités et nationalismes en Europe, 1850 – 1920*. Paris: OPHRYS, 1995, p. 81.

Canada postmoderne. Les nombreuses discussions et les événements de la vie publique des quatre décennies écoulées ont à leur tour révélé bien des illusions. Signalons au moins les critiques avancées par Neil Bissoondath qui montre les écueils du droit à la *reconnaissance* de la *différence* et le danger de la ghettoïsation au cas où la logique communautaire l'emporterait.¹⁶ Les rapports entre la majorité et la minorité y compris la présence de l'*autre* et la reconnaissance de l'*altérité* accompagnent les réflexions politologiques et philosophiques de Will Kymlicka ou de Charles Taylor, déjà signalés. La culture et la littérature ne restent pas étrangères aux problèmes de la société. Partie intégrantes de l'*agora*, elles reflètent le questionnement identitaire, offrent un terrain d'investigation, de rencontre, d'échange.

¹⁶ Bissoondath, Neil. *Selling Illusions: The Cult of Multiculturalism in Canada*. Toronto: Penguin Books, 1994.

III. Dimension noétique de l'art

Pour pouvoir mieux saisir la problématique identitaire, il convient d'envisager la dimension noétique de l'expression artistique, autrement dit de considérer l'art comme une forme spécifique de connaissance, une appropriation du monde, de *soi* et de *l'autre*.

Le texte littéraire, de par sa nature linguistique, est une *noésis*. La particularité de la littérature et de l'art en général consiste dans la nature et la hiérarchisation des processus épistémologiques mis en oeuvre. Tandis que la science ou la philosophie privilégient la conceptualisation et l'articulation logique des concepts au sein d'un discours rationnel, l'art recourt à un éventail de représentations sans qu'il y ait une obligation de hiérarchiser entre la conceptualisation, une simple thématisation ou une expression frôlant le non-conceptuel ou l'extra-conceptuel (la musicalité, le rythme, le non-dit). L'art peut juxtaposer le *logos* et le *mythos*, les procédés logiques et analogiques. Il peut même tenter de saisir l'inexprimé ou l'informulé, voire l'inexprimable ou l'informulable. Les images et les différents procédés d'expression peuvent mettre en scène des sentiments et des attitudes tout simplement pressentis, soupçonnés, restés jusque-là en deçà de la formulation et que la raison et la logique thématiseront et conceptualiseront, peut-être, plus tard ou autrement. Ainsi, la conception du *moi* essentialiste fut mise en question par la poésie du 19^e siècle bien avant que ne soient élaborées les nouvelles conceptions de Sigmund Freud ou de Carl Gustav Jung. Un autre exemple est la fragmentation du *moi* et de l'univers dans la poésie et la peinture cubistes qui se fondent sur une réévaluation du rapport entre le phénomène et l'essence et qui renvoient à une démarche épistémologique analogue à celle de la phénoménologie. L'«avantage» de l'art tient à la dominance de la fonction esthétique qui permet de combler les failles du *logos*, de lier le logique au non-logique et par là d'aller au-delà de ce qu'un discours strictement logique ne saurait assumer.

Qu'en découle-t-il pour la littérature en général et pour notre approche de la situation canadienne? En premier lieu c'est la constatation que l'art et la littérature peuvent exprimer ce que les autres types de communication ne contiennent pas et sans doute ne sauraient même pas contenir. Il est clair que cette capacité de la littérature peut tout aussi bien se prêter au figement et à la perpétuation des clichés qu'à l'anticipation des nouvelles appréhensions de la réalité, notamment là où l'art et la littérature brisent les limites imposées par d'autres types de discours. Deuxièmement, la relation entre le littéraire et le non-littéraire implique le questionnement sur le rapport entre l'approche « littéraire », qui devrait se maintenir dans le domaine de la critique et de l'histoire littéraires, et les disciplines qui – telle la sociologie ou l'histoire – ont inclus la littérature parmi leurs matériaux d'analyse.¹⁷ Les exemples ne manquent pas : notamment Pierre Bourdieu pour la sociologie,¹⁸ l'École des Annales pour l'histoire et, quant à la société et l'histoire canadiennes, il suffit de renvoyer aux travaux de Gérard Bouchard ou de Marcel Bellavance qui engagent la littérature et la culture dans leurs considérations historiques et sociologiques.¹⁹ La nature paradoxale – à la fois conflictuelle et complémentaire – du rapport entre la critique littéraire et les autres sciences de l'homme ne passe pas inaperçue dans la mesure où elle est liée à l'autonomie, mais aussi à l'élargissement de la démarche critique en littérature.²⁰

¹⁷ Lassave, Pierre. *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*. Paris : Presses universitaires de France, 2002.

¹⁸ Cf. Bourdieu, Pierre. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 1992.

¹⁹ Notamment Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et nationalismes et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001; Bouchard, Gérard. *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens français (1850-1960)*. Montréal : Boréal, 2004; Bouchard, Gérard. « Populations neuves, cultures fondatrices et conscience nationale en Amérique latine et au Québec ». In Lamonde, Yvan et Bouchard, Gérard (dir.). *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*. Montréal, Paris : L'Harmattan, 1997; Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalités*. Montréal : VLB, 2004.

²⁰ Mata Barreiro, Carmen. « Introduction. Étranger et territorialité. D'une approche pluridisciplinaire à une approche

Il est évident que la problématique que nous allons aborder impose une ouverture en direction de l'histoire et de la sociologie. L'image de *soi* et de l'*autre* implique aussi bien l'aspect individuel que social, rejoint le politique, touche la représentation de la nation, le nationalisme, la situation linguistique, l'ethnicité, l'immigration. Ainsi, la problématique identitaire constitue un champ d'investigation commun à plusieurs domaines. Dans le cas de la littérature canadienne-française et québécoise, le fait est pleinement justifié par la réalité même, comme le prouve la monographie de Józef Kwaterko *Le roman québécois et ses inter(discours)*²¹ et que confirment, par différentes approches et sur des sujets différents, de nombreux critiques, tels Jacques Pelletier, Bernard Andrès, Jacques Cardinal, Pierre L'Hérault et bien d'autres.²² En effet, plus que les autres littératures, la littérature canadienne-française et québécoise est « impure », « contaminée » dès ses origines, car le discours esthétique, littéraire s'y mélange et sert de support à d'autres discours.

Les travaux précités montrent, également, que la critique littéraire a tout intérêt à veiller à son autonomie et à valoriser, en les adaptant à un nouveau domaine d'investigation, les instruments qu'elle a élaborés. Quant à la problématique identitaire qui traite plus étroitement le positionnement du *je*, *nous*, ainsi que la vision de l'*autre* et du *monde*, et cela à travers le langage, il est possible de recourir aux instruments de critique littéraire élaborés par l'École de Liège – le Groupe μ – en transformant le modèle interprétatif triadique *Anthropos–Cosmos–Logos*²³ en configuration identitaire *sujet–objet–langage* qui constituerait une sorte de *triangle noétique* impliqué dans les élaborations textuelles des expressions identitaires. Les trois éléments sont liés, de façon générale, même en dehors de la problématique identitaire proprement dite. L'histoire littéraire en offre de nombreux exemples depuis le « *je est un autre* » de Rimbaud à la dépersonnalisation du *je* verlainien ou à la dissolution du *je* essentialiste et sa fragmentation chez Cendrars ou Hector de Saint-Denys Garneau : à chaque fois la structuration ou la déstructuration du langage poétique coïncide avec une vision spécifique. La *noésis* identitaire devra donc être prise pour un cas particulier de la situation générale.

Langue et image

La langue est non seulement un instrument de communication, mais c'est aussi une barrière. D'un côté, elle contribue à délimiter et préserver l'espace identitaire collectif, de l'autre elle constitue un obstacle, empêche l'interpénétration, renvoie l'*autre* au-delà de l'enceinte occupée par le *nous* collectif. Cependant il s'agit d'une donnée qui, du point de vue identitaire, est conditionnée historiquement. La langue devient un facteur identitaire important au moment de la formation des États-nations modernes, au 19^e siècle, en rapport avec le poids identitaire culturel que lui a accordé la philosophie de Johann Gottfried Herder.²⁴ La fonction identitaire de la langue, on le sait, est un point sensible des relations entre les Canadiens-Français et les Canadiens-Anglais depuis le début du 19^e siècle jusqu'à la série des lois

transdisciplinaire». *Globe*, 10, 1, 2007, pp. 15-29.

²¹ Kwaterko, Józef. *Le roman québécois et ses inter(discours)*. Québec : Nota bene, 1998.

²² Cf. Andrès, Bernard (dir.). *La Conquête des lettres au Québec. Anthologie*. Lévis : Presses de l'Université Laval, 2007; Andrès, Bernard. *Écrire le Québec: de la contrainte à la contrariété*. Montréal : XYZ, 2001; Bouchard, Gérard et Andrès, Bernard (dir.). *Mythes et sociétés des Amériques*. Montréal : Québec/Amérique, 2007; Cardinal, Jacques. *La Paix des braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*. Montréal : XYZ, 2005; L'Hérault, Pierre, « Figures de l'immigrant et de l'Amérindien dans le théâtre québécois moderne ». *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes* 63 (automne 1996), pp. 273-287. Pelletier, Jacques. *Le Poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*. Québec: Nuit blanche, 1995; Pelletier, Jacques. *Le roman national. Néo-nationalisme et roman québécois contemporain*. Montréal: VLB, 1991.

²³ Cf. Groupe μ . *Rhétorique de la poésie*. Paris : Seuil, 1990, pp. 96 sqq.

²⁴ Cf. Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalités*. Montréal : VLB 2004.

linguistiques des années 1960 et 1970 qui ont rencontré tant d'aversion parmi les anglophones et les allophones québécois, notamment. La question linguistique et la relation entre les cultures majoritaire et minoritaire étaient impliquées, également dans les débats qui ont accompagné les deux référendums québécois sur la souveraineté de la province (1980, 1995).

IV. Image de soi et image de l'autre – modèles identitaires

La création artistique n'est pas seulement une appréhension ou une représentation du monde, mais aussi un geste et un acte qui intervient dans le cours des choses, intentionnellement ou non. L'art n'échappe pas à la collusion de l'esthétique et du politique, à condition d'envisager le politique au sens large de l'espace public – l'*agora*. La problématique identitaire, notamment dans sa dimension collective, n'y échappe pas. Elle constitue un champ d'investigation commun à plusieurs domaines – philosophie, sociologie, histoire, entre autres. Que le domaine littéraire, en ce sens, soit exploité par l'historiographie ou par la sociologie est un fait. Du côté des sociologues et des historiens, plusieurs démarches théoriques ont été entreprises en vue du rapprochement de la critique littéraire.²⁵ Des réflexions analogues animent également la critique littéraire.²⁶ Quoi qu'il en soit, la relation entre le littéraire (l'esthétique) et le politique (le social) nécessite un dénominateur commun – l'axiologie. En critique littéraire, la réflexion sur la structure axiologique du champ littéraire et sur la dynamique du rapport entre la norme esthétique (le code) et les textes fait partie des considérations de Jan Mukařovský²⁷ et de Felix Vodička.²⁸ Par un versant opposé, non plus du côté littéraire, mais sociologique, la question a été étudiée par Pierre Bourdieu²⁹ ou la critique sociologique de Jacques Dubois.³⁰

L'interférence de l'acte individuel qu'est l'oeuvre d'art et de sa dimension collective, publique, entre donc dans la dynamique axiologique de la transformation du code. Si nous voulons saisir la problématique identitaire en diachronie, il convient de l'envisager comme une transformation et interaction des configurations identitaires, de type paradigmatique, que nous proposons d'appeler modèles identitaires. Ceux-ci sont conditionnés historiquement, et une fois constitués, s'inscrivent dans l'imaginaire qui assure leur « longue durée » et leur réactivation éventuelle, à distance de décennies, dès que la situation s'y prête.

Toute oeuvre littéraire ou création artistique qui implique une problématique identitaire doit se mesurer à un type de discours collectif, de société. Le plus souvent, ce discours n'est conceptualisé qu'en partie seulement et, malgré une apparente homogénéité, il est disparate, ne serait-ce que plusieurs modèles identitaires s'y heurtent en s'excluant ou en s'influençant. Il arrive qu'un modèle s'impose comme la dominante et le paradigme d'une période. La dominance ne signifie pas l'éviction ou l'inexistence d'autres modèles qui peuvent accompagner la dominante en sourdine avant de se hisser en position de référence paradigmatique. Le contexte historique et les transformations du « discours national » impliquent la nécessité de prendre en considération la dialectique de la continuité/discontinuité et de cerner les zones de passage et de changement.

La constitution d'une littérature nationale, en l'occurrence de la littérature canadienne-française et québécoise, comporte une composante identitaire où s'inscrivent des événements et des situations historiques, dont chacune contribue à la formation ou à la modulation d'un type de modèle identitaire. Parmi les catégorisations récentes qui ont essayé de systématiser ce genre de phénomènes, il convient de citer l'ouvrage de Clément Moisan et Renate

²⁵ Lassave, Pierre. *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*. Paris : Presses universitaires de France, 2002; Bourdieu, Pierre. *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris : Seuil, 1992, notamment p. 80. Quant au Canada, il faut mentionner les travaux de Gérard Bouchard et Marcel Bellavance où la question identitaire et nationale est étudiée en rapport avec la culture.

²⁶ Mata Barreiro, Carmen. « Introduction. Étranger et territorialité. D'une approche pluridisciplinaire à une approche transdisciplinaire. » *Globe*. 10, 1, 2007, pp. 15-29.

²⁷ Mukařovský, Jan. *Studie z estetiky*. Praha : Odeon, 1966; *Cestami poetiky a estetiky*. Praha : Československý spisovatel, 1971.

²⁸ Vodička, Felix. *Struktura vývoje*. Praha : Československý spisovatel, 1969.

²⁹ Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992.

³⁰ Dubois, Jacques. *L'institution de la littérature*. Paris-Bruxelles : Nathan-Labor, 1978.

Hildebrand *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*.³¹ Les définitions précises de *l'altérité* dans les contextes *uniculturel* (1937-1959), *pluriculturel* (1960-1974), *interculturel* (1976-1985) et *transculturel* (après 1985) présentent des avantages certains, mais qui sont aussi des écueils si l'on veut saisir la problématique non plus du côté de l'interaction culturelle, mais l'aborder plutôt par le côté national. Par ailleurs, la segmentation stricte des étapes, limitées de plus à la seconde moitié du 20^e siècle, semble trop tranchée pour admettre une approche de « longue durée » où les retours et les variations des phénomènes contredisent la vision unidirectionnelle de l'évolution présentée par les auteurs précités.

Nous allons tenter de circonscrire la problématique en plusieurs points. La première partie de notre présentation sera consacrée aux généralités du champ définitoire qui permettront d'aborder la question du transfert méthodologique. Il s'agira, ensuite de spécifier **a) les éléments constitutifs, structurants, des modèles identitaires; b) les types de relations structurantes; c) les topiques identitaires dominantes.** Le *triangle noétique* que nous avons choisi pour base de la modélisation identitaire nécessite une réflexion. Il serait sans doute facile d'identifier le *sujet* avec le *je* ou le *nous*, l'objet avec l'*autre*. Cependant la complexité de la problématique identitaire interdit cette approche simpliste. Les modalités de l'énonciation que la perspective narrative ou le positionnement du sujet lyrique impriment aux textes exigent une désignation terminologique plus nuancée : en effet, plutôt que de *sujet* et *objet*, il conviendrait de parler de la *position subjectale* et de la *position objectale*. C'est dans la « distribution des rôles » entre les deux positions et qui est exprimée par les stratégies langagières, énonciatives, qu'il faut voir le fondement du modèle identitaire. Leurs qualités respectives sont alors déterminées par la nature des référents. Le cas le plus simple semble celui du *nous* collectif, monolithique et indifférencié, qui rejette l'*autre* – *eux*, dans la position objectale, réifiante, en lui déniait la parole. Différentes sont les situations où les collectivités se fragmentent, le *nous* et le *eux* deviennent pluriels en se scindant en une pluralité des *je*, où la distinction entre la *mêmeté* et l'*ipséité* entre en ligne de compte.³² C'est là que l'*altérité* sous formes diverses est impliquée ou bien se trouve dans la *position subjectale* et reçoit ou retrouve la parole, s'énonce.

Il est clair qu'il faut compléter les éléments constitutifs du *triangle noétique* par les *relations structurantes* : exclusion, inclusion, médiation, le troisième type de rapport étant une forme d'inclusion détournée. Un exemple typique, étudié par Jacques Cardinal, est la substitution de l'Anglais ennemi par l'Écossais dans *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé et le remplacement du conflit collectif par le thème individuel de la dette d'amitié (avec renversement de la situation de supériorité/infériorité, vainqueur/vaincu).³³

Enfin, la thématique identitaire s'exprimera le plus souvent à travers les topiques spécifiques, récurrentes, et qui sont bien connues, sous différentes configurations, qualités et en diverses doses: nation, État, ethnicité, religion, langue, traditions, histoire, mémoire, pays, etc.

L'histoire événementielle et la constitution de la culture et la littérature nationales ont contribué à la formation de plusieurs modèles identitaires que nous retrouvons dans les textes littéraires : proto-national (âge des lumières), national-émancipateur, national-défensif, postnational.

³¹ Moisan, Clément et Hildebrand, Renate. *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. Québec : Nota bene, 2001.

³² Heidegger, Martin. *Sein und Zeit*. Traduction tchèque *Bytí a čas*. Praha : OIKOYMENH, 1996; Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil, 1990.

³³ Voir Cardinal, Jacques. *La Paix des braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*. Montréal : XYZ, 2005.

Mentionnons brièvement le « *sentiment proto-national* » dont parle Gérard Bouchard³⁴ et dont nous trouvons les manifestations moins dans la littérature, non encore développée, que dans certains projets de la société canadienne en formation, à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle. Ces projets sont inspirés par l'universalisme et le rationalisme de l'âge des lumières, par les principes de tolérance et de laïcité. La notion d'espace public neutre réunissant les anglophones et les francophones réduit la conflictualité. La position subjectale met en avant l'individu qui participe aux activités publiques. Le *je* l'emporte sur le *nous* collectif. La relation à l'*autre* est celle de l'inclusion. Certains éléments de ce modèle identitaire se retrouvent par exemple dans la pièce de Joseph Quesnel *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise* (1802), mais on les rencontre également, plus tard, comme éléments constitutifs de la tradition libérale canadienne.

Le **modèle national-émancipateur** se forme au fur et à mesure que se développe la vie politique du Bas-Canada jusqu'au soulèvement des Patriotes en 1837-38 que l'on peut considérer comme le point culminant du projet d'émancipation nationale. La dialectique de la continuité/discontinuité est perceptible par rapport à l'âge des lumières, en particulier en ce qui concerne les principes de l'universalité, de la citoyenneté et de l'espace public. Toutefois l'universalité fondée sur la raison universelle est remplacée par une universalité « particularisante », celle de la spécificité nationale, fondée sur l'idée du peuple déterminé par l'histoire et la langue. L'espace public, uniformisant, devient celui de la nation.

Ces changements façonnent le modèle identitaire. En ce qui concerne la position subjectale, une opposition dialectique s'instaure entre l'individu et la collectivité, entre le *je* et le *nous* de même qu'entre le *je/nous* et l'*autre*, le différent. La relation dominante est toutefois celle de l'inclusion ou celle de la médiation, notamment là où la différence risquerait de rejeter l'autre dans la position objectale. Toutefois cette inclusion s'effectue au sein d'un espace, réel ou imaginaire (géographique, politique et historique) homogène, lié au processus de territorialisation. Il s'agit donc d'une inclusion-intégration. Au-delà du territoire national se trouve le domaine de l'*autre étranger* qui occupe la position objectale, celui du *il* ou *eux*. La première moitié du 19^e siècle a aussi défini les topiques dominantes de l'identité nationale, collective, mentionnées ci-dessus.

Le **modèle national défensif**, surtout dans sa variante **conservatrice**, transforme les éléments constitutifs du modèle émancipateur en accentuant l'exclusion. Dans le contexte canadien, il s'est affirmé, progressivement, après 1840, au moment où les Canadiens Français se sont retrouvés dans la position d'une minorité qui se savait menacée. Dans la position subjectale l'accent identitaire se déplace vers le *nous*, déterminé comme une collectivité homogène et qui peut frapper d'exclusion les individus qui risqueraient de compromettre cette unité (voir les personnages de traîtres). Le différent est rejeté. L'*autre* est évacué dans la position objectale, voire il est collectivisé, devient un *eux*, dépourvu de parole, taxé d'ennemi. L'exclusion structure les topiques et leurs valeurs identitaires en dichotomies tranchées (catholique/protestant, campagne/ville, agriculture/industrie, supériorité morale/supériorité matérielle, etc.). Certaines topiques sont survalorisées : ethnicité (origines), histoire, langue, etc. Et cela d'autant plus que l'impossibilité de la territorialisation identitaire (absence de l'État et de structures étatiques) confère une fonction identitaire de substitution à certaines d'entre elles. De ce fait, la territorialisation, si elle est mentionnée, a souvent un caractère « utopique » de « pays incertain », projeté ou vers le futur ou dans l'imaginaire.

Le modèle défensif que nous venons de caractériser a aussi sa **variante libérale** : moins tranchée, elle atténue les mécanismes d'exclusion, introduit la médiation, cherche l'ouverture vers l'*autre*, afin de l'introduire dans la position subjectale, problématise la

³⁴ Bouchard, Gérard. « Populations neuves, cultures fondatrices et conscience nationale en Amérique latine et au Québec. » *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*. Lamonde, Yvan et Bouchard, Gérard (dir.). Montréal, Paris. L'Harmattan, 1997. 23.

relation entre le *je* individuel et le *nous* collectif ainsi que certaines des topiques consacrées. En cela elle représente un passage vers le modèle émancipateur.

Le **modèle postnational** qui caractérise la situation postmoderne coïncide avec l'affaiblissement de l'importance des États nationaux et la mondialisation. Si le Québec n'a pas accédé à l'émancipation et à la souveraineté intégrales (aux référendums de 1980 et 1995), il a du moins su affirmer son autonomie et il a réalisé une part importante de son programme national, notamment en ce qui concerne la position de la langue (loi 101, de 1977). Les acquis ont partiellement saturé les besoins d'émancipation et ouvert la voie à l'évolution ultérieure. La territorialisation de la québécoité a entraîné une redéfinition du paradigme identitaire. D'autre part, les transformations démographiques et le poids de l'immigration accentuent la pluriculturalité qui tourne également au profit des premières nations. Le modèle identitaire postnational est pluriel (quant à ses sources), il est à la fois inclusif et différenciateur, car contraire à l'homogénéisation nationale. À tel point que la notion même de culture et de littérature nationales perdent leurs traits définitoires. La dissolution du national se traduit par la transformation des éléments constitutifs, des relations structurantes et des topiques. Le changement le plus important est sans doute la perte de pertinence de certaines oppositions. Quant à la position subjectale, ce sont les dichotomies *je/nous*, *individu/collectivité*, *je/l'autre* qui, du point de vue national, collectif, voient s'estomper leur portée identitaire. La relation d'inclusion qui domine change de nature dans la mesure où l'intégration est remplacée par l'hybridisation qui se manifeste, aussi, dans les topiques, y compris la territorialisation. La non-hiérarchisation axiologique favorise la juxtaposition des valeurs. Le nouveau *je* qui se cherche en dehors des références nationales, définies en termes du national traditionnel, se retrouve non plus dans ses *racines*, mais se compose de *rhizomes*.³⁵ Pour ce *je*, l'identité joue moins dans le rapport à *l'autre*, mais plutôt entre la *mêmeté* et l'*ipséité*, comme le montre le dilemme d'un personnage d'Emile Ollivier, Normand Malavy, balotté entre « *deux impossibilités: la chimérique résurgence du passé, puisqu'on ne peut repasser par sa vie, et l'oubli de ses racines qui souvent conduit à la folie. [...] Comment congédier le nostalgique et l'illusoire? Longtemps il s'est esquivé à faire des compromis entre le **je** et le **moi*** » (Ollivier 82; souligné par nous).

³⁵ Cf. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'anti-Oedipe*. Paris : Éditions de Minuit, 1972; *Mille plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1972, 1980; *Kafka: pour une littérature mineure*. Paris : Éditions de Minuit, 1975.

Un tableau récapitulatif permet de résumer les points communs et les différences. Signalons que les composantes ne sont pas égales quant à la dynamique fonctionnelle. La nature de la position subjectale semble déterminante dans la mesure où elle active la structuration des topiques et le choix de la relation structurante.

MODÈLE	ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS			RELATIONS STRUCTURANTES	TOPIQUES	FACTEUR COMPLÉMENTAIRE
	position subjectale	position objectale	langage (logos)	relation dominante	topiques identitaires (nationales)	territorialisation
proto-national	ouverte non-opposition je-privé/nous-public	ouverte altérité tolérée	universalité	inclusion	non- marquées	non-marquée réelle
national émancipateur	ouverte opposition je/nous (collectivité) nous éclaté	ouverte altérité accepté	universalité particularisante	inclusion de la diversité médiation	marquées	marquée réelle spécificité nationale affirmée
national défensif conservateur	fermée nous collectif compact	fermée altérité rejetée	particularité collective	exclusion	marquée structuration en dichotomies tranchées	marquée irréelle « pays incertain » pays utopique, rêvé
national défensif libéral	fermée (atténuée) opposition je/nous (collectivité) nous éclaté	fermée (atténuée) altérité rejetée	particularité collective	exclusion médiation	marquée dichotomies atténuées	marquée irréelle « pays incertain » pays utopique, rêvé
postnational	ouverte je pluriel mêmeté/ipséité	ouverte altérité accepté	particularité individuelle	inclusion (hybridisation, juxtaposition)	non- pertinentes	non pertinente

Exemplification

Si les modèles identitaires nationaux ont une origine historique, il serait faux d'y réduire l'histoire littéraire, ne serait-ce qu'il s'agit d'abstractions qui, dans les textes concrets, ne se réalisent le plus souvent que de manière incomplète, partielle ou mélangée et « impure », sous forme de tendances qui caractérisent l'agencement énonciatif, narratif et les visions de *soi*, de *l'autre* et du monde incluses dans les oeuvres. Il s'agit, d'autre part de phénomènes non pas successifs qui resteraient cantonnés à une seule étape de l'évolution historique, mais des facteurs paradigmatiques qui, à la manière des phénomènes de longue durée, peuvent se réactiver à telle ou telle période. À preuve la Révolution tranquille qui a ravivé, presque simultanément, aussi bien le modèle défensif (tel le poème *Speak white* de Michèle Lalonde, ou les pièces de Robert Gurik ou Françoise Loranger) que le modèle émancipateur (*Le Ciel de Québec* de Jacques Ferron). Le mélange ou la coexistence peut se faire dans l'oeuvre d'un seul auteur, voire dans un seul texte (Jacques Ferron, *Le Salut de l'Irlande*). La contamination concerne également, bien que de manière parodique le plus souvent, les deux modèles nationaux et le postnational (François Barcelo, *Les Plaines à l'envers*; Noël Audet, *La terre promise, Remember!*).

La modélisation proposée peut fournir des éléments d'analyse et de classification là où la problématique identitaire constitue un élément important de l'intentionnalité esthétique. Nous tâcherons de l'exemplifier à l'aide de la thématique « indienne » qui offre l'avantage d'une mise en perspective complexe dans la mesure où le rapport entre la culture majoritaire (canadienne-française et québécoise) et minoritaire (autochtone) implique les processus de l'appropriation et de la désappropriation de *l'autre*. Un des cas est celui d'*Ashini* (1960), roman d'Yves Thériault. Il s'agit d'un des premiers grands textes de la littérature canadienne-

française qui tentent de « changer de perspective » en imaginant le point de vue de l'*autre*, du Non-qubécois. Serait-ce la conséquence de l'ascendance montagnaise que l'on mentionne dans les biographies de l'auteur? Toujours est-il qu'il faut envisager le fait dans un contexte plus large. En effet, Yves Thériault accorde à l'*altérité* une attention suivie et ses récits « indiens » témoignent de la même inspiration par l'*autre* que le cycle inuit (*Agaguk*, 1958; *Tayaout*, 1969; *Agoak*, 1975) ou les romans consacrés aux immigrés (*Aaron*, 1954).

La particularité d'*Ashini* tient à la perspective narrative qui opère le renversement du point de vue: l'*autre* est installé dans la position subjectale. Le récit est narré à la première personne du singulier, avec la focalisation interne. En personnage-narrateur – Ashini, un vieux chasseur Innu – l'*autre* acquiert la voix, le monde est narré et vu par lui, l'axiologie est structurée à partir de ses jugements de valeur. Certes, il convient de signaler le paradoxe de cette orchestration narrative. *Ashini* est écrit en français, pour le public canadien-français. Autrement dit, l'*autre* s'exprime non en *innu*, mais dans une langue qui n'est pas la sienne, celle qui de son point de vue est justement celle de l'*autre*. Or, par l'artifice de l'écriture elle doit néanmoins apparaître étrange et étrangère, donc comme un français *autre* - de l'*innu* en français. Le subterfuge stylistique de Thériault consiste à accentuer l'illusion de l'oralité. Le texte est composé de brèves séquences juxtaposées, entrecoupées d'espaces blancs entre les paragraphes. La syntaxe est simple, paratactique. Les dislocations (« *celui-là, je savais son nom* », Thériault, *Ashini* 56), les reprises anaphoriques ou épiphoriques, les ellipses soulignent le caractère parlé. Le *je* narrateur s'adresse à un *tu* qui écoute sa voix grave, cérémonielle, celle d'un vieux de la tribu qui transmet un message important à la génération suivante.

Rappelons brièvement l'histoire: Ashini (*rocher* en innu) est un des derniers chasseurs attachés aux coutumes ancestrales. Il n'a plus de famille: ses deux fils sont morts, sa fille est partie en ville, sa femme est décédée. Il décide donc de consacrer sa vie à son peuple. Il veut négocier avec le Grand Chef Blanc d'Ottawa pour obtenir un territoire qui serait un pays où son peuple puisse retrouver une vie indépendante, libre. Il s'adresse donc au surintendant de la réserve indienne Lévesque:

- Et pour sauver mes gens je puis me perdre moi-même.
Il hocho la tête.
- Tu as droit, dit-il [Lévesque], de penser à ta guise. Mais peut-être ils ne veulent pas de ta liberté....
(Thériault 72)

Le dialogue, placé au milieu du récit, présage le dénouement. Ashini a beau multiplier ses messages, écrits de son sang sur l'écorce de bouleau, le Grand Chef d'Ottawa ne vient pas au lieu de la rencontre. Il a perdu la face aux yeux d'Ashini qui, pour l'humilier davantage et le forcer ainsi à agir, se suicide. Le sacrifice est inutile, les Montagnais de la réserve – les « *ils* » de la réplique du surintendant - ne réagissent pas. Vue de l'extérieur, par les autres, le sacrifice est dévalorisée : « *Ashini, Montagnais, 63 ans, suicide dans un moment d'aliénation mentale* » (Thériault 139). Le changement de focalisation transforme le geste héroïque en acte inutile.

Certains éléments de l'agencement identitaire du texte ont été déjà indiqués. Analysons-le plus en détail. Une précision s'impose quant à la situation d'énonciation. En effet, le renversement de la perspective au profit de l'*autre* introduit une situation complexe, à deux niveaux. Le premier – que nous pourrions identifier comme métatextuel - est celui que nous avons signalé et qui permet à l'*altérité* de s'installer dans la position subjectale. Du point de vue de la littérature canadienne-française (donc du *nous* institutionnel de l'identité québécoise) il s'agit de la transformation de la position objectale de *eux* en subjectale. La relation structurante qui domine est donc l'intégration. Cette intégration toutefois *altère* l'*autre*, comme nous l'avons vu à propos de la langue (le français), car on la lui prête pour pouvoir le comprendre, mais en même temps elle conduit à l'altération de cette langue même.

Un deuxième niveau – textuel – s’organise à partir de la position subjectale du narrateur-personnage *Ashini* qui, par rapport au premier niveau, opère une inversion. Celle-ci, en effet, modifie la distribution des positions et les relations structurantes. La perspective narrative et la focalisation signifient le contrôle de la parole de l’*autre*, y compris la distribution. C’est donc le personnage-narrateur qui a la maîtrise de la situation au niveau textuel, c’est lui qui introduit la parole des *autres* soit sous forme de répliques (voir ci-dessus), soit qu’il reprend ou interprète leurs opinions. Ainsi il détermine le cadre énonciatif général du texte. Le *je* narrateur s’identifie avec un *nous* collectif qu’il oppose à *eux* désignant les Blancs, et cela dans un jeu de miroirs où l’affirmation de *soi* est présentée comme une réponse à la négation de *soi* par l’*autre*. La relation d’exclusion domine l’agencement pronominal et tranche dans les topiques identitaires comme la langue, la possession du territoire, l’origine ethnique, l’histoire, les traditions, etc. :

Que de mots entendus, en des occasions où j’étais allé sur les rives et dans les villages Blancs, que de discours aux temps politiques, où ces Blancs parlaient de *leur* patrimoine, de *leur* langue, de *leurs* traditions, des racines qu’ils avaient plongées dans les rives du Saint-Laurent, le « Père des Eaux »... Mais rien qui concernât **notre** héritage à **nous**, millénaire, et que l’on ne reconnaissait point. » (Thériault 51) (L’italique dans le texte, le gras souligné par nous.)

Nous avons affaire à un modèle national défensif, par une sorte d’induction du nationalisme québécois, en situation inversée. Les Blancs (*eux*) rejettent l’*autre* (*nous*), c’est pourquoi celui-ci (*nous*) les rejette (rejetons). Le rejet situe l’*altérité*, des deux côtés, en position objectale. L’*autre* peut être dépourvu de subjectivité, il devient appropriable, manipulable. En cela, les positions d’*Ashini* et des Blancs se ressemblent : en parlant de « *mes Indiens* » (Thériault 78), le surintendant Lévesque les infantilise et les dépossède en fait de leur dignité de sujets.

L’exclusion divise l’espace, comme l’indique l’hydronyme dédoublé Saint-Laurent – Père des Eaux. Chaque ethnie semble habiter un autre paysage. L’exclusion sépare les « *langues pures* » de la « *langue enlaidie* » (le français; Thériault 44). La langue est aussi le point identitaire névralgique, car elle est étroitement liée à la possession du territoire, au savoir, à la maîtrise que l’homme a sur le monde, à la mémoire et aux traditions :

Et, à l’opposé de la pauvre langue des Blancs, j’offrais l’ampleur de ma langue montagnaise. (Thériault 56)
Dépouillé de sa langue, de ses territoires, mon peuple n’inspira aucune pitié. Y eut-il quelque remords chez les conquérants? (Thériault 69)
Je te prends à témoin, vois les écoles « indiennes ». Ce nom est une dérision. Elles n’ont d’indien que la couleur des élèves, et leurs origines. De langue indienne, il ne s’en enseigne point en ces classes. Et de traditions indiennes moins encore. (Thériault 68-69)

Le projet messianique, « utopique », d’*Ashini* inclut la territorialisation identitaire – la prise en main d’un « pays », avec tous les attributs identitaires essentiels – ethniques, mémoriels: « *Mon pays, le pays des Montagnais.* » (Thériault 50); « *Je leur montrerais le pays libre et bien à eux [...].* » (Thériault 52); « *Pour les miens, je voulais le sang reconquis, la fierté rendue.* » (Thériault 54). Bref, un programme national défensif qui frappe d’exclusion tous ceux de la tribu qui ne s’identifient pas au *nous* collectif: « *tous les amorphes, les transfuges et les lâches* » (Thériault 64).

Le roman *Ashini* offre, du point de vue identitaire, une organisation complexe. Le type héroïque du protagoniste reflète l’archétype de l’Indien de la tradition culturelle « blanche ». En même temps son discours reprend, par induction semblerait-il, le schéma identitaire et les topiques du modèle canadien-français défensif. Or ce discours, critique, est tourné contre les Canadiens Français. La minorité qui se sent menacée par la majorité anglophone est vue ici

par les yeux d'une autre minorité pour laquelle les Canadiens Français représentent une menace. Cependant ce discours défensif « inversé » est exprimé en français. Si Ashini ne s'adresse au superintendant de la réserve Lévesque qu'en sa « *langue pure* », l'innu, pour rester sur son terrain (Thériault 71), le roman, lui, est rédigé en français qui inverse l'inversion et inclut l'exclusion dans une intégration de l'*altérité*, reflétée par le français *altéré* du personnage narrateur. Cet agencement sémantique, qui participe au projet esthétique du roman, vise la reconnaissance de la différence de l'*autre*. Si donc au niveau textuel, le paradigme identitaire renvoie au modèle national défensif, son message métatextuel s'inscrit dans la lignée du modèle national émancipateur, intégrateur en introduisant la voix de l'*autre* dans la position subjectale, au sein d'une communauté nationale élargie. En même temps, la question identitaire s'insère dans une intentionnalité esthétique, celle d'une langue qui mime l'oralité « indienne » et d'une narration poétisée, en séquences juxtaposées qui se donnent l'apparence d'échapper à la rigueur du récit « construit ». La poétisation souligne l'exclusivité du personnage héroïque, isolé et incompris, qui assume le récit pathétique de son sacrifice inutile.

Par son agencement identitaire, *Ashini* semble caractéristique de la période de la Révolution tranquille qui accentue en même temps les modèles nationaux défensif et émancipateur tout en préparant l'intégration progressive de la différence de l'*autre* au sein d'une nouvelle conception de la québécoisité.

V. Littérature nationale et son institutionalisation – versant canadien-français et québécois

Il est sans doute inhabituel d'aborder la problématique canadienne par le côté francophone. Vu de l'extérieur, le Canada est perçu comme un pays majoritairement anglophone, voire comme une extension des États-Unis. La préférence accordée, ici, à la culture francophone est de nature méthodologique, car elle se prête mieux à la modélisation, autrement dit à la possibilité de définir des paradigmes identitaires. En effet, plusieurs facteurs ont accéléré les processus identitaires tout en leur conférant des contours plus tranchés : conscience d'antériorité par rapport à la colonisation anglaise, situation minoritaire, sentiment d'insécurité, nécessité de recourir à la langue et la culture à défaut d'une identité étatique pleinement acceptée. Rappelons que plusieurs attributs de la canadienité ont une origine canadienne française, à commencer par la désignation même de Canadien qui historiquement se rattache d'abord, et pendant longtemps, à la seule population francophone. C'est aussi le cas de l'hymne national. Adolphe-Basile Routhier et Calixa Lavallée l'ont composé à l'occasion du Congrès des Canadiens-Français, en 1880. La version en anglais de Robert Stanley Weir – conçue à l'occasion du tricentenaire de la ville de Québec, et d'inspiration bien différente il est vrai – ne date que de 1908.

Quels sont les moments historiques qui ont influencé substantiellement la culture canadienne-française au point de contribuer à la constitution de paradigmes identitaires? Une périodisation est-elle envisageable? Plusieurs dates semblent déterminantes : la Conquête et la transformation de la Nouvelle-France en colonie britannique (1759-1763); le soulèvement des Patriotes (1837-1838), la création du Canada-Uni (1840) et la décolonisation progressive conduisant à la Confédération canadienne (1867); la grande crise de 1930 et la guerre de 1939-1945 qui sont à l'origine des processus conditionnant le tournant paradigmatique de la Révolution tranquille (1960); les transformations de la situation canadienne-française et québécoise et les mesures autonomistes du gouvernement québécois, en particulier les lois linguistiques dont la loi 101 – la *Charte de la langue française* (1977) qui poussent le discours identitaire vers une nouvelle assise, celle de l'ouverture postmoderne.

Les dates mentionnées, qui ne coïncident pas tout à fait avec les différentes périodisations de la littérature canadienne-française et québécoise, découpent les étapes qui ont contribué à la modélisation identitaire. Nous pouvons distinguer quatre types de modèles paradigmatiques: proto-national (âge des lumières), national-émancipateur, national-défensif, postnational. Si les modèles identitaires nationaux ont une origine historique, il serait faux d'y réduire l'histoire littéraire, ne serait-ce qu'il s'agit d'abstractions qui, dans les textes concrets, ne se réalisent le plus souvent que de manière incomplète, partielle ou mélangée, « impure », sous forme de tendances qui caractérisent l'agencement énonciatif, narratif et les visions de *soi*, de *l'autre* et du monde incluses dans les oeuvres. Il s'agit, d'autre part, de phénomènes non pas successifs qui resteraient cantonnés à une seule étape de l'évolution historique, mais des facteurs paradigmatiques qui, à la manière des phénomènes de longue durée, peuvent se réactiver à telle ou telle période, en configurations et proportions différentes.

1^o Le modèle proto-national - terme emprunté, ici à Gérard Bouchard qui parle de « *sentiment proto-national* »³⁶ - se manifeste moins dans la littérature, non encore développée, que dans certains projets de la société canadienne en formation, à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle. Ces projets sont inspirés par l'universalisme et le rationalisme de l'âge des lumières, par les principes de tolérance et de laïcité. Mentionnons les réformes scolaires conçues par William Smith père (1787, 1789) et soutenues par le gouverneur Guy Carleton,

³⁶ Bouchard, Gérard. « Populations neuves, cultures fondatrices et conscience nationale en Amérique latine et au Québec ». In Lamonde, Yvan et Bouchard, Gérard (dir.). *La nation dans tous ses États. Le Québec en comparaison*. Montréal, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 23.

mais qui n'ont pas été réalisées. La complexité de la situation de bilinguisme se reflète dans les journaux, bilingues et unilingues, de l'époque - *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec* (dès 1774), *La Gazette littéraire* (1778-79) ou *The Montreal Gazette/La Gazette de Montréal* (1785). La question identitaire est présente dans les chansons et poèmes d'occasion, dans les pétitions ou écrits polémiques.³⁷ Déterminante semble être l'influence des idées de l'âge des lumières qui inspirent le travail des clubs et loges franc-maçonniques où les élites francophones s'intègrent aux élites britanniques. Certains, comme Fleury Mesplet, Valentin Jautard, Henry-Antoine Mézière, sont représentatifs du lien entre le milieu français, états-unien et canadien.

La notion d'espace public neutre réunissant les anglophones et les francophones réduit la conflictualité. La position subjectale met en avant l'individu qui participe aux activités publiques. Le *je* l'emporte sur le *nous* collectif. La relation à l'*autre* est celle de l'inclusion. Certains éléments de ce modèle identitaire se retrouvent par exemple dans la pièce de Joseph Quesnel *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise* (1802), mais on les rencontre également, plus tard, comme éléments constitutifs de la tradition libérale canadienne.

2^o Le modèle national-émancipateur se forme au fur et à mesure que se développe la vie politique du Bas-Canada. En ce sens le soulèvement des Patriotes en 1837-38 peut être considéré comme le point culminant du projet d'émancipation nationale. Deux facteurs contradictoires semblent déterminer la situation : l'*Acte constitutionnel* de 1791 qui a assuré le cadre institutionnel à l'essor des nouvelles élites francophones, et l'anglicisation progressive, liée en partie à l'immigration. Une conflictualité s'instaure entre la majorité francophone et la minorité anglophone. La création du *Parti canadien* (1805), devenu *Parti patriote* (1826), et la fondation du journal *Le Canadien* (1806) sont, aussi, une réaction au patriotisme britannique du *Quebec Mercury* (1805). La devise que *Le Canadien* a inscrit sous son titre – « *Nos institutions, notre langue et nos lois* » - exprime l'antagonisme : une défense collective devant l'*autre*. Elle concerne, surtout au début, moins la nation que le cadre juridique, objet de controverses parlementaires. Elle sera reprise, après 1840 surtout, par l'historiographie qui en fera un élément fondamental de la construction de l'identité nationale, historique.

Les revendications des Patriotes vis-à-vis de l'administration coloniale britannique s'inspirent du modèle républicain français et états-unien. Elles contiennent les principes de l'État-nation moderne:³⁸ citoyenneté civique, séparation de l'État et de l'Église, démocratie parlementaire, libéralisme. En cela les Patriotes s'inscrivent dans la logique des mouvements révolutionnaires et d'émancipation nationale du 19^e siècle (France, Pologne, Italie, nationalités de l'Empire Autrichien).

La dialectique de la continuité/discontinuité est perceptible par rapport à l'âge des lumières, en particulier en ce qui concerne les principes de l'universalité, de la citoyenneté et de l'espace public. Ainsi, l'universalité fondée sur la raison universelle est remplacée par une universalité « particularisante », celle de la spécificité nationale, fondée sur l'idée du peuple qui se définit par son histoire et sa langue. L'espace public, uniformisant, devient celui de la nation.

Ces changements façonnent le modèle identitaire. En ce qui concerne la position subjectale, une opposition dialectique s'instaure entre l'individu et la collectivité, entre le *je* et le *nous*, de même qu'entre le *je/nous* et l'*autre*, le différent. La relation dominante est toutefois celle de l'inclusion ou celle de la médiation, notamment là où la différence risquerait

³⁷ Voir Bernard, André, « D'une mère patrie à la patrie canadienne: archéologie du patriote au XVIII^e siècle ». *Voix et Images*. Vol. XX, année 27, 78, 2001, pp. 474-497.

³⁸ Cf. Bellavance, Marcel. *Le Québec au siècle des nationalismes (1791-1918)*. Montréal : VLB, 2004. Il s'agit d'une étude comparative qui met en évidence les traits communs du nationalisme et du modernisme au Canada et en Europe. Voir aussi Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001.

de rejeter l'autre dans la position objectale. Toutefois cette inclusion s'effectue au sein d'un espace, réel ou imaginaire (géographique, politique et historique) homogène, lié au processus de territorialisation. Il s'agit donc d'une inclusion-intégration. Au-delà du territoire national se trouve le domaine de l'*autre étranger* qui occupe la position objectale, celui du *il* ou *eux*. La première moitié du 19^e siècle a aussi défini les topiques dominantes de l'identité nationale, collective, mentionnées ci-dessus.

La période 1760-1840 apparaît déterminante pour la constitution de l'identité canadienne-française. Nous y retrouvons formulées, à différents degrés de conceptualisation, l'inscription dans l'espace canadien et américain et les attitudes d'ouverture et d'antagonisme aussi bien vis-à-vis des anglophones que des États-Unis.

3^o Le modèle national défensif, surtout dans sa variante **conservatrice**, transforme les éléments constitutifs du modèle émancipateur en accentuant l'exclusion. Dans le contexte canadien, il s'est affirmé, progressivement, après 1840, au moment où les Canadiens-Français se sont retrouvés dans la position d'une minorité qui se savait menacée. Toutefois le *Canada-Uni* (1840) et la *Confédération canadienne* (1867) représentent non seulement la potentialité d'une menace, mais également la réalité d'un cadre viable, avec un projet national commun des deux *peuples fondateurs* et une grandiose vision continentale (*a mari usque ad mare*). Le jugement négatif que John George Lambton Durham porte sur l'avenir des Canadiens-Français dans son *Report on the Affairs of British North America* (1839), en suggérant leur assimilation progressive, est démenti dans une large mesure par la *praxis* politique.

Si la situation minoritaire, de marginalisation progressive, aggravée par un fort exode en direction des États-Unis, représente une incontournable donnée de base et l'un des déclencheurs, la formulation du modèle national défensif repose sur une argumentation historique. L'enjeu en est l'appropriation du territoire et de l'histoire. L'initiative appartient, ici, aux historiens canadiens-anglais, pro-britanniques, qui proposent une lecture de la Conquête que les Canadiens-Français n'acceptent pas et à laquelle ils réagissent. Le travail le plus significatif de l'historiographie pro-britannique est sans doute celui de William Smith fils *History of Canada from Its First Discovery to the Year 1791* (1815). Inspiré par le libéralisme anglais de l'âge des lumières, il fustige un double mal – la papauté et l'absolutisme – les deux causes majeures de l'échec de la colonisation française en Nouvelle-France. De son point de vue, la Conquête et l'administration britannique représentent un progrès auquel les Canadiens-Français devraient souscrire au lieu de s'attacher aux traditions et au passé entachés d'obscurantisme.

La réponse des Canadiens-Français est formulée, entre autres, par les historiens François-Xavier Garneau (*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 1845-1852) et Jean-Baptiste-Antoine Ferland (*Cours d'histoire du Canada*, 1861, 1865). Le modèle identitaire défensif met l'accent sur l'image de la collectivité nationale. Cet aspect ressort, notamment, dans la **variante conservatrice**, plus abrupte, celle de Ferland. Dans la position subjectale l'accent identitaire se déplace vers le *nous*, déterminé comme une collectivité homogène et qui peut frapper d'exclusion les individus qui risqueraient de compromettre cette unité (d'où, en littérature, les personnages de traîtres). Le différent est rejeté. L'*autre* est évacué dans la position objectale, voire il est collectivisé, devient un *eux*, dépourvu de parole, taxé d'ennemi. L'exclusion structure les topiques et leurs valeurs identitaires en dichotomies tranchées (catholique/protestant, campagne/ville, agriculture/industrie, supériorité morale/supériorité matérielle, etc.). Certaines topiques sont survalorisées : ethnicité (origines), histoire, langue, etc. Et cela d'autant plus que l'impossibilité de la territorialisation identitaire (absence de l'État et des structures étatiques) confère une fonction identitaire de substitution à certaines d'entre elles. De ce fait, la territorialisation, si elle est mentionnée, a souvent un caractère « utopique » de « pays incertain », projeté dans le futur ou cantonné dans l'imaginaire.

Le modèle défensif que nous venons de caractériser a aussi sa **variante libérale**, plus proche de la conception de Garneau : le positionnement est moins tranché, il atténue les mécanismes d'exclusion, introduit la médiation, cherche l'ouverture vers l'*autre*, afin de l'introduire dans la position subjectale, problématise la relation entre le *je* individuel et le *nous* collectif ainsi que certaines des topiques consacrées. En cela il représente un passage vers le modèle émancipateur. Toutefois la conflictualité reste présente. Elle forme la base même de la réflexion de Garneau, inspiré, en particulier, par l'historiographie romantique française. Si Adolphe Thiers lui a donné l'exemple d'une histoire de France conçue comme un antagonisme inter-ethnique et culturel opposant les conquérants francs à la population d'origine gallo-romaine, Jules Michelet lui a permis de reformuler le passé à la lumière d'un concept démocratique et libéral - le peuple. C'est ce héros collectif qui est le personnage de son histoire et qui l'autorise à opposer à l'image négative que William Smith donne des Canadiens-Français celle d'une nation résistante, travailleuse et qui a longtemps su tenir tête à la supériorité numérique des Anglais, en dépit de la mauvaise administration française. En même temps, il lie l'histoire des Canadiens-Français à l'idée du progrès qui est aussi celle du continent américain. En effet, l'Amérique est une continuation de l'Europe, mais d'une Europe meilleure que n'est l'ancienne. En ce sens, la conception de Garneau est non seulement une défense et une réhabilitation, mais aussi une main tendue en direction des Canadiens-Anglais, une invitation au respect et à la collaboration au sein d'un projet commun, une ouverture sur l'avenir.

Les deux variantes – conservatrice et libérale – constituent les deux pôles structurants du champ axiologique dans lequel s'inscrivent des solutions individuelles, souvent hétéroclites, « impures » et mélangées, avec des conceptions libérales s'imprégnant d'éléments conservateurs et vice versa.

Le modèle national défensif renoue, en continuité, avec les fondements identitaires de la période précédente. La nouveauté en est la place centrale de la collectivité nationale, qu'elle soit identifiée comme peuple, nation, ethnie ou collectivité religieuse, linguistique ou culturelle. La dominance du facteur collectif posera deux problèmes aux élites canadiennes-françaises. Le premier touche le rapport entre l'individu et la collectivité, autrement dit la question de l'individu et de l'individualité et l'image identitaire de *soi*. En principe, l'individualisme est plus proche de la position libérale, alors que les conceptions conservatrices accentuent la collectivité. Or toute généralisation est trompeuse, comme le montre Gérard Bouchard en analysant le libéralisme d'Arthur Buies et le conservatisme de Lionel Groulx.³⁹ La question du « service national » et la tension entre l'individualisme et le collectivisme obséderont les intellectuels québécois bien longtemps encore après les succès de la Révolution tranquille, comme le prouve la réaction de Jacques Godbout qui ironise « *le texte national* » écrit « *sur le mur québécois des lamentations* » et qui constate que « *tout jeune écrivain québécois [...] n'échappera pas au chantage du pays* », dans la mesure où « *[le] pays québécois nous fait chanter* ».⁴⁰

Le second problème est celui de la définition du peuple. Quelle population, quelle couche identifier comme tel? Et en vertu de quels critères? La polarisation entre les variantes libérale et conservatrice s'est projetée dans l'image plus ou moins critique ou idéalisée de la vie rurale ou urbaine, du paysage, des types humains. L'une et l'autre approche, toutefois, ont un point commun, à savoir une contradiction, de longue durée, entre la représentation du peuple et la réalité. Tandis que le « peuple canadien-français », comme certaines études historiques et sociologiques l'ont montré, ne se distinguait pas significativement du « peuple canadien-anglais » ou « états-unien » dans son comportement économique et culturel, les

³⁹ Bouchard, Gérard. *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens français (1850-1960)*. Montréal: Boréal, 2004.

⁴⁰ Godbout, Jacques. « Écrire ». In *Le Réformiste. Textes tranquilles*. Montréal: Quinze, 1975. Nous citons d'après le texte publié dans la revue *Europe, revue littéraire mensuelle. Littérature nouvelle du Québec*, mars 1990, p. 115 sq.

élites francophones du Canada le chargeaient d'une image identitaire qui leur permît de marquer la différence par rapport à l'image de l'*autre* en prêtant à leur peuple des caractéristiques abstraites, imaginaires, de manière à accentuer la dissemblance et la spécificité, voire l'unicité, et à justifier leur propre attitude et leur rôle social.⁴¹

La situation identitaire évolue rapidement suite aux transformations économiques et sociales que le Canada a connues après la crise des années 1930 et la deuxième guerre mondiale, mais qui, au Québec, ne se sont pleinement imposées que durant la Révolution tranquille, à partir de 1960. La Belle province a ainsi, à son tour, mis en oeuvre les principes modernes de la gestion étatique que le Canada fédéral avait commencé à réaliser dès les années 1930. Il peut sembler paradoxal que l'application des mêmes principes ait créé une tension durable entre les autorités fédérales et québécoises. On peut l'expliquer sans doute par la nature même de l'État moderne qui tend à l'uniformisation, l'homogénéisation et la centralisation. Le différend concernait le niveau décisionnaire et la gestion des affaires publiques, autrement dit la souveraineté. Le séparatisme québécois et la modernisation sont en fait deux aspects complémentaires d'un même processus. Les années 1960 marquent l'abandon progressif du modèle identitaire défensif au profit d'une affirmation positive. Plusieurs problèmes, griefs, points litigieux, jusque-là irrésolus ou laissés en suspens, se réactivent. Le modèle national-émancipateur reprend de la vigueur et domine, enrichi des prérogatives de l'autodétermination et de l'éthos que lui prêtent les théories de la décolonisation des années 1950-1960. Mais l'émancipation dynamise également les attitudes civiques libérales dont l'origine remonte à l'âge des lumières et qui caractérisent, notamment, les élites canadiennes-françaises engagées dans la politique fédérale.

La nouvelle situation polarise les comportements identitaires. D'un côté, on constate une exclusion renforcée vis-à-vis des anglophones, des immigrés, mais aussi une autonomisation prononcée face à la France. De l'autre côté, la nouvelle québécité abandonne ses attributs ethniques, religieux et historiques pour s'ouvrir, progressivement, à une identité postmoderne.

4^o Le modèle postnational qui caractérise la situation postmoderne coïncide avec l'affaiblissement de l'importance des États-nations et la mondialisation. Si le Québec n'a pas accédé à l'émancipation et à la souveraineté intégrales (aux référendums de 1980 et 1995), il a du moins su affirmer son autonomie et réaliser une part importante de son programme national, notamment en ce qui concerne la position de la langue (loi 101, de 1977). Les acquis ont partiellement saturé les besoins d'émancipation et ouvert la voie à l'évolution ultérieure. La territorialisation de la québécité a entraîné une redéfinition du paradigme identitaire. D'autre part, les transformations démographiques et le poids de l'immigration accentuent la pluriculturalité qui tourne également au profit des premières nations. Le modèle identitaire postnational est pluriel (quant à ses sources), il est à la fois inclusif et différenciateur, car contraire à l'homogénéisation nationale. À tel point que la notion même de culture et de littérature nationales perdent leurs traits définitoires. La dissolution du national se traduit par la transformation des éléments constitutifs, des relations structurantes et des topiques. Le changement le plus important est sans doute la perte de pertinence de certaines oppositions. Quant à la position subjectale, ce sont les dichotomies *je/nous*, *individu/collectivité*, *je/l'autre* qui, du point de vue national, collectif, voient leur portée identitaire s'estomper. La relation d'inclusion qui domine change de nature dans la mesure où l'intégration est remplacée par l'hybridation qui se manifeste, aussi, dans les topiques, y compris la territorialisation. La non-hiérarchisation axiologique favorise la juxtaposition des valeurs. Le nouveau *je* qui se cherche en dehors des références nationales, définies en termes du national traditionnel, se retrouve non plus dans ses *racines*, mais se compose de *rhizomes*.⁴² Pour ce *je*, l'identité se joue moins dans le

⁴¹ Cf. Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, pp. 66 et 103, 120, 136 sqq., 148 sqq.

⁴² Cf. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *L'anti-Oedipe*. Paris : Éditions de Minuit, 1972; *Mille plateaux*. Paris :

rapport à l'*autre*, mais plutôt entre la *mémeté* et l'*ipséité*.

La nouvelle situation culturelle et linguistique entraîne la redéfinition et la mise en question de la notion même de culture et de littérature nationale. Comment, en effet, définir une littérature nationale qui tend à se désister d'un des critères qui jusque-là ont contribué à la délimiter, à savoir la langue. Ainsi la nouvelle *Histoire de la littérature québécoise*, (2007)⁴³ laisse prévaloir le critère de territorialité en incluant, au nombre des auteurs québécois, les auteurs montréalais anglophones. La situation postmoderne, du fait de la préférence accordée à la juxtaposition axiologique, introduit un autre rapport à l'histoire, y compris les modèles identitaires, souvent récupérés dans une finalité ironique et ludique liée au recyclage des genres consacrés comme le roman historique, le roman du terroir ou la saga familiale.

Littérature nationale et langue nationale dans le contexte canadien-français

La période romantique qui a vu s'élaborer et se réaliser l'idée de l'État-nation en a influencé certains aspects en accentuant, notamment, la nécessité d'une littérature nationale et d'une langue nationale qui devenaient ainsi – au même titre que la justification historique de la nation – les points névralgiques de l'identité nationale. D'où la blessure profonde causée par le jugement de Durham qui a qualifié les Canadiens-Français de « *peuple sans histoire et sans littérature* ». ⁴⁴ La constitution de la littérature nationale et la création des institutions culturelles deviennent une nécessité identitaire et cela d'autant plus que l'absence d'institutions étatiques propres et auxquelles les Canadiens-Français, minoritaires, pourraient pleinement s'identifier grève la littérature et la culture d'une surcharge identitaire extra-littéraire et extra-culturelle, c'est-à-dire politique.

La littérature nationale se définit comme l'ensemble de textes référentiels, représentatifs des valeurs nationales. Deux aspects s'y rejoignent - le canon et l'axiologie. La base du canon canadien-français a été constituée par James Huston, éditeur du *Répertoire national* (1848-1850). Ce noyau a été par la suite enrichi, transformé, complété au fur et à mesure de la production littéraire, y compris les grands classiques du 20^e siècle. L'axiologie – si nous laissons à part le domaine esthétique – s'inscrit dans la vie littéraire de plusieurs façons. Un des liens les plus évidents entre la littérature et l'identité se manifeste à travers les termes par lesquels la littérature elle-même se désigne. On voit ainsi la littérature canadienne (jusqu'à la moitié du 19^e siècle) devenir canadienne-française (jusqu'aux années 1960) et celle-ci se scinder en québécoise, qui constitue le noyau, et en littératures périphériques - acadienne, franco-ontarienne, manitobaine.

Une autre opération axiologique importante est la définition même des valeurs nationales. Comme dans le domaine identitaire – et de manière analogue au rapport entre le *soi* et l'*autre* – nous voyons s'y appliquer la dichotomie ouverture/fermeture. En effet, il s'agit de définir, d'une part, la spécificité nationale pour délimiter, au sein des valeurs universelles, la littérature et la culture nationales en les opposant aux autres littératures et cultures. D'autre part, il faut préserver un degré de « lisibilité » et de compréhension, afin que le national puisse s'inscrire dans l'universel et prétendre à la reconnaissance par l'*autre*.

Qui est l'*autre* dans le cas de la littérature canadienne-française? Il est nécessaire de distinguer plusieurs altérités de nature qualitative différente, dont deux dominant. L'impulsion

Éditions de Minuit, 1980 (1972); *Kafka: pour une littérature mineure*. Paris : Éditions de Minuit, 1975. Plusieurs autres ouvrages s'y rattachent en développant les concepts d'hybridité, interculturalité, multiculturalité. Cf. Glissant, Édouard. *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard, 1990; *Traité du tout-monde*. Paris : Gallimard, 1997.

⁴³ Biron, Michel, Dumont, François, Nardout-Lafarge, Élisabeth. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal 2007.

⁴⁴ Cité d'après la traduction française Durham, John George Lambton. *Le Rapport Durham*. Montréal : Éditions de l'Hexagone, 1989, p. 237: « *On ne peut guère concevoir de nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que celle des descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont conservé leur langue et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature.* »

première est sans doute la présence de l'Anglais et du Canadien-Anglais. Cette *causa prima* se situe en dehors du littéraire. C'est pourquoi elle n'est pas toujours explicitée dans le discours littéraire si ce n'est dans les périodes cruciales, souvent en rapport avec la question linguistique, comme durant la Révolution tranquille.⁴⁵ S'y ajoute une autre altérité, celle que représente la culture française et le français de France. C'est entre ces deux altérités qu'évolue, principalement, le positionnement canadien-français.

La présence de l'Anglais et du Canadien-Anglais, à laquelle les Canadiens-Français se sont vus obligés d'opposer leur francité, est aussi à l'origine du dynamisme différenciateur à la fois intra- et extra-littéraire qui investit la langue. Le poids du choix de la langue pèse sur la littérature. Or cette langue est à l'origine celle d'un *autre* – le Français. C'est là qu'intervient la question de la légitimité et de l'appropriation. Témoin Gaston Miron : « *La langue, ici, n'a jamais été un donné, c'est-à-dire une institution à partir de laquelle on commence, mais elle est une institution à laquelle il faut arriver. C'est tuant.* »⁴⁶ Lise Gauvin parle de « *surconscience linguistique* ».⁴⁷ Le problème concerne la norme, plus précisément les différences entre l'usage canadien et la norme hexagonale, européenne, dictée par les institutions françaises. Là aussi la dichotomie ouverture/fermeture intervient. Alors que le choix de la norme française empêche d'exprimer la canadienité ou la québécoité, l'option canadienne mène à la méconnaissance et à l'isolement. La conflictualité entre la norme française et l'usage canadien-français a généré non seulement le complexe d'infériorité et le purisme masochiste dont sont imprégnées de nombreuses rubriques de la presse du 19^e et du 20^e siècles,⁴⁸ mais elle a suscité aussi la défense de la langue canadienne-française et son illustration dans les glossaires, dictionnaires et études.⁴⁹

La période de la Révolution tranquille a intensifié la tension, ressentie par les Québécois, entre la norme parisienne et leur usage. Si certaines personnalités influentes, tel Hubert Aquin, accordent leur préférence à l'universalité (française), d'autres visent l'affirmation de la spécificité. Les intellectuels groupés autour de la revue *Parti pris* (1963-1968) s'engagent à promouvoir le *joual*, dans lequel ils voient (en accord avec les théories de la décolonisation) une correspondance identitaire entre la situation linguistique et la situation économique, sociale et politique des Canadiens-Français : l'aliénation de la langue (son anglicisation et américanisation) reflétant la condition du peuple colonisé – celle des « *nègres blancs d'Amérique* ».⁵⁰ Le *joual*, illustré par plusieurs auteurs significatifs (Jacques Renaud, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Tremblay), est devenu une des marques identitaires de la québécoité au même titre que la langue des personnages d'Antonine Maillet l'est de l'acadianité. Toutefois une solution de compromis a été apportée par l'Office de la langue française, fondé par le gouvernement québécois en 1961. La redéfinition du rapport entre la norme française et canadienne est incluse dans le terme de *français international* qui permet de définir l'usage canadien comme une des variantes légitimes d'un cadre francophone général et de le situer au même niveau que le français de France, de Belgique, de Suisse ou d'ailleurs. C'est le signe

⁴⁵ La présence explicite du Canadien-Anglais caractérise plusieurs textes engagés de la Révolution tranquille : Michèle Lalonde, *Speak white* (1974); Robert Gurik, *Hamlet, prince du Québec* (1968); Françoise Loranger, *Médium saignant* (1970), etc.

⁴⁶ Miron, Gaston. « Chus tanné ». In *L'Avenir du français au Québec*. Montréal : Québec/Amérique, 1987, p. 178.

⁴⁷ Gauvin, Lise. *L'écrivain francophone à la croisée des langues*. Paris : Karthala, 1997; *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal : Boréal, 2000.

⁴⁸ Michel Plourde (*Le Français au Québec*. Québec : Fides, 2003, p. 200) dénombre 64 rubriques de la presse canadienne-française aux titres éloquentes : *Corrigeons-nous*, *Épurons notre langue*, *Dites en bon français*, *Parlons mieux*, *Sauvegardons notre langue*, *La langue de nos pères*, *Le terroir*, etc. L'usage canadien-français est taxé de *désarticulé*, *informe*, *boiteux*, *anéémique*, *corrompu*, *abâtardi*, *gangrené*, il est désigné comme *patois*, *jargon*, *baragouin*, *canayen*, *petit nègre*, *iroquois*.

⁴⁹ Par exemple Oscar Dunn, *Glossaire franco-canadien, et vocabulaire de locutions vicieuses usitées au Canada*, (1880); Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français* (1894). La Société du parler français au Canada, fondée en 1902, est à l'origine des travaux sur le *Glossaire du parler français au Canada* (1930).

⁵⁰ Nous empruntons le titre de l'essai de Pierre Vallières *Nègres blancs d'Amérique* (1968).

évident d'une émancipation linguistique par laquelle le français du Canada entend se dégager de sa situation périphérique. Même si le processus est loin encore de l'aboutissement désiré et que les polémiques trahissent bien des incertitudes, la direction est donnée. La nouvelle légitimité se fonde sur une nouvelle conception de la norme – non plus monocentrique, mais polycentrique : vu du Canada, le français international aurait plusieurs centres dont le Québec. L'équilibre entre l'universalité et la spécificité, entre l'affirmation de *soi* et l'ouverture à l'*autre*, s'est vu renforcé par les lois linguistiques, en particulier par les effets durables de la loi 101 (1977). Ainsi ont été créées les conditions favorables à l'intégration de la littérature « immigrée » et « migrante ».

La littérature a traversé un processus analogue à celui du statut de la langue. Mentionnons une des autorités de la critique littéraire Camille Roy et sa conférence *La Nationalisation de la littérature canadienne*, prononcée le 5 décembre 1904, devant l'assemblée de la Société du parler français au Canada à l'université Laval. Camille Roy y refuse le statut de « *littérature coloniale* » en visant la culture française, surtout « *la littérature française contemporaine* » en laquelle il voit « *notre plus grande ennemie* ». Le programme d'émancipation qu'il propose doit préférer « *le génie national* », « *traiter des sujets canadiens, et les traiter d'une façon canadienne* », affirmer l'américanité des Canadiens-Français.⁵¹

La volonté d'émancipation et la quête de la centralité par la voie de la différenciation et de la spécificité se heurtent non seulement à l'exigence de l'universel (que Camille Roy n'oublie pas), mais surtout à la situation périphérique de la littérature canadienne-française qui doit « rattraper son retard », courir après le modernisme. Or les courants et mouvements modernes, d'avant-garde, sont alors surtout français, parisiens. À un autre niveau, celui des normes littéraires, se reproduit donc la même conflictualité qui caractérisait, à l'époque, la problématique linguistique. La situation change à partir des années 1930 qui voient s'accroître la tendance à l'autonomisation. Le processus culmine pendant la Révolution tranquille qui contribue à faire pencher la balance au profit de la littérature québécoise, forte alors de ses nouveaux classiques (Hector de Saint-Denys Garneau, Alain Grandbois, Gabrielle Roy, Jacques Ferron, Hubert Aquin, Gaston Miron, etc.) que rejoignent, revalorisés, les auteurs du siècle précédent (Philippe Aubert de Gaspé fils, Laure Conan, Louis-Honoré Fréchette, etc.). La forme moderne du canon littéraire se constitue.

La situation évolue encore, et rapidement, du fait de l'intégration des auteurs immigrés, néoquébécois, qui mettent en question sinon la notion, du moins le contenu du terme de littérature nationale. Le processus et la présence des auteurs venus d'ailleurs sont antérieurs à la prise de conscience du fait même. Les discussions suivent la publication du roman de Régine Robin *La Québécoise* (1983) où l'auteure laisse entendre les difficultés à exprimer sa « *parole migrante* » en milieu québécois.⁵² En 1983 Fulvio Caccia, un Italo-Québécois, fonde la revue trilingue *Vice versa* (1983-1996), dans laquelle Robert Berrouët-Oriol, originaire de Haïti, publie son analyse de la situation - « Effet d'exil ». Le terme qu'il utilise - « *écritures migrantes* »⁵³ - désigne les textes des auteurs immigrés qui ont trouvé au Canada et au Québec leur nouvelle patrie et qui contribuent à l'enrichissement de sa culture. Quant au rapport entre l'identité et l'altérité, il s'agit, dans un premier temps, d'une délimitation entre la littérature nationale-québécoise qui représenterait le noyau identitaire, et une littérature *autre*, mais à laquelle la porte est ouverte car elle est censée constituer un apport qualitatif appréciable. Or, cet apport qualitatif et quantitatif a bientôt transformé les données : les auteurs immigrés pénètrent dans le noyau du

⁵¹ Roy, Camille. « La Nationalisation de littérature canadienne ». In *Bulletin du parler français*, vol. 3, 4, décembre 1904, pp. 116-123, et vol. 5, janvier 1905, pp. 133-144. Cité d'après Marcotte, Gilles (dir.). *Anthologie de la littérature québécoise*, tome II. Montréal : Hexagone, 1994, pp. 64-78.

⁵² Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal : Typo, 1983, pp. 197-198.

⁵³ Berrouët-Oriol, Robert. « Effet d'exil ». *Vice versa*, 17, décembre 1986-janvier 1987, pp. 20-21. Gilles Dupuis rattache l'expression « *écritures migrantes* » à Émile Ollivier, originaire de Haïti comme Robert Berrouët-Oriol. Voir Dupuis, Gilles. « Redessiner la cartographie des écritures migrantes », *Globe*, 10, 1, 2007, p. 139.

canon national si bien qu'en l'espace de deux décennies la distinction entre la littérature « d'ici » et « d'ailleurs », voire nationale et étrangère, perd en pertinence. Le terme même d'écriture migrante acquiert un sens différent pour désigner l'identité individuelle, mouvante, rhizomatique, de l'écrivain postmoderne. Ce changement concerne également la dichotomie identité/altérité.

En fait, trois sources de l'altérité se montrent déterminants pour la constitution et l'évolution de la littérature canadienne-française et québécoise : l'altérité représentée par la sphère anglophone, par la France et par les cultures francophones. Dans les trois cas, on peut constater une évolution : la dominance historique de l'exclusion s'estompe, durant les trois dernières décennies, au profit des tendances inclusives.

La dépériphérisation du point de vue canadien-français

La situation linguistique et l'institution de la littérature nationale canadienne-française, en plus de la problématique identitaire, et conjointement avec elle, impliquent celle du rapport entre le centre et la périphérie. En simplifiant, on pourrait schématiser l'évolution de la littérature canadienne-française comme une dépériphérisation progressive, une émancipation aboutissant à une centralité propre.

La position centrale ou périphérique d'une culture influence, entre autres, le déroulement et la qualité des processus identitaires. En effet, le centre et la périphérie sont différemment structurés, se distinguent par le degré de saturation du champ littéraire. La périphérie subit l'influence d'un ou plusieurs centres qui en polarisent la structuration, dynamisent certaines composantes au détriment d'autres, créent des discordances et tensions.⁵⁴

Les différences entre le centre et la périphérie peuvent être caractérisées à l'aide de plusieurs dichotomies : compacité/non-compacité, stabilité/instabilité, continuité/discontinuité, avance/retard, autosuffisance/insuffisance, originalité/imitation, (prépondérance de la) production/ réception, supériorité/(complexe d')infériorité, autorité/absence d'autorité en matière de la légitimation des valeurs.

Le centre et la périphérie divergent également quant à la structuration et la saturation du champ axiologique. Le centre, caractérisé par une saturation et une concentration élevées, tend à une hiérarchisation prononcée, verticale, des valeurs. Par contre la périphérie, étant moins saturée, se prête à une disposition des valeurs horizontale, en juxtaposition, sans hiérarchisation nécessaire, ce qui accentue l'hybridation, l'intégration des valeurs, le mélange des discours. Cette brève et sommaire caractéristique synchronique nécessite d'être complétée par un regard diachronique. Car le rapport entre le centre et la périphérie peut évoluer, se transformer en fonction des facteurs tant intrinsèques qu'externes. Ainsi, à la différence du modernisme, le postmodernisme favorise, de façon générale, la déconcentration et la tendance à une structuration rhizomatique des valeurs et de leurs ressources. Même si l'interaction entre le centre et la périphérie reste préservée, elle est néanmoins affaiblie. Ainsi sont légitimées et valorisées plus facilement les éléments périphériques, y compris les valeurs esthétiques. La dépériphérisation de l'espace culturel canadien doit être envisagée comme partie intégrante de cette évolution. Plusieurs avantages de la situation périphérique ont ainsi pu être rentabilisés. La force de la périphérie s'amplifie, en particulier, au moment de la dépériphérisation : la périphérie recherche et absorbe les valeurs venant de l'extérieur, se les approprie en les transformant en valeurs non plus locales, mais universelles. La position limitrophe permet de mettre à profit les influences venant de plusieurs centres, pour les détourner, changer, voire neutraliser en les combinant. La littérature canadienne-française et québécoise en est un bon exemple. L'attraction de Paris ou celle de New York s'y équilibrent et s'intègrent au profit d'une centralité, certes relative et de moindre importance, mais

⁵⁴ L'analyse de la tension entre la périphérie le centre dans les littératures francophones figure dans l'ouvrage de Gyurcsik, Margareta. *La neige, la même et autre. Essai sur le roman québécois contemporain*. Timișoara : Editura Universității de Vest, 2004, chapitre «Modernité est postmodernité francophones », p. 17 sqq.

autonome dans sa gestion et ses valeurs propres. La politique linguistique protectionniste, dirigée contre l'acculturation anglophone, ne contrarie par l'ouverture américaine. De ville marginale du continent américain, Montréal est devenu un centre qui attire les écrivains et les artistes du monde francophone, et au-delà.

La déperiphérisation canadienne-française est particulière par sa complexité, car sa situation périphérique se définissait, aux 19^e et 20^e siècles, par des rapports diversifiés avec plusieurs centres : le Vatican pour la religion, Londres et Ottawa pour la politique, la Grande-Bretagne, le Canada anglophone et les États-Unis pour l'économie, Paris pour la culture, la littérature, la langue. L'émancipation vis-à-vis de la France, comme il été indiqué, a fortement contribué à la constitution de la littérature nationale. Or, sur un point encore, la présence virtuelle de la France s'est montrée importante. En effet, la décision d'opposer à la majorité anglophone la francité des Canadiens-Français, a scindé la culture canadienne-française en celle des élites et la culture populaire. Alors que la culture populaire évoluait dans le sens d'une américanité démocratique, commune à l'expérience du Canada anglophone et des États-Unis, les élites, se réclamant de leur francité devaient, à long terme, résoudre deux contradictions provoquées par leur choix : celle d'abord entre la canadianité et l'attachement à la France, contradiction souvent assortie du sentiment d'inauthenticité et du complexe d'infériorité, celle aussi de la relation au peuple en lequel les élites projetaient leur idéal sans pouvoir s'identifier à l'américanité populaire. D'où deux tenaces opposées : l'idéalisation du peuple, du monde rural ou au contraire une attitude hypercritique. La situation périphérique et minoritaire compliquait l'imaginaire identitaire, intervenait dans les procédés d'inclusion et d'exclusion. Il est évident que la déperiphérisation n'a pas pu s'accomplir sans la réévaluation de la culture populaire et son insertion dans la culture des élites. Ni non plus, d'ailleurs, sans l'intégration de l'anglicité et de l'américanité.⁵⁵

⁵⁵ Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001, p. 173.

VI. Comment représenter un Anglais?

L'Anglais ou le Canadien-Anglais constitue, dès les origines, une *causa prima* identitaire de la littérature canadienne-française et québécoise. C'est *l'Autre* par excellence, celui par rapport auquel l'identité canadienne-française se définit en premier lieu, même si le fait ne s'inscrit pas toujours explicitement dans le discours littéraire. Il représente une force qui polarise les individus, la famille, la société. Souvent, sa présence s'exprime moins sous forme de caractéristiques thématiques qu'elle ne s'inscrit à l'intérieur des personnages canadiens-français. Il est en somme *l'autre* que le *je* ou le *nous* porte en soi.

Le fait est attesté dans les tout premiers textes canadiens-français, ce que nous tenterons de montrer en recourant à trois pièces de théâtre – *L'Anglomanie ou le Dîner à l'anglaise* (1802) de Joseph Quesnel, *Une partie de campagne* de Pierre Petitclair (pièce réalisée en 1842, publiée en 1865) et *Le Jeune Latour* d'Antoine Gérin-Lajoie (1844). Le choix du genre dramatique est motivé d'une part par les textes mêmes, témoins du développement de la culture canadienne-française dans la première moitié du 19^e siècle, d'autre part par la nature du genre qui, ne serait-ce que par l'intérêt dramatique et par l'économie de la représentation, nécessite une conflictualité tranchée et une thématisation « franche ».

La comédie de Joseph Quesnel offre une des premières mises en scène de l'image de *l'autre* – l'Anglais. Il semble symptomatique que l'objet de la critique et de la risée ne soit ni l'Anglais, ni l'anglicité, mais le caméléonisme et le carriérisme de la noblesse canadienne(-française): Monsieur de Primembourg qui attend la visite du gouverneur anglais hésite sur les formalités de l'accueil – à la française ou à l'anglaise? La famille est divisée. Alors que la mère de Monsieur de Primembourg conseille la tradition française, les autres – visant leur ascension sociale - entendent suivre la nouvelle mode anglaise. Le gendre Beauchamp va jusqu'à proposer l'exclusion de la partie pro-française de la famille. L'ayant appris, le gouverneur révoque sa visite en attendant que la situation se rétablisse au profit de la tradition française. La situation identitaire est complétée par deux autres figures : le médecin allemand qui provoque le rire par son français approximatif et ses folles idées culinaires et le poète étonné de voir ses compatriotes ignorer ses dithyrambes célébrant les victoires anglaises sur la France. La position conciliante du gouverneur qui se déclare pour la coexistence et le bon voisinage des Canadiens(-Français) et des Anglais, les uns et les autres restant attachés à leurs identités respectives, traduit le paradigme identitaire de l'âge des lumières (modèle proto-national) : la compréhension de *l'autre* et la coopération sont possibles en dépit des différences dans la mesure où le pouvoir public ménage un espace de dialogue et de tolérance.

L'optimisme idéologique s'accorde à l'esthétique classique, plus précisément à l'universalisme qui la sous-tend et à la conviction qu'une harmonie est possible, à condition de respecter l'ordre considéré comme naturel. Cette intentionnalité s'imprime dans l'expression: la versification est régulière, uniforme, la langue est un français « universel », sans marques particulières. Le français ne porte pas encore, ici, le signe du repli identitaire. C'est la langue des élites du siècle des lumières, langue universelle et instrument universel de la compréhension et de la communication. Il faut, bien sûr, noter l'origine non pas canadienne, mais française de Quesnel. N'empêche qu'il fut l'un des premiers à représenter un conflit canadien et dont l'enjeu est l'altérité et la présence de *l'autre*, vue ici du point de vue de la situation minoritaire du dominé.

L'universalisme et le ton humoristique ne sauraient toutefois cacher un malaise identitaire – l'éventualité d'une scission qui peut affecter une communauté aussi naturelle qu'est la famille. Le conflit et l'exclusion représentent une menace. Le conservatisme de Quesnel, aigri sans doute par le traumatisme de la Révolution française, trouve dans l'esthétique du classicisme une garantie de la tradition et de l'ordre préservés, contraires au désordre. Parmi les topiques identitaires c'est sans doute la tradition qui domine les autres

thèmes – langue, ethnicité (francité), origines, ancienneté.

Du point de vue de la problématique traitée, *L'Anglomanie* mérite une attention particulière pour l'intrigue même : en effet Quesnel montre comment la présence de l'*autre* contribue au surgissement d'une conscience collective - le *nous*; mais il fait découvrir aussi la fragmentation de ce *nous* et son aspect problématique. La comédie est non seulement un témoignage de l'anglophilie des élites canadiennes(-françaises) qui – encore avant la langue même – adoptent le style de vie et les valeurs britanniques (voir la figure du poète). Elle laisse aussi entrevoir l'évolution ultérieure. La conflictualité au sein de la famille Primembourg et la fragmentation du *nous* collectif cachent une tendance contraire, celle qui vise l'uniformisation de la collectivité nationale. La tolérance n'est réalisable qu'au prix d'un aménagement de l'espace public dont la neutralité suppose la séparation du domaine francophone de l'anglophone, donc un partage du territoire. Le gouverneur anglais – cette *causa prima* – représente le pouvoir royal – la garantie de la paix et de l'harmonie. Sa politique est basée sur le respect du territoire de l'*autre* – y compris sa langue et ses coutumes – auxquelles doit se soumettre chacun qui y entre. D'où aussi le rire suscité par le médecin allemand : même sous forme atténuée, humoristique, la dérision n'en est pas moins une sorte d'exclusion linguistique et comportementale.

La première moitié du 19^e siècle offre une comparaison avec deux autres pièces. D'abord la comédie en deux actes de Pierre Petitclair *Une partie de campagne*. La différence majeure consiste dans le glissement thématique vers la topique territoriale : la critique du renégat a pour l'arrière-fond le partage du territoire qui est aussi celui du contraste entre la ville et la campagne, devenue le milieu de la canadienité (française) préservée. Louis rend visite à son frère. Il arrive accompagné de son fils Guillaume, de son ami anglais Brown et sa soeur Malvina. Au village, Guillaume se comporte en dandy, méprise le français, les gens du pays et sa cousine Eugénie à qui, l'année précédente, il avait fait la cour. Il se fait appeler William. La punition vient après une baignade involontaire, lors d'une promenade en bateau. Guillaume-William n'a plus son habit de ville, il est obligé de s'habiller en villageois. À la fête du village on feint de ne pas le reconnaître. Malvina qu'il courtise est mariée, alors qu'Eugénie consent au mariage avec Brown. À chacun donc sa place, à chacun ses valeurs. La tolérance du modèle identitaire protonational est enrichie de la stratigraphie sociale. Les différences entre les communautés n'empêchent pas la coexistence, mais les deux communautés ne sont plus à égalité. La voie de l'ascension sociale mène de la campagne francophone à la ville anglophone, le mariage étant une forme d'insertion dans la famille anglaise.

Une autre configuration, celle qui correspond au paradigme identitaire du modèle national défensif, caractérise la première tragédie canadienne(-française) *Le Jeune Latour* d'Antoine Gérin-Lajoie. La différence concerne la distribution des rôles et les topiques dominantes. L'exclusion de l'*autre* – l'Anglais – est exprimée par son absence. Alors que dans les pièces précédentes les Anglais se situaient dans la position subjectale en tant que personnages qui agissent et, éventuellement, ont droit à la parole, *Le Jeune Latour* les relègue hors scène tout en les représentant comme une collectivité indifférenciée, compacte – *eux*, ennemis. La coexistence cède au conflit. L'attitude identitaire s'appuie sur l'histoire et sur le développement des topiques caractéristiques du modèle national défensif : ancienneté de la colonisation/usurpation, catholicisme/protestantisme, fidélité au roi (de France), défense du territoire. Le thème historique – typique du nationalisme romantique – permet d'atténuer la conflictualité par la distance temporelle. Rappelons que la pièce a été écrite et jouée peu après le traumatisme du soulèvement des Patriotes. L'histoire est donc un substitut du présent. D'un autre côté, la dimension historique aggrave l'antagonisme en liant, fictivement, les affrontements présents à leurs racines présumées. L'épaisseur du temps - l'histoire - crée l'image d'une nécessité, transforme la conflictualité en fait inéluctable. Il se peut que ce soit

aussi l'acuité du conflit qui empêche de représenter l'*autre* directement, sur la scène, et de lui accorder la parole. Il n'est donc présent que par substitution, en la figure du traître – un ennemi qui est des *nôtres* et qui scinde le *nous* compact de la collectivité. L'intrigue de la tragédie oppose un père huguenot et traître à son fils, au moment de la guerre franco-anglaise de 1628. Alors que le père avait promis au roi d'Angleterre de s'emparer d'une forteresse en Acadie, le fils, fidèle au Roi de France, préfère désobéir à son géniteur au nom d'un principe supérieur. Le pathos du conflit de conscience est souligné par l'esthétique baroque, faite d'antithèses et de tensions marquées par un héroïsme du dépassement de *soi* et de l'*autre*, et par une rhétorique cornélienne.

L'exemple des trois pièces datant de la première moitié du 19^e siècle montre les difficultés posées par l'image de l'Anglais et du Canadien-Anglais. Un siècle plus tard, le malaise n'est pas moindre. La Révolution tranquille attise la problématique identitaire, la conflictualité gradue en accentuant l'exclusion de l'*autre*. La production dramatique en est marquée d'autant plus que le théâtre devient un espace public au sens large du terme - une *agora*, lieu d'échanges d'idées et de discussion, mais aussi lieu où s'exorcissent les traumatismes tant historiques que présents. Mentionnons *Hamlet, prince du Québec* (1968) de Robert Gurik et les deux réactions de l'auteur aux événements d'octobre 1970 *Les Tas de sièges* (1971; avec le jeu de mots) et *Allo... police!* (1974). Rappelons aussi le psychodrame de Françoise Loranger *Le Chemin du Roy* (1969) qui a le sous-titre *Comédie patriotique* et qui met en scène, sous forme de match de hockey, le conflit entre les souverainistes québécois et les Canadiens Anglais à l'occasion de la visite du général de Gaulle au Québec. Une autre pièce - *Médium saignant* (1970) - transpose les affrontements du quartier de Saint-Léonard à Montréal concernant la langue d'enseignement.

Les pièces de Gurik et de Loranger se conforment au paradigme national défensif, même s'il est nuancé par l'ironie ou le paradoxe. Parallèlement, le théâtre propose une production où s'affirme le modèle national intégrateur. Tel est le cas de deux pièces de Jacques Ferron *Les Grand Soleils* (1958) et *La Tête du Roi* (1963).⁵⁶ La question nationale y est traitée dans une perspective historique. L'histoire et les traumatismes du passé sont réinterprétés et, conjointement, est réinterprétée aussi l'image de l'Anglais et du Canadien-Anglais, celui avec qui les Canadiens-Français partagent le territoire depuis plus de deux siècles. Surmonter l'exclusion pour intégrer l'*autre* et le mettre à côté de *soi*, à l'égal de *soi*, n'est pas aisé. Entre l'exclusion et l'inclusion, il y a la médiation. Trois points seront examinés : (1) la représentation de l'histoire et de ses traumatismes, (2) la configuration des personnages et (3) la stratégie narrative. La comparaison avec les pièces du 19^e siècle, présentées plus haut, sera d'autant plus révélatrice que *Les Grand Soleils* et *La Tête du Roi* reproduisent des situations dramatiques semblables : la première est centrée sur une bataille « nationale » comme *Le Jeune Latour*, l'autre invite à dîner un Canadien-Anglais dans une famille canadienne-française comme dans *L'Anglomanie*.

(1) Les deux drames de Ferron rappellent les blessures du passé. *Les Grands Soleils* racontent les moments-clé du soulèvement des Patriotes. Le personnage central est le médecin Jean-Olivier Chénier, héros de l'ultime combat de Saint-Eustache, le 14 décembre 1837, qui a opposé deux cents Patriotes aux deux mille soldats du général Colborne. Les renseignements sur la situation historique sont détaillés : mandat d'arrêt contre Louis-Joseph Papineau (16.11.), victoire des Patriotes à Saint-Denis (22.11.), excommunication des Patriotes par l'Église catholique, bataille finale. *La Tête du Roi* évoque deux griefs historiques : la condamnation et l'exécution de Louis-David Riel (1885) et l'affaire de la conscription durant les deux guerres mondiales. L'action de la pièce fait aussi allusion à un troisième point

⁵⁶ La pagination des citations renvoie à Ferron, Jacques. *Les Grands Soleils*. In *Théâtre I*. Montréal : Éditions de l'Hexagone (Typo), 1990, pp. 364-551; Ferron, Jacques. *La Tête du Roi*. Ottawa : Librairie Déom, 1975. Abréviations GS et TR.

litigieux - le déboulonnement de la statue du général Wolfe (1963), vainqueur des Français sur les Plaines d'Abraham (1759). Les trois épisodes expriment la résistance de la minorité canadienne-française et – comme le soulèvement des Patriotes dans *Les Grands Soleils* – indiquent la volonté de changer le cours de l'histoire. En plus des incidents dramatiques majeurs, plusieurs autres mentions accusent l'histoire : brutalités de la colonisation de l'Amérique, déportation des Acadiens.

Les deux pièces traitent le passé de manière analogue - en le confrontant au présent et en le réévaluant. L'histoire pétrifiée est représentée par les statues – du héros national dans l'un et du roi Édouard VII dans l'autre cas. Et c'est une histoire désacralisée. La tête décapitée du roi termine déguisée entre les bustes de Wilfried Laurier et de Dollard des Ormeaux, deux francophones clairement situés, ici, du côté du pouvoir et de l'oppression. Ferron ironise ainsi l'histoire officielle et les symboles nationaux et nationalistes. Dans *les Grands Soleils*, l'auteur recourt, pour confronter le passé et le présent, au dédoublement scénique : l'espace de la scène est à la fois celui de la maison du docteur Chénier en 1837 et le square montréalais où se dresse sa statue, devant une gare désaffectée. L'action oscille entre les deux lieux et les deux moments temporels. Le paradoxe du passé vivant (car ressuscité par l'action de la pièce), confronté au présent statufié, donc mort, provoque le spectateur et invite à réévaluer le regard présent sur le passé ou plutôt à réévaluer le présent de manière à pouvoir changer le regard porté sur le passé. Dans les deux pièces de Ferron l'espace public, officiel, s'oppose à l'espace intérieur, intime, individuel. La maison de Chénier et sa vie privée sont traversées par l'histoire. La présence de l'histoire au foyer du procureur du roi est symbolisée par la tête royale, décapitée d'abord par Simon, le fils nationaliste du procureur, et apportée ensuite par Pierre, l'autre fils, poète. Les deux forcent leur père à prendre une décision et à se prononcer clairement sur la question nationale. Notons le thème d'une possible trahison du père qui rappelle *Le Jeune Latour*.

Les valeurs historiques, qui auraient pu sembler immuables, sont dynamisées, relativisées. Dans *Les Grands Soleils*, la relativisation touche à la fois le temps événementiel et le sens de l'histoire. Le titre renvoie à la plante, image métonymique du temps cyclique de la nature, temps de la naissance et de la mort, pérennité anhistorique. Ce temps de la nature est lié au personnage de Sauvageau, Indien qui se trouve en dehors du conflit historique ou plutôt au-dessus des événements. Sauvageau se déplace librement entre les deux camps, fait circuler les nouvelles des deux côtés, mais surtout porte dans son sac et distribue les nouveaux-nés - la vie. Le robinieux Mithridate, poète et personnage-narrateur de la pièce, salue en Sauvageau son frère et antagoniste :

Sauvageau, l'immémorial, celui qu'on a dépouillé de tout, qu'on a traqué comme un gibier, qu'on a exterminé, le Sauvage qui en retour nous a apporté nos enfants, sauvant ainsi son âme en nous la transmettant. Sauvageau, mon antagoniste, mon frère, Salut! (GS 382)

Dans *La Tête du Roi*, une fonction analogue à celle de Sauvageau revient aux femmes – la veuve du juge Fiset et la fille adoptive du procureur Elizabeth : en dépit de leur regard critique sur le monde des hommes, elles sont les conciliatrices des antagonismes, celles qui donnent la vie, savent aimer, comprendre.

La réévaluation du temps historique aboutit à la critique de l'image identitaire avantageuse que les Canadiens-Français se sont forgée. Ferron montre qu'ils ne sont pas seulement les victimes de l'histoire, car ils sont aussi les colonisateurs, ceux qui ont dominé et assimilé les tribus indiennes. Mais l'ombre, chez Ferron, a aussi son côté solaire : l'assimilation et l'acculturation est pour lui un fait positif, permettant le métissage. En s'appropriant l'*autre*, on le devient. Ferron critique l'idée nationaliste de la pureté ethnique des Canadiens-Français (Québécois « pure laine ») en renvoyant à la pluralité identitaire produite par l'interaction historique entre le *soi* et l'*autre*. Par la voix de Mithridate, il adresse

un éloge aux Québécois qui auraient su accueillir l'*autre* en eux. L'éloge est toutefois équivoque, car il exprime aussi une critique de la colonisation française et canadienne-française. La négation ne peut changer de signe et devenir fait positif qu'à condition de reconnaître et valoriser la présence en *soi* de l'*autre* - le plus faible, l'assimilé:

Étrange destinée et suprême honneur, c'est le premier peuple qui cède au métissage et s'élève avec le Tiers monde! Voilà des siècles que la force cherchait à s'imposer à la faiblesse: elle a obtenu que le faible s'impose au fort. (GS 538)

Parmi les personnages de *La Tête du Roi*, il y en a un qui ressemble à Sauvageau. C'est Taque, un sans-logis, jadis un ancien compagnon de Riel et ami des Indiens de la Prairie. C'est lui qui symbolise le peuple, par opposition à l'élite sociale, représentée par le procureur du roi et sa famille. Le procureur le nomme son « *conseiller politique* » (TR 76) et le considère comme son ami. C'est pourquoi le départ de Taque, en conclusion de la pièce, équivaut à un jugement moral, un désaveu des élites.

(2) Les passages précédents ont laissé entrevoir l'importance de certains personnages. En effet, la présentation de l'histoire et du système des valeurs et références dépend de ceux à qui est conférée la voix et qui peuvent exprimer leur jugement. Sur ce point, deux faits semblent significatifs. D'une part, les deux pièces introduisent l'Anglais et le Canadien-Anglais sur la scène, en position subjectale, quoique de manière limitée. D'autre part le *nous* collectif tend à se fragmenter, à s'individualiser. Le stratagème des *Grands Soleils* a la particularité de diviser les Anglais en deux – l'ennemi collectif, indifférencié d'un côté et une sympathisante individuelle de l'autre. L'ennemi – l'armée de Colborne – ne figure dans l'histoire que comme référence, en position objectale, hors scène. L'autre personnage – Elizabeth Smith – prend part aux dialogues, intervient dans l'action. Orphéline, elle avait été recueillie et élevée par les ursulines, elle vit, au moment des événements, chez le docteur Chénier. C'est une altérité bien particulière, non-conflictuelle ou plutôt neutralisée. Elizabeth nie elle-même son anglicité, elle se perçoit comme une étrangère, personne qui n'appartient nulle part :

Elizabeth.: Je ne suis pas anglaise! (GS, 430) [...]

Elizabeth : Au fond, je suis étrangère.

Curé : Une étrangère! Je crains plutôt que vous ne soyez plus Canadienne qu'il ne faut. (GS, 437)

Le curé ne croit pas si bien dire. C'est la non-appartenance et l'étrangeté qu'Elizabeth partage avec les Canadiens(-Français). Eux aussi peuvent se sentir comme des étrangers dans leur propre pays. Cette interprétation est confirmée en conclusion de la pièce – donc à la fin de l'histoire (et de l'Histoire) : Elizabeth se lie avec François Poutré, un Patriote qui, le soulèvement réprimé, devient un « *Canadien errant* » (GS 517 sq.),⁵⁷ soldat de toutes les guerres du monde, tant qu'il ne retrouve pas son pays, sa patrie pour laquelle il pourrait se battre.

Côté canadien, l'unanimité collective ne domine pas non plus. Surtout la famille Poutré qui représente les « habitants » a une attitude ambiguë. Le père Félix Poutré envoie chacun de ses deux fils se battre dans les rangs opposés, afin de mettre sa famille à coup sûr du côté des vainqueurs. Il ne fait pas de politique : « *Je m'occupe de la terre, de mes animaux, de ma famille et de ta mère qui va accoucher; j'ai autre chose à faire que d'être Patriote.* » (GS, 421) L'ambiguïté caractérise aussi le curé. Obligé d'excommunier son ami Chénier, il lui donne néanmoins sa bénédiction avant l'assaut final. (GS 512).

⁵⁷ Le texte de la chanson *Un Canadien errant* a été composé en 1842 par Antoine Gérin-Lajoie. Chantée sur un air populaire, elle reflète le sentiment apatride des Patriotes vaincus, elle symbolise aussi la situation des Canadiens-Français, peuple sans pays.

Ainsi le conflit historique de 1837 n'oppose pas deux *nous* compacts, mais bien deux groupes différenciés, polarisés en plusieurs attitudes dont certaines forment un pont vers l'*autre*. Cette caractéristique vaut aussi pour *La Tête du Roi*. La duplicité forme, ici, l'intrigue même. Par certains aspects, la pièce de Ferron rappelle *L'Anglomanie* de Quesnel. Dans les deux cas, l'*autre* pénètre dans l'espace identitaire considéré comme une propriété exclusive, inaliénable, mais qui par la présence de l'*autre*, justement, se polarise et se décompose. Il y aussi des différences : alors que Quesnel représente surtout l'espace privé – la famille – en lui juxtaposant l'espace public commun qui est neutre, *La Tête du Roi* problématise cette neutralité. Le public et le privé se mêlent : on n'échappe pas à l'*autre*.

Le noyau subjectal est formé par le personnage du procureur et ses deux fils Simon et Pierre. C'est un noyau contradictoire, à commencer par le procureur – patriote en privé et procureur du roi en public, lié au pouvoir et dépendant du pouvoir. Sa conviction intime est en désaccord avec sa carrière. Il est en même temps anglophile et anglophobe. Cette conflictualité s'incarne dans ses deux fils. En prenant en considération la référence possible à l'*Évangile selon Matthieu* (4, 18) et l'identité de Simon-Pierre, il est possible de considérer les deux fils comme l'expression d'un *moi* dédoublé. Tandis que Simon est nationaliste, auteur de l'attentat contre la statue du roi, Pierre est poète et anglophile. C'est lui qui, au retour d'une flânerie nocturne, trouve la tête décapitée et l'apporte à la maison et qui invite à dîner son ami Scott Ewen pour forcer son père à se déclarer clairement. À la différence de *L'Anglomanie* où le procureur annonce sa venue, chez Ferron l'*autre* est invité.

Le point commun des *Grands Soleils* et de *La Tête du Roi* est la construction des passerelles entre *soi* et l'*autre* qui conduiraient au dialogue et à la compréhension. Dans les deux cas, la québécity et l'anglicité sont non-univoques, différenciées. Et c'est la différenciation qui est la base d'une ouverture possible à l'*autre*. Si le personnage d'Elizabeth représente une anglicité neutralisée, non-conflictuelle, Scott Ewen est celui qui va à l'encontre de l'*autre*, comme son ami Pierre dans le sens inverse. Toutefois cette réciprocité, comme on le verra, est loin de l'idéal.

(3) Le troisième facteur qui facilite la représentation de l'Anglais et du Canadien-Anglais et de la conflictualité anglo-franco-canadienne est lié à la stratégie narrative, autrement dit à l'attribution et à la distribution de la parole. *Les Grands Soleils*, sur ce point, offrent une solution radicale : la non-représentation sur scène du conflit majeur – la bataille même. L'ennemi n'est qu'esquissé, son action est décrite très sobrement. La violence de la bataille de Saint-Eustache est atténuée par une narration « dispersée ». Les premières indications – rêves prémonitoires d'Elizabeth Smith (GS 392-393 et 485) - sont complétées par le récit pris en charge par Mithridate (GS 451, 458, 478, 518-519). La dispersion de l'information permet d'éviter le *climax* dramatique, accentue l'effet lyrique, élégiaque, de l'émotion partagée par les personnages. De plus, la parole qui domine, ici, est celle de Mithridate, « *roi du Pont* » (GS 381) - figure ferronienne par excellence - un hétéronyme de l'auteur et son substitut-personnage.⁵⁸ Situé

⁵⁸ Par le terme d'hétéronyme Fernando Pessoa a désigné la représentation de l'*alter ego* d'un auteur dans ses textes (cf. Pessoa, Fernando. *Fragments d'un voyage immobile. Précédé d'un essai d'Octavio Paz*. Paris : Rivages, 1990). Il s'agit du personnage dans lequel l'auteur se projette. Chez Jacques Ferron, il s'agit de Mithridate. La référence historique à Mithridate VI, roi du Pont (Euxin), médecin, écrivain, auteur d'un traité sur les poisons, ennemi des Romains, correspond à l'image du médecin-écrivain québécois et elle est amalgamée, dans le roman mentionné, à l'image du passeur de mots et d'images (roi du pont), autrement dit poète. La généalogie retracée par le roman *Le Saint-Élias* raconte l'histoire de la famille des Cossette, surnommés Mithridate. Alors que Cossette-Mithridate I^{er} n'est que le roi-propriétaire d'un pont péager, Mithridate III, son petit-fils devient médecin-écrivain. Quant à l'histoire de la dynastie des Cossette dans leur rapport à la terre et au pays, il faut noter que la perte progressive de l'emprise sur le territoire entraîne l'élargissement de l'autre empire, celui que donne la parole. Dépossédé de ses terres, Mithridate III - médecin-écrivain - se déclare « *roi d'un pays incertain* » qui « *refai[t] la réalité de [s]on pays à [s]on gré* ». L'écriture est le domaine de la souveraineté royale et de la liberté individuelle : « *Le faire, c'est user d'une liberté d'expression comme celle de parler. Peu en usent parce qu'il est plus facile de parler. On écrit seul comme un roi.* » (Ferron, Jacques. *Le Saint-Élias*. Montréal : Typo, 1972, p. 150). Notons que Mithridate et

à l'extérieur des événements, il les résume et commente en s'adressant au spectateur. Il crée le cadre narratif de la pièce.

Il pourrait sembler abusif de recourir à des explications narratologiques en parlant du genre dramatique. Cependant le cas de Ferron indique des points communs entre ses proses et son théâtre. Le roman *Le Ciel de Québec* (1969) contient de longs passages en discours direct – monologues, dialogues, lettres, journal – où le narrateur n'intervient pas. La narration est donc fragmentée en une série de scènes, à la manière d'une pièce de théâtre, à tel point que les chapitres II-V, VII, IX-X ont servi, presque en l'état, à la transposition dramatisée de Victor-Lévy Beaulieu *La Tête de Monsieur Ferron ou Les Chiens* (1979). Le contraire s'avère également : *Les Grands Soleils* utilisent des procédés narratifs de la prose, en deux modes. Il y a d'une part la « Voix du narrateur », c'est-à-dire l'auteur qui encadre la pièce de sa présence auctorielle, en « voix off », et d'autre part le personnage hétéronyme de Mithridate. L'explication de ces passerelles génériques, toute hypothétique qu'elle soit, devrait tenir compte de la nature particulière de la narration ferronienne – qu'elle se manifeste dans ses proses ou son théâtre : il semblerait en effet, que Ferron ait tendance à multiplier les instances narratives sans les hiérarchiser. La narration composite du *Ciel de Québec* est une des preuves. La particularité de *Grands Soleils* est une narration non-hiérarchisée, « émietlée » entre la « Voix du narrateur », le personnage-narrateur Mithridate et les voix des autres personnages. L'absence de hiérarchisation des instances narratives génère le doute noétique sous l'effet de la pluralité des voix qui occulte ou du moins relativise la « voix » principale, auctorielle, porteuse de l'éthos. Le rapport entre la zone narrative auctorielle et celle du personnage influence en effet la distribution et la nature des fonctions qui selon le narratologue Lubomír Doležel⁵⁹ sont quatre : fonctions authentifiantes de construction et de contrôle et les fonctions actionnelle et interprétative. Les fonctions primaires du narrateur sont celles de construction (représentation) et de contrôle, les secondaires celles d'interprétation et d'action. Pour le personnage, l'ordre de distribution des fonctions est inversé. Dans le cas du narrateur auctoriel, l'authentification de la fiction, la construction de l'univers fictif et la distribution et la hiérarchisation des valeurs et jugements de valeurs s'imposent d'emblée. Or, l'affaiblissement du pôle auctoriel, introduit des zones d'ombre, relativise les notions de vérité et de crédibilité. D'autre part, l'autonomie des personnages, leur individualisation sont renforcées.

Les Grands Soleils, comme il été déjà dit, scindent la narration auctorielle entre la « Voix du narrateur » (donc une voix non représentée par un personnage) et le personnage-narrateur Mithridate. Alors que la « Voix du narrateur », d'une tonalité plutôt lyrique, élégiaque, se limite aux séquences introductives et conclusives, Mithridate s'empare de la parole épique et du commentaire. À la semblance de certains romans ferroniens, il s'agit d'un narrateur non fiable et dont la non-fiabilité est de plus thématisée : en effet c'est « un robineux en redingote, portant un haut-de-forme, dit chapeau de castor » (GS 371) qui distribue « la robine - le rugueux alcool de la parole » (GS 383, 476, 530).

La Tête du roi est, à première vue, d'une facture traditionnelle, sans le personnage-narrateur. Pourtant, la lecture du texte laisse une impression d'inachevé. Le conflit n'est pas clos, la solution n'est pas donnée, les questions restent en suspens, le doute noétique et éthique n'est pas dissipé. L'explication consisterait dans la particularité du narrateur ferronien, présentée ci-dessus, mais aussi dans la justification que fournit l'analyse de la double énonciation dramatique, à deux niveaux – scénique, entre les personnages, et métascénique, entre l'auteur-narrateur et le spectateur.⁶⁰ On constate que *La Tête du roi* affaiblit l'instance narrative (énonciative) métascénique (extradiégétique, auctoriale) au profit des énoncés des personnages qui sont

Sauvageau se rencontrent dans « Cadieu », un des *Contes du pays incertain* (1962) de Jacques Ferron.

⁵⁹ Doležel, Lubomír. *Narrative Modes in Czech Literature*. Toronto : University of Toronto Press, 1973.

⁶⁰ Uebersfeld, Anne. *Lire le théâtre*. Paris : Belin, 1995; Maingueneau, Dominique. *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris : Nathan, 2001.

autonomisés, non hiérarchisés, car non confrontés à l'instance supérieure (auctoriale). Tout au plus, pourrait-on identifier une projection de l'auteur dans un des personnages – le poète Pierre qui, comme l'auteur de la pièce par le sujet traité, impose l'affrontement de l'univers anglophone et francophone en invitant son ami canadien-anglais. Pierre est en fait l'auteur de la pièce dans la pièce. Toutefois sa position, comparée à celle de Mithridate-narrateur, est moins forte, car il ne se situe pas au-dessus du cadre du drame pour le raconter et commenter, mais il est l'un des personnages et sa voix se situe au même niveau et a la même force que celles des autres.

La disposition narrative des *Grands Soleils* et de *La Tête du Roi* permet d'introduire l'*autre* – Anglais et Canadien-Anglais – et cela non seulement en position objectale, mais aussi subjectale. Les processus de médiation atténuent la conflictualité, relativisent les traumatismes historiques, offrent un regard différent. Pourtant *Les Grands Soleils* mettent en scène une des plus grandes blessures de l'histoire des Canadiens-Français – à côté de la bataille des Plaines d'Abraham et de l'exécution de Riel. La relativisation procède, ici, par la dépétrification du passé, libéré des clichés nationalistes et du discours victimaire, et par l'ouverture des événements du passé sur l'avenir dont fait partie l'Anglaise Elizabeth Smith. En laissant de côté l'idéalisation schématique du personnage, sa non-conflictualité et sa « lyrisation » (qui correspond à la tonalité lyrique de la pièce), il convient d'apprécier l'insistance de Ferron à incorporer l'*altérité* anglaise dans le *nous* national, à reconnaître la part de l'*autre* dans la constitution de *soi*.

Malgré la diversité des attitudes individuelles, *Les Grands Soleils* représentent avant tout une aventure collective. Par contre, *La Tête du Roi* confronte le *nous* collectif à l'individualisme. L'affaiblissement de l'instance énonciative auctoriale, l'autonomie et la non-hiérarchisation énonciative des personnages accentuent l'incertitude : les discussions dialoguées n'aboutissent pas à des conclusions univoques, les problèmes sont posés, mais non résolus, l'horizon s'ouvre, la direction de la marche est donnée, mais la certitude du but manque. Les débats sur le dépassement de la conflictualité mettent en évidence les obstacles et les points névralgiques de l'incompréhension. Les valeurs individuelles ne l'emportent pas sur les collectives et vice versa. Ferron montre, au contraire, à quel point elles sont liées, s'influencent, se contredisent et perdent à l'échange en se dépréciant. On découvre la complexité de la conflictualité qui se cache sous l'apparente *pax canadiensis* entre les deux peuples fondateurs.

Un des sujets discutés est la situation coloniale et l'inégalité qui, dès l'origine, pervertit les relations entre les Canadiens-Français et les Canadiens-Anglais. La supériorité/infériorité mine et empoisonne jusqu'aux acquis de la longue coexistence des peuples fondateurs. C'est ce que Simon reproche à Scott Ewen : « *Deux siècles de lutte respectueuse, sans violence, dans la soumission à vos lois: ce que nous avons dû vous amuser!* » (TR 141) L'inégalité humilie l'*autre*, engendre le mépris que l'*autre* intériorise au point de se mépriser et de haïr.⁶¹ Taque raconte la situation de la tribu des Sagamos, vaincus et forcés de conclure la paix, qui se voient dans l'obligation de recevoir, par respect de leurs propres lois de l'hospitalité, un insignifiant caporal anglais, représentant des vainqueurs :

Ils se saoulaient parce qu'ils étaient coincés entre leur haine de l'envahisseur et leur bonté naturelle, faute de pouvoir s'exprimer. [...] Le caporal [anglais], lui, ou le sergent, pourtant un subalterne, se raidissait de supériorité; il repoussait son verre, il n'en avait pas besoin, grisé qu'il était de mépris. (TR 139)

L'expérience relatée par Taque a une valeur générale. L'impossibilité ou l'incapacité d'exprimer l'humiliation crée une situation insoluble, dresse une barrière d'incompréhension entre *soi* et l'*autre*, conduit à la négation de *soi*. Ici, sous forme de l'oubli que dispense l'alcool. La situation se reproduit dans la maison du procureur qui, incapable de faire face

⁶¹ Chez Ferron, la description des réactions négatives – haine, mépris de l'*autre* et de *soi* - s'accorde à l'analyse d'Albert Memmi dans Memmi, Albert. *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1966.

à Scott Ewen et indécis s'il faut rester avec lui au dîner ou le chasser de sa maison, s'enivre à mort.

Rien n'y fait l'amitié entre Scott Ewen et Pierre, ni le respect de Scott Ewen pour les coutumes et le territoire de l'*autre*, ni le fait qu'il parle français, la langue de l'*autre*. La question linguistique, si discutée au moment de la Révolution tranquille, est problématisée en plusieurs points. Si la valeur identitaire de la langue et son lien avec l'identité collective, nationale, sont confirmés, l'identité linguistique ne se définit pas par opposition aux Canadiens-Anglais, mais aux Français, comme le montre le dialogue entre Taque et Edmond, un Français qui a fui l'Europe bouleversée par la guerre et qui cherche au Canada une nouvelle patrie. Taque reproche aux Français « *d'être des étrangers et de parler notre langue* » et il leur recommande de parler « *l'anglais comme les autres* » (TR 70). Les paroles de Taque, incarnation du peuple, laissent entendre la nécessité de couper le cordon ombilical - colonial, de dépendance – entre la France et les Canadiens-Français, d'y opposer l'américanité canadienne et d'affirmer l'autonomie canadienne-française. Taque va jusqu'à renverser la relation coloniale :

Les Canadiens ont toujours été de grands voyageurs; ils ont sûrement peuplé ailleurs. Si l'eau coule quelque part, la source est ici. D'ailleurs la France n'a jamais été un pays. (TR 70)

D'un autre côté, *La Tête du Roi* signale les limites de l'identité linguistique qui perd sa portée si elle est envisagée hors contexte. C'est Simon qui l'explique au début de son dialogue avec Scott Ewen : « *La langue n'est qu'un prétexte; le véritable enjeu de la lutte [nationaliste québécoise] est l'honneur de l'homme.* » (TR 143) On revient donc à la supériorité/infériorité coloniale. Simon laisse entendre à Scott que sa maîtrise parfaite du français ne saurait abolir la barrière communicationnelle. Au-dessus des individus qui voudraient, en individus, communiquer avec l'*autre*, il y a toujours l'ombre du *nous* collectif, grevé par l'histoire. Témoin l'amitié des deux intellectuels – Scott Ewen et Pierre. Leurs rapports sont caractérisés par le thème récurrent d'«*entente cordiale*» (TR 80, 102, 107, 121, 124, 152), allusion claire au traité franco-britannique de 1904 (y compris la connotation coloniale et impérialiste de cette alliance), mais également allusion aux deux peuples fondateurs du Canada. *Entente cordiale* est aussi le nom du bar d'où Pierre rentre la nuit en trouvant la tête de la statue profanée. Le bar représente donc cet espace public, neutre, commun aux deux peuples. C'est le lieu des rencontres avec Scott, lieu pour une vie partagée. Mais au fait, que partagent-ils, les deux amis? Voici le témoignage de Pierre :

Nous recherchons à nous accorder. [...] Nous cautions de tout ce qui unit deux étrangers, de romans russes, de films italiens, d'aventures espagnoles, de musique, bien sûr, et de folklore, et de peinture. [...] Nous projetions des voyages. La Chine nous paraissait plus proche de nos pays respectifs. (TR 121)

Le pluriel de la fin de la réplique (« *nos pays respectifs* ») est aussi parlant que le « *nous* » introductif. Deux individus cherchent à communiquer comme un *nous* autonome formé de deux *moi*, sans l'intervention du *nous* collectif. Pourtant ce *nous* collectif pèse, trace les frontières, sépare les deux amis en deux « *pays* ». Ainsi, ce sont deux étrangers qui se rencontrent au bar et leur seul pays commun est l'étranger. Scott Ewen exprime le malaise provoqué par le *nous* collectif :

Scott: Pierre, vous savez, votre frère est étrange: il ne parle qu'au pluriel. [...] Comment est-il au singulier?
Simon : Je n'en sais rien. Il a sans doute adopté le nombre qui lui convenait le mieux.
Scott : L'ennui c'est qu'il le communique. Avec lui je perds toute personnalité; je ne suis plus qu'un Anglais avec un grand A et une armure. (TR 144)

Ferron illustre le phénomène d'induction : le *nous* collectif empêche l'individualité de Pierre de se déployer au contact de l'*autre* qui, d'individu, se transforme en défenseur de son identité collective. *La Tête du Roi* n'apporte pas de solutions, elle pose des questions. Le paradigme identitaire du modèle national intégrateur qui la sous-tend indique le passage qui permettrait de surmonter l'exclusion de l'*autre*, caractéristique du modèle défensif, au profit d'une tendance à l'inclusion détournée, donc à la médiation. Les deux pièces de théâtre – *La Tête du Roi* et *Les Grands Soleils* – indiquent, justement, les stratégies d'écriture qui reflètent aussi bien une intentionnalité inclusive, mais aussi les obstacles qui s'y opposent. En touchant le point sensible du rapport entre l'identité collective et individuelle, Ferron esquisse aussi l'évolution ultérieure vers une assise non-nationale de la question identitaire. L'auteur lui-même était une personnalité complexe – patriote québécois, mais aussi anglophile. *La Tête du roi* est dédiée à son ami écrivain Scott Symons, un Canadien-Anglais.

VII. Comment tuer un Anglais (Canadien-Français) en *soi-même*

La longue coexistence des Canadiens-Français et des Canadiens-Anglais, quelque conflictuelle qu'elle fût, a généré la conscience de la présence de l'*autre* en *soi* aussi bien au niveau collectif qu'individuel. Il existe sans doute plusieurs manières de s'en accommoder, mais en schématisant, il est possible de les ramener à trois : élimination, acceptation ou intégration et acceptation détournée ou masquée. En fait il s'agit des trois relations structurantes du modèle identitaire – exclusion, inclusion, médiation – mais cette fois dans un positionnement différent. L'*autre*, ici, ne représente plus l'objet (*lui, eux*), ni l'*autre* sujet, extérieur à *soi* et partenaire (*toi, vous*), mais bien une partie intégrante de *soi*. L'une des modalités de l'intégration a déjà été mentionnée – le métissage. Or, *Les Grands Soleils* de Jacques Ferron indiquent que l'éventualité du métissage est conditionnée par le rapport des forces (culturelles, démographiques ou autres). L'intégration ou l'assimilation des valeurs du plus faible par le plus fort peut ne pas poser de problème majeur pour ce dernier. C'est le cas de l'intégration de Sauvageau-l'Indien dans la conscience des Canadiens-Français et Anglais.

Le processus se présente bien différemment vu de l'autre côté, lorsque la minorité est invitée, implicitement ou explicitement, à intégrer les valeurs de la majorité, comme dans le rapport entre les Canadiens-Français et les Canadiens-Anglais. La résistance identitaire est compréhensible. Elle s'est fortement manifestée dans le paradigme identitaire du modèle défensif, marqué par l'exclusion de l'*autre*. Le changement arrive au moment où le Québec quitte l'attitude défensive au profit du modèle émancipateur qui tend à l'intégration de l'*altérité*. La conscience de la présence de l'*autre* en *soi-même* peut alors se révéler un obstacle ou un scandale. La solution du problème est d'autant plus malaisée que la conscience identitaire moderne oscille entre les valeurs collectives et individuelles, entre le *je* et le *nous*.

Le thème de la trahison ou de la mise à mort de l'*autre* n'est pas peu courant dans la littérature de la Révolution tranquille. La mort frappe le plus souvent les personnages représentant une sorte d'*alter ego*. Résumons deux romans d'Hubert Aquin – *Prochain épisode* (1965) et *Trou de mémoire* (1968) – pour en souligner certains aspects : incertitude identitaire, non-fiabilité du narrateur ou des narrateurs, identification pénible des personnages, repérage difficile dans l'espace-temps et la causalité, confusion due à d'inextricables intrigues faites de violences, révolutions et complots. *Prochain épisode* conjugue intrigue policière, espionnage et récit révolutionnaire dans une structure narrative complexe qui brouille les pistes, mais en même temps trahit une quête identitaire angoissée. Le *je* narrateur cache plusieurs instances narratives – auteur, écrivain-narrateur, personnage. À la fin seulement, le lecteur découvre que les faits présentés comme associés au présent de la narration, appartiennent au passé et que le texte est rédigé dans une clinique psychiatrique de Montréal où l'auteur est hospitalisé en attente d'un procès et où il cherche, à l'aide de la fiction romanesque, à démêler son passé. L'indétermination du *je* est aussi celle des autres personnages. Le héros – ce *je* trinaire – s'engage dans le mouvement révolutionnaire québécois – par amour pour une obscure K., mais aussi pour échapper à ses névroses et tentations suicidaires. Ses aventures et déboires se déroulent en Suisse où on l'envoie exécuter un traître dont il ignore l'identité. C'est K. qui devrait l'aider à l'identifier, mais elle aussi se dérobe sans cesse. La mission est un échec, le protagoniste rentre à Montréal où il est arrêté. Si la mystérieuse et traîtresse K. désigne le Québec, le roman d'Aquin est le récit d'une désillusion révolutionnaire.

Trou de mémoire n'est pas moins complexe. La composition fragmentée entremêle trois narrateurs : un révolutionnaire de la Côte d'Ivoire Olympe Ghezzeo-Quénum, un éditeur et révolutionnaire montréalais P.X. Magnan et Rachel Ruskin. Ce n'est qu'à la fin, encore, au moment où Rachel se déclare éditrice du livre, que certains thèmes se relient en une suite logique. Rachel qui aide Olympe à s'enfuir d'Afrique tue Magnan pour venger le meurtre de sa soeur Joan. Olympe et Magnan sont morts, R.R. (Rachel Ruskin peut-être?) est enceinte

parce que violée par Magnan (mais on le sait par le récit d'Olympe). Si certains fragments se complètent, la vérité échappe. De plus, les notes du texte mentionnent à côté de l'auteur R.R. un éditeur – Charles Édouard Mullaby (Aquin?). Le lecteur reste dans l'incertitude à quel narrateur attribuer le statut de détenteur de l'éthos, donc de celui qui assure les fonctions authentifiantes de construction et de contrôle et constitue donc un point de repère noétique.⁶²

Bien plus explicite est la mise à mort de l'*autre* en *soi-même* dans le roman de Jacques Ferron *La Nuit* (1965), remanié sous le titre *Les Confitures de coings* (1972). Les deux romans admettent une double lecture. La première – « temporelle » - est celle qui se rattache à la situation politique et sociale du Québec des années 1950 et 1960. Une étude de Jacques Pelletier a démontré, également, l'influence de l'état de siège d'octobre 1970 sur la version remaniée.⁶³ L'autre lecture – psychologique – met en évidence les contradictions identitaires de l'*homo quebecencis* qui sont la conséquence de l'intime duplicité due à l'*autre* incorporé en *soi-même*. Le protagoniste-narrateur François Ménard est un modeste employé de banque. Une nuit, il quitte sa banlieue, traverse le pont et entre dans les rues mystérieuses de Montréal qui le conduisent vers son passé. Il revit ses humiliations, ses compromis. La catharsis lui fait retrouver son âme perdue. Celui qui l'avait invité au périple nocturne par un coup de téléphone est son *alter ego* – Frank, un officier de police qui représente le pouvoir anglophone : il avait jadis arrêté François lors d'une manifestation et forcé à se renier pour le faire rentrer dans le rang des citoyens bienpensants. François vient au rendez-vous fixé par Frank et le tue en l'empoisonnant avec les confitures de coings. Le meurtre libère François, il revoit son enfance, s'ouvre à l'amour et à l'avenir, se retrouve.

Dans son deuxième roman, *Le Couteau sur la table* (1965), Jacques Godbout traite une thématique analogue : quête individuelle – en amour, en prestige social et intellectuel, en écriture – liée à la problématique sociale et nationale, polarisée autour de Patricia et du *je* narrateur. Le désarroi identitaire s'inscrit dans leurs errances américaines et canadiennes communes, dans le brouillage des décisions et des indécisions, mais où s'esquissent néanmoins des différences. Alors que Patricia, intellectuelle anglo-canadienne au prénom patriotique, choisit parmi ses rêves l'ambition canadienne bilingue et biculturelle (ayant pour amants deux écrivains en germe, l'un francophone, l'autre anglophone),⁶⁴ le *je* narrateur est un révolté déçu aussi bien par les autres que par lui-même, avec, comme figure emblématique, Jack Kerouac, ce Québécois américain qui, pour embrasser l'Amérique a dû se faire Américain, y compris la langue.⁶⁵ L'incertitude identitaire est soulignée par la narration fragmentée en quatre-vingts-cinq sections et qui bouleverse les rapports spatio-temporels et la causalité du récit. La fragmentation narrative reflète les contrariétés du *je* narrateur. D'un côté il est attiré par le monde anglophone, son prestige et sa richesse. Cette partie de sa vie est liée à Patricia, au milieu universitaire et au quartier de Westmount. De l'autre côté, il y a Madeleine, les discussions de l'Expresso Bar et le nationalisme québécois. Le *je* est ballotté par les contradictions de sa double identité canadienne-française. La métaphore du « couteau sur la table » suggère l'idée d'une résection, la nécessité de se défaire de l'*autre* en *soi-même*. Les mots hostiles de la fin, dirigés contre Patricia, laissent deviner qu'il s'agit aussi de la part anglophone de l'identité que le narrateur combat en lui-même.⁶⁶

⁶² Voir les concepts narratologiques de Lubomír Doležel in Doležel, Lubomír. *Narrative Modes in Czech Literature*. Toronto : University of Toronto Press, 1973.

⁶³ Pelletier, Jacques. « De la Nuit aux *Confitures de coings*: le poids des événements d'Octobre 1970 ». *Voix et Images* 8, 3, 1983, pp. 407-420.

⁶⁴ Godbout, Jacques. *Le couteau sur la table*. Montréal: Boréal, 1989, p. 93: « [...] Patricia me disait les livres qu'il écrivait et que si moi je consentais à m'y mettre aussi elle aurait deux amants écrivains, un dans chaque langue, un de chaque culture, et qu'ainsi elle réussirait à être seule le Canada [...]. »

⁶⁵ *Ibidem*, pp. 113-115.

⁶⁶ *Ibidem*, pp. 157-158: « Pour détruire la volière, choisir. [...] Choisir à poings fermés. (La haine est venue, comme une saison. Le printemps est venu, comme une gifflé; [...] Je ne te ferai aucun mal, si tu ne dis mot,

La résection de l'*autre en soi-même* est thématifiée, de manière plus explicite, dans un autre écrit de Jacques Godbout – *Les Têtes à Papineau* (1981).⁶⁷ L'écriture tranchante du pamphlet – laisse ressortir, en charge caricaturale, la complexité de la problématique identitaire. La parution de l'ouvrage – après le référendum de mai 1980 – a été perçue comme la réaction à la victoire du non et à l'impossibilité d'envisager les négociations sur la souveraineté-association. Une interprétation superficielle, de premier plan, indiquerait en effet le refus du projet fédéral d'un Canada « bicéphale », bilingue et biculturel : une coexistence harmonieuse de deux têtes vissées sur un seul corps s'avère impossible, parce qu'anormale. La normalisation et l'uniformisation, comme le pamphlet le montre, aboutit à l'élimination de la composante francophone et à l'anglicisation. *Les Têtes à Papineau* pouvaient donc évoquer, à l'époque, une mise en garde. Une relecture approfondie permet toutefois de dégager des interprétations plus complexes. Entre autres celle, par antithèse, d'un appel à l'éviction de l'*autre* anglophone en *soi-même*. Toutefois, la distanciation ironique, l'hyperbolisation et la narration ludique en jeux de mots et doubles sens multiplient les paradoxes liés à la situation insoluble des Québécois. La constatation de cette identité paradoxale est aussi une mise à distance du nationalisme. La manipulation linguistique et identitaire est inscrite dans le titre. Le nom du prestigieux patriote Papineau s'accorde à la situation référendaire et souligne la dimension politique du pamphlet. Cette actualisation est toutefois ironique ou, du moins, équivoque. L'intelligence du patriote et son art rhétorique sont devenus proverbiaux, mais en antiphrases pour la plupart, au sens négatif : « c'est pas une tête à Papineau », « ça prend pas la tête à Papineau », etc. Le titre conjugue donc, en paradoxe, l'affirmation/négation du patriotisme québécois.

Les Têtes à Papineau est une oeuvre polysémique, plurivoque, et qui dépasse le contexte politique immédiat. L'étude d'Yvon Bellemare⁶⁸ signale que le pamphlet met en place une situation narrative analogue à d'autres proses de l'auteur, celles où le *je* narrateur reflète une situation identitaire complexe – celle, justement, du Canadien-Français tiraillé entre sa francité et son américanité anglo-canadienne et américaine. Le rapport à l'identité individuelle et la nécessité d'en résoudre la duplicité s'imposent.

Le livre se présente comme un journal dédoublé des deux têtes de Charles-François Papineau, un monstre né de parents québécois : il a un oesophage, un estomac, un coeur, un sexe, mais deux têtes dont chacune pense différemment, est mue par d'autres sentiments, s'oriente vers des études différentes, a d'autres buts et goûts. Le journal, motivé par la commande des éditions Scorpion, est rédigé peu avant l'opération qui doit recoller une moitié de chaque cerveau pour en faire une tête normale. L'intervention chirurgicale du docteur Gregory B. Northridge aboutit à créer un individu normal, mais à la place de Charles-François Papineau, c'est une autre identité, appauvrie, qui apparaît – celle de Charles F. Papineau qui ne peut plus terminer la rédaction du journal, car il n'en comprend ni la langue ni le contenu. La mémoire francophone s'est évanouie, les racines ont disparu. La seule petite trace qui reste de François est la lettre majuscule. Le « couteau sur la table » s'est transformé en scalpel, la francité a été absorbée sans laisser de trace (presque). La lettre qui sert de conclusion, adressée aux éditions Scorpion en guise d'excuse et de rupture de contrat, est rédigée en anglais. L'effet pamphlétaire de cette ultime excision symbolique renvoie également à la littérature (canadienne-française), car des deux têtes, c'est Charles qui montrait un penchant pour la poésie, qui a fait des études littéraires et conçu une thèse consacrée « à la mise en abîme du personnage des jumeaux dans le roman d'aventures » (TP 111).

Patricia. D'ailleurs il ne te servirait à rien de te débattre ou de crier, ou même de parler de nos amours anciennes. Le couteau restera sur la table de cuisine. Aucune trace de sang sur le tapis. À peine ton corps vibrant et doux qui s'agitiera, à peine ton souffle qui) »

⁶⁷ La pagination des citations renvoie à Godbout, Jacques. *Les Têtes à Papineau*. Paris : Seuil, 1981. Abréviation TP.

⁶⁸ Bellemare, Yvon. « Jacques Godbout, diariste ». *Voix et Images* 10, 3, 1985, pp. 152-164.

Parmi les motifs récurrents, deux dominantes sont d'intérêt majeur : duplicité/dédoublément et monstruosité. Le premier des termes a déjà été signalé au sujet de *La Tête du Roi* de Jacques Ferron. Chez Godbout, la duplicité et le dédoublément sont hyperbolisés, justement, jusqu'à la monstruosité. Le monstrueux bicéphale Charles-François Papineau est entouré d'autres monstres. Telle est la stature de géant du docteur Gregory B. Northridge, fils de Germaine Beaupré et descendant d'Édouard Beaupré (1881-1904) qui, pour sa taille énorme de 2,52 m, est devenu une attraction de cirque. Cette énormité est mise en relation avec le sentiment patriotique de la mère du docteur : pour empêcher l'extinction de la race canadienne-française au Manitoba, elle se fait engrosser dans un wagon du Canadien Pacifique. Mais elle doit par la suite abandonner son fils qui, adopté et élevé par une famille anglophone, ne gardera de son ascendance canadienne-française que la lettre B (TP 18-19). C'est la dérision de la grandeur (le géant de Beaupré), de l'idée nationale, mais aussi l'anticipation de l'anglicisation et de la « normalisation » de Charles F. Papineau. La monstruosité du Québécois bicéphale est soulignée par plusieurs détails. Il ne se sent chez lui que dans la maison des Fontaine, une famille frappée de nanisme héréditaire et qui ouvre leur « *Palais des nains* » (TP 77) au public en guise de musée de tératologie. Il se voit offrir une carrière au cirque « *Racine Greater Show* » (TP 83 sq.). On parle des soeurs Dionne, quintuplées franco-ontariennes, nées en 1934, et de la campagne publicitaire qui les a accompagnées la vie durant (TP 97 sqq.). L'énormité monstrueuse des Canadiens-Français est associée à leur marginalité. Ils sont une exception, ils sont hors normes, « *une Erreur* » (TP 21). Leur bizarrerie est commentée par les Canadiens-Anglais : « *It was so French-Canadian!* » (TP130).

La monstruosité de la québecité est grossie par la mythisation. La conception et la naissance du Québécois bicéphale se transforment en récit merveilleux (la panne d'électricité à New York, causée par l'acte d'amour des parents), elles sont attribuées à l'intervention des extra-terrestres (TP 33-36); la baignade de Charles-François à Cape Code, à l'âge de trois ans, donne lieu à des récits mythiques parlant d'un monstre marin émergeant des flots, ce qui influence le folklore local, enrichit les musées et stimule le tourisme dans la région (TP 30-31); les figurines du bicéphale sont à l'origine d'un culte religieux en Corée (TP 21). L'ironie n'épargne pas certaines références de l'identité canadienne-française et les clichés de la doxa nationale : on vise les élites traditionnelles – médecins et prêtres (TP 42-44); on ridiculise les slogans identitaires éculés : « [...] *nous avons conservé nos traditions, notre langue, notre foi, nos chansons et nos chromosomes. Chrysostôme!* » (TP 80; avec un jeu de mot qui fait allusion à la pureté de la race et celle de la langue). On se moque des préjugés liés au complexe d'infériorité : la dégradation génétique de la population québécoise à cause des fréquents mariages consanguins (TP 80). Le journal de Charles-François Papineau enregistre et commente avec ironie l'actualité sociale et politique de la période 1955-1980 : la puissance et la rapacité de l'Église catholique, la Révolution tranquille, la laïcisation, le mouvement de libération des femmes, le référendum. Parmi les nombreuses allusions à la situation identitaire du Québec se trouve aussi le thème du « pays incertain », ici sous forme de « foyer incertain », car les Papineau habitent un mobile-home et se déplacent, en nomades, dans la ville de Montréal (TP 59 sqq.). Le pamphlet ne manque pas non plus de rappeler les conséquences du poids de la collectivité là où l'individu se trouve sous l'emprise d'une institution – Église, État, nation : « *De semaine en semaine nous sommes devenus imperceptiblement les Grands Prisonniers des Arts, de la Science et de la Nation. [...] Nous ne nous appartenions plus.* » (TP 50 a 53)

L'image du « *bicéphale bilingue* » (TP 96) est soutenue par la récurrence du thème de la duplicité/dédoublément. Le père de Charles-François Papineau porte un prénom binaire Alain–Auguste et comme journaliste, il signe ses articles A.A. – à l'instar des célébrités états-uniennes. La soeur du bicéphale s'appelle Bébée. Le dédoublément divergeant, celui qui souligne les différences ou les contradictions et qui caractérise l'évolution de Charles-

François, est inscrit dans l'histoire familiale et semble héréditaire. Tandis que la mère est originaire de Trois-Pistoles, un territoire québécois typé, relativement réduit, la parenté du père est dispersée à travers le continent : la grand-mère Britty est née au Colorado et A.A. aime s'habiller en cowboy. Les différences se compliquent par les contradictions que chacun des parents porte en lui. La mère, Marie Lalonde, élevée par les ursulines, donc dans un cadre traditionnel, est celle qui profite pleinement des acquis de la Révolution tranquille et du mouvement féministe. Elle est spécialiste en informatique. Malgré son allure de femme moderne, elle s'oppose à l'intervention chirurgicale qui devrait « normaliser » Charles-François. Le père est présenté comme un journaliste humaniste, engagé, de gauche, mais aussi comme un entrepreneur habile qui sait manipuler les media et monnayer l'anormalité de son fils bicéphale. Au contraire de Marie Lalonde, il est favorable à l'opération : « *Mes enfants, je propose un toast à l'évolution!* » (TP150); même s'il l'a taxée d'acte fasciste peu auparavant : « *Hamalgham! lança, A.A. avec un faux véritable accent allemand. Ein Kultur, ein nation, ein head, Ein Führer! Ya!* » (TP 69) Son ambiguïté est par ailleurs signalée par l'« hamalghame » linguistique et orthographique (expression qu'il utilise lui-même) où néologismes, mots allemands anglais et français s'entrechoquent et où les formes grammaticales correctes et correctement orthographiées côtoient des mots fantasques et des majuscules déplacées. Bien que proférée sur un ton joueur et ironique, la réplique du père donne l'image même de la confusion identitaire.

La duplicité et le dédoublement caractérisent la langue. *Les Têtes à Papineau* se désignent non comme une biographie, mais comme un *récit bi-graphique* (TP 28), donc un récit dédoublé et une tentative d'unir deux pensées, deux sortes de sentiments et opinions. La « *bi-graphie* » est exprimée par des redoublements épistrophiques placés le plus souvent en conclusion des paragraphes, comme si la formulation rédigée par l'une des têtes nécessitait l'accord ou la mise au point de l'autre. Ce procédé structure la stratégie narrative dès l'incipit : « *Il désirait [dr. Northridge] procéder à quelques examens dont il avait seul le secret, et peut-être par la suite allait-il nous offrir une intervention chirurgicale définitive? Définitive.* » (TP 13). Il ne s'agit pas seulement d'un redoublement. La différence entre le point d'interrogation (sans doute François qui est réticent) et la réponse (Charles) signale la divergence des attitudes, des tempéraments, des identités, ainsi qu'une disposition différente face à la solution proposée. Les dissensions s'intensifient à mesure que le récit avance. Les simples redoublements muent en paronomases (« *ils en sont toujours profondément marqués. Meurtris.* » TP 69-70), en paronomases utilisant deux langues différentes où le même son donne, en l'autre langue, un sens différent (« *Freak show. Fric chaud.* »; TP 106), ou en diaphores où le même mot renvoie à deux sens différents : « *Quelques centaines de familles françaises à l'origine, on couche ensemble cousins cousines pendant les longs hivers québécois et voilà six millions de descendants quelques siècles plus tard. Descendants.* » (TP 80)

Même si ces glissements sémantiques s'inscrivent parfaitement dans le contexte en enrichissant la polysémie et en montrant le côté positif de la bicéphalité et de la biculturalité, ils n'en désignent pas moins les divergences qui sont insurmontables. L'intrigue ne fait que confirmer ce que la langue indique. Charles-François Papineau est un être exceptionnel, un superman : il excelle en sport, il termine sa scolarité obligatoire, son université et ses doctorats bien avant le terme habituel, il s'impose à la télévision et dans la publicité, il a devant lui une carrière politique prometteuse. Mais sa duplicité intime le mine et décompose, les divergences entre les deux têtes s'exacerbent jusqu'à l'agressivité. L'une finit par terroriser l'autre, Charles tente de mordre l'oreille de François (TP 129-130). La rédaction en commun du journal devient de plus en plus pénible (TP 119). Il est évident que la double identité est un obstacle existentiel. D'autant plus que la situation bi-individuelle se complique par l'interférence de la collectivité et que le *nous* des deux têtes entre en collision avec le *nous*

national. Des deux, c'est François qui représente la mémoire, les racines, la francité, tandis que Charles tend vers l'individualisme dégagé du poids du passé. Et c'est Charles qui insiste pour que l'intervention chirurgicale se réalise.

La complexité de la situation identitaire s'exprime, également, par le biais de la perspective narrative, dans le jeu pronominal de *nous*, *je-tu*, *on* en rapport avec le bi-sujet narrateur. La position narrative de base est celle du *nous* réunissant les deux têtes. Au cours du récit, cette assise narrative initiale se complique. La focalisation interne, liée au *nous*, est complétée par le regard externe : narrateur auctorial, articles sur la naissance du bicéphale rédigés par le père journaliste, extraits de la biographie composée par le docteur Bonvouloir. Le point extrême de l'extériorisation de la focalisation est représenté par le commentaire en anglais : « *It looks like a frog!* » (TP 124). La dépersonnalisation est exprimée par le pronom neutre *it*, l'être, vu de l'extérieur, en position objectale, est réduit à l'animal. Bien plus importante est toutefois la différenciation du *nous* et sa scission progressive en *je* et *tu* qui, à son tour, produit une extériorisation en une position - *on* - qui signale le détachement en voie vers la position objectale. Le *nous* doit donc être perçu d'une double manière : alors qu'une partie de Charles-François tend vers le *nous* collectif (je+tu+eux; eux=nation), l'autre représente je+tu :

Pourtant, dans la rue, les gens ne se détournaient plus avec gêne sur notre passage. Ils nous saluaient avec déférence. [...] Cela touchait beaucoup François qui se sent comme un bien national, un morceau du patrimoine. Charles s'en fichait, il aurait préféré se voir ailleurs, chez les Papous, ou en Californie. (TP 113)

Cette différenciation bi-individuelle du *nous* se révèle pleinement au moment critique où Charles-François annonce aux parents la décision de subir l'intervention :

« Il n'en est pas question! répondit Charles faisant grimacer François. Ce n'est certainement pas à **nous** de perpétuer l'humanité! **On** en a déjà assez discuté. Au contraire **je** me considère comme un point final dans une aventure qui a suffisamment duré. »
« Ce n'est pas simple, dit François, et **nous** avons simultanément porté **nos** coupes à **nos** lèvres, le vin était bon, puis il ajouta: **nous** ne savons plus vivre côte à côte, voilà. »
« **On** se gêne, dit Charles, et **nous** en avons assez de partager le même territoire. » (TP 68; souligné par nous)

Le mouvement des formes pronominales traduit les fluctuations de la conscience de *soi* qui oscille entre *je*, *nous*, *on* et trahit ainsi la complexité du *nous*. On peut remarquer, aussi, la manipulation de Charles qui anonymise *soi-même* et *l'autre* par un *on* avant de couvrir son sentiment et sa décision par un *nous* pluriel. Cette complexité contraste avec la situation énonciative de la lettre conclusive de Charles F. Papineau, en anglais. Le *je* individuel domine en s'adressant à un *you* (*vous*) de politesse. En effet, *l'autre* qui compliquait la situation de *soi* a disparu, supprimé. Seul reste un résidu, une réduction de *l'autre* en une majuscule sans mémoire, sans passé, sans racines, avec un vague soupçon d'une richesse perdue tout au fond, peut-être. Le pamphlet de Godbout n'est pas seulement une satire du bilinguisme, de la biculturalité et de la bicéphalité du Canada. Il pose une question inquiétante, celle du prix de l'individualisme moderne qui, par l'uniformisation, tend vers une identité plate, stérile.

VIII. Comment accepter un Anglais « autre »

Plusieurs procédés de médiations ont été analysés par Jacques Cardinal dans *La Paix des braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*.⁶⁹ Le roman historique a été publié en 1863, cent ans après le traumatisme de la Conquête, dont il parle, et peu avant la création de la Confédération canadienne (1867). Il raconte donc un conflit majeur, et fondateur en un sens, du Canada, au moment où le Canada cherche une nouvelle assise, justifiée comme un acte commun de deux peuples fondateurs.

La problématique identitaire du roman est conforme au paradigme identitaire du modèle national conservateur. Les individus et les familles représentent le *nous* collectif, le grief individuel est perçu comme partie d'une injustice nationale, la préservation du domaine familial symbolise la défense du territoire et de l'héritage des ancêtres, le lien au peuple est souligné à travers récits, chansons et légendes folkloriques.

D'autre part, une ouverture envers l'ennemi anglais - envers l'*autre* - s'impose. Comment donc rendre un ennemi acceptable? Comment changer en voisin le soldat qui, sur le champ de bataille, se trouve du côté opposé? L'analyse de Jacques Cardinal met en évidence, entre autres, la médiation au niveau thématique. En premier lieu, il s'agit de moduler l'identité de l'*autre*. S'il est inacceptable de représenter l'ennemi anglais, on peut lui substituer celui qui possède l'anglicité sans être Anglais. C'est pourquoi l'antagoniste de Jules d'Haberville est un Écossais Archibald Cameron of Locheill dont la situation peut, en plusieurs points, ressembler à celle des Canadiens-Français : comme Jules, Archibald est le descendant d'une famille illustre qui a combattu pour l'indépendance de l'Écosse. Son père est tombé à la bataille de Culloden en 1745. Après le décès de la mère, une Française, l'orphelin est recueilli par la parenté française et c'est par ce détour qu'il se retrouve au collège des Jésuites à Québec où il se lie d'amitié avec Jules et est accueilli par la famille Haberville. La résistance des Écossais annonce celle des Canadiens-Français, associe les deux peuples face à l'ennemi commun. Du point de vue identitaire, il s'agit d'une projection de *soi* en l'*autre* en vue d'une assimilation.

L'autre moment thématique est la faute involontaire et la réparation. La faute est la conséquence des événements historiques. De retour en Grande Bretagne, où il devait rentrer en possession de la propriété familiale, Archibald doit s'engager dans l'armée. Et c'est ainsi qu'il se trouve sur les Plaines d'Abraham, face aux défenseurs de Québec, face à son ami contre qui il est obligé de se battre. Il consacrera sa vie à réparer cette faute. Il prendra la défense des Canadiens-Français, protège ses amis. Il finira par avoir son absolution. S'il ne réussit pas à obtenir la main de la soeur de Jules, il aura du moins la satisfaction de devenir parrain de ses enfants. La faute et la réparation, thèmes dominants de la deuxième partie du roman, représentent l'intériorisation des valeurs de *soi* par l'*autre*. C'est un procédé complémentaire et inverse au précédent, dans la mesure où l'*autre* se trouve, cette fois, en position d'infériorité. Si dans le premier cas on projette dans l'*autre* les valeurs qui appartiennent à *soi*, dans le second cas l'*autre* est celui qui se soumet à l'axiologie imposée par *soi*.

La médiation permet de modérer la conflictualité et d'intégrer l'*autre* au sein du champ axiologique. Cet avantage a été mis à profit dans plusieurs textes de la Révolution tranquille, au moment où le paradigme intégrateur du modèle national émancipateur s'affirme progressivement. Certains procédés de l'intégration de l'Anglais ont été déjà examinés à propos du théâtre de Jacques Ferron. On a pu aussi constater la présence de l'exclusion induite par la tendance à l'homogénéité de l'identité nationale. En effet, l'exclusion non plus n'est pas absente des écrits ferroniens. Toutefois, la complexité de l'auteur autorise à suivre

⁶⁹ Cardinal, Jacques. *La Paix des braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*. Montréal : XYZ, 2005.

encore un troisième aspect – la médiation, c'est-à-dire la représentation d'un Anglais « autre ». Chez Ferron, la médiation est souvent liée au métissage.

L'auteur des *Anciens Canadiens* et Jacques Ferron ont un trait en commun : le fait de représenter l'anglicité par le biais des autres nationalités britanniques – irlandaise et écossaise. En comparaison avec Aubert de Gaspé père, l'*enquébécoisement* des personnages ferroniens est un processus conflictuel qui affecte leur for intérieur. Pour le mettre en évidence, Ferron recourt aux techniques de la perspective narrative, en particulier à la focalisation interne - à la première ou à la troisième personne. Ainsi, il arrive à représenter la problématique identitaire de l'autre côté, c'est-à-dire à regarder *soi-même* par les yeux et la pensée de l'*autre*. Deux conséquences, déterminantes pour la problématique identitaire, en découlent. La première est une axiologie différente – structurée, justement, en fonction du point de vue de l'*autre*. La seconde, liée à la pluralité des focalisations individuelles, est le caractère composite, plurivoque, de l'image identitaire.

Parmi les romans de Jacques Ferron, *Le Salut de l'Irlande* (1970) est sans doute celui où l'identité, individuelle et collective, domine. L'adolescence en quête d'identité s'incarne dans le récit à la première personne de Connie Haffigan, cadet d'une famille irlandquoébécoise pauvre de la périphérie montréalaise. À la différence de ses frères qui se sont anglicisés en devenant gendarme et soldat, Connie s'enquébécoise au point de s'identifier au Front de Libération de Québec. Or, la québécoité de Connie est motivée par le souci de sauvegarder les valeurs irlandaises et l'honneur de l'Irlande (SI 71, 78, 105, 183).⁷⁰ Cette identification avec le Québec exprime non seulement la proximité des valeurs québécoises et irlandaises, mais aussi une coexistence enrichissante: l'enquébécoisement n'abolit pas ni n'amoindrit les valeurs irlandaises. Au contraire, leur présence au sein de la québécoité accroît la diversité et sa dimension « altéritaire ». La médiation irlandaise est donc un moyen d'incorporer une anglicité dans l'identité québécoise.⁷¹

L'enquébécoisement, le métissage, le caractère composite et l'impureté culturelle et ethnique de l'identité québécoise sont thématés dans *Le Ciel de Québec* (1969), roman complexe que la critique d'époque a caractérisé tantôt comme épopée nationale, tantôt comme pamphlet ou roman d'éducation.⁷² Qu'il soit permis, ici, d'en relever l'aspect identitaire. Il apparaît dès l'incipit avec la figure de Monseigneur Camille Roy, prélat catholique et professeur de littérature, mentionné plus haut à propos de sa conférence où il propose l'autonomisation et *La Nationalisation de la littérature canadienne*. Sa promenade, par une matinée de mars 1938, commencée dans la Haute-Ville de Québec et terminée dans la Basse-Ville, au chapitre 34, forme le cadre du roman où s'enchevêtrent sept filons narratifs.

Le roman de Jacques Ferron abonde en réflexions et commentaires. La relation entre les Canadiens-Anglais et les Canadiens-Français est glosée par un ami de Camille Roy, évêque anglican de Québec Dugal Scot. Il caractérise la Conquête anglaise de « *conquête inachevée* » qui a laissé des « *demi-vainqueurs* » et des « *demi-vaincus* » (CQ 350-351) et partant un espace d'entente - à force de menaces de conflits. Les Québécois sont exposés à l'anglicisation, mais le contraire est tout aussi vrai. À plusieurs reprises, Jacques Ferron montre que la québécoité « pure laine » n'existe pas. Au contraire, une bonne part du peuplement québécois, francophone, est d'origine irlandaise ou écossaise. C'est le cas du village de Sainte-Catherine-de-Fossambault (CQ 180). Loin d'être pure, l'identité québécoise est composite, dès ses origines, car les Français

⁷⁰ La pagination renvoie à Ferron, Jacques. *Le Salut de l'Irlande*. Montréal : Éditions du Jour, 1970. Abréviation SI.

⁷¹ Lionel Groulx, dans son roman nationaliste *L'Appel de la race* (1922) jette un tout autre regard sur les Irlandais. Ce qui, chez Ferron, témoignera de la proximité des valeurs, est perçu par le prêtre patriote comme duplicité trompeuse, utilitarisme, manque de scrupules, trahison. Du point de vue identitaire, c'est la différence entre la médiation du paradigme intégrateur du modèle national émancipateur (Ferron) et l'exclusion du modèle national défensif.

⁷² Voir les critiques de Victor-Lévy Beaulieu, Roger Duhamel et Philippe Haeck figurant dans « Jugements critiques », appendice de l'édition du roman Ferron, Jacques. *Le ciel de Québec*. Montréal : Lanctôt, 1999, pp. 482-483. C'est à cette édition que renvoie la pagination des citations. Abréviation CQ.

d'Amérique ont intégré les Indiens (CQ 151-154) et une bonne part d'entre eux sont des métis, comme l'explique Mgr Camille (Roy):

Tout prénom employé comme patronyme ouvre une piste. Les Joseph, les Michel de la Baie des Chaleurs sont assurément des métis. Il arrivait aussi que le Sauvage ne gardait de son nom amérindien qu'une partie, celle qui avait une résonance européenne. Tous nos Nolet, Nolett, Nolette se nommaient à l'origine Wawanollett. (CQ 152)

Au dire de Ferron, la grandeur des Québécois a toujours consisté dans l'acceptation de l'altérité, à l'instar de l'historien François-Xavier Garneau, ami des Polonais et des Irlandais opprimés et des libéraux anglais (CQ 182-183). D'autre part, le sang anglais a fourni certains grands défenseurs de la cause des francophones et des métis, tel l'intellectuel ontarien William Henry Jackson, devenu Henri Jaxon et secrétaire fidèle et conseiller du métis révolutionnaire Louis-David Riel (CQ 259 sqq.).

La complexité identitaire, individuelle et collective, se traduit - on le voit - dans l'onomastique. Le changement de nom est significatif qu'il s'agisse de « sauvages » francisés d'autorité ou d'un acte volontaire comme dans le cas de Jackson-Jaxon. De même, Frank Anacharsis Scot, fils de l'évêque anglican Dugal Scot, s'enquébécoise sous le nom de François-Anacharsis Scot. Son ami métis transforme son propre nom en fonction de l'endroit où il se trouve - Henry Scott, Sicotte ou Picotte : sans état civil, d'un âge immémorial (CQ 161), il se prétend tantôt fils d'un highlander écossais et d'une indienne, tantôt descendant d'un père québécois (CQ 128). Une onomastique plurielle caractérise également le chef du village des Chiquettes Joseph à Moïse à Chrétien qui reste aussi Bedaine d'Ours (CQ 79, 109), car les habitants du village, peuplé de descendants de trois nations autochtones, de Québécois et de métis (CQ 25), sont à la fois « *filz du soleil, filles de la lune, enfants de Dieu* », selon l'allocution de la capitanesse Eulalie (CQ 77).

Le village déshérité des Chiquettes illustre le projet social et politique du roman : le relèvement d'un peuple marginalisé, méprisé, à la dignité. Cette déperiphérisation se réalise par la fondation d'une paroisse et la construction d'une église, centre d'une société renouvelée. La tâche est confiée au fils de l'évêque anglican. Comme Camille Roy, Frank Anacharsis descend de la Haute-Ville dans la Basse-Ville de Québec où il s'enquébécoise dans les bras de la prostituée Georgette. Devenu François-Anacharsis, il rejoint Chiquettes en compagnie du métis Henry Scott/Sicotte/Picotte. Le couple - portant un patronyme dédoublé Scot/Scott et alliant un intellectuel et un métis - rappelle un autre couple, historique, formé par Henry Jaxon et Louis-David Riel et renvoie au programme politique de ce dernier.⁷³

L'érection de l'église de Chiquettes est placée elle aussi sous le signe du métissage. Les matériaux de construction sont « empruntés » à une église anglicane en ruines et au « surplus » des églises catholiques. Comme l'explique le charpentier Joseph Fauché, « *nous ne volons rien, car pour le plus grand bien de Dieu, nous ne faisons que convertir des matériaux hérétiques, dont l'hérésie d'ailleurs s'est retirée, les cédant à nos besoins* » (CQ 402). Le chant entonné pour honorer la défunte capitanesse Eulalie est « *un hymne en anglais archaïque qui étonna et ravit le peuple chiquette qui oncques n'avait ouï si beau latin* » (CQ 399). Ainsi l'église catholique - haut lieu de l'identité historique canadienne française et québécoise - révèle, ici, son

⁷³ Selon Gérard Bouchard (*La Pensée impuissante*. Montréal : Boréal, 2004, p. 28), l'entreprise de Riel représente une tentative originale de fonder une « nouvelle nation » issue, justement, du métissage, et se réclamant de la solidarité panaméricaine avec référence à Simon Bolívar. Ce programme politique tranche avec l'idéologie de conservation qui s'est imposée à la même époque au Québec et qui était basée sur la continuité des racines françaises et sur l'idéal de la pureté de la foi (catholique), de la langue et de la race. Les références fréquentes de Jacques Ferron à Riel et qui ne se limitent pas au seul *Ciel de Québec* sont, en ce sens, une sorte de réhabilitation des idées de Riel que l'idéologie conservatrice et nationaliste a longtemps occultées tout en érigeant le personnage en victime des Canadiens-Anglais et martyr de la cause nationale.

caractère composite.

La consécration de l'église à sainte Eulalie est chargée d'implications symboliques. Car Eulalie, par son étymologie, signifie aussi la bonne parole, le bon parler (*eu-lalein*). La consécration se réfère donc à la langue, autre composante identitaire, et – indirectement – à la création littéraire. Mais là aussi, la québécity « pure laine » est refusée. La sainte Eulalie de Chiquettes est une Eulalie plurielle, métissée, « *à la fois vierge et martyre, musicienne et fondatrice de la communauté, sage-femme et capitanesse* » (CQ 404), une Eulalie réunissant la martyre romaine, la congrégationiste canadienne Eulalie Durocher et la capitanesse indienne du village. C'est sur la sépulture de cette dernière que l'église est construite.

Le Ciel de Québec est un roman polyphonique dont a été extraite, pour l'analyse identitaire, une partie de l'un des sept filons narratifs, à savoir la définition des racines et la constitution d'une nouvelle société. Très pertinemment, Ferron se pose la question du rapport entre la périphérie et le centre. Une société pleinement constituée ne peut se penser comme une périphérie, mais comme un centre autonome, égal aux autres. Le métissage est donc complété par l'autonomisation et l'émancipation. Dans la disposition de l'espace narratif, ces aspects identitaires s'expriment au moyen de deux thèmes complémentaires. Le premier représente un contrepoids de la catabase. La descente – ici celle des élites vers le peuple (voir ci-dessus le cas de Camille Roy et de François-Anacharcis Scot) – est complétée par l'ascension, vers le ciel de Québec, soulignée par l'image de l'échelle (CQ 65, 265, 354, 387 sqq.) et de la colonne aérienne (CQ 103, 402) qui suit partout Frank/François Anacharcis Scot dans ses déplacements. Le second thème est la quête du « *centre du monde* » (CQ 234), du « *point exact* » (CQ 37), de la « *capitale du monde* » (CQ 81). Au moment de la consécration de l'église de Sainte-Eulalie, Frank/François joint les deux thèmes : « *Notre coin de terre est petit mais il porte un grand ciel, le même qu'à Québec [...].* » (CQ 402). Il s'agit donc d'une centralité, mais c'est une centralité relativisée, égalisée (« *même qu'à Québec* »). Car tout dépend de la perspective, du « *point de vue* » (CQ 47, 62), étant donné que « *chaque pays a[vait] sa théologie* » (CQ 289). Au métissage qui est la base de la construction des valeurs correspond une pluralité des points de vue, donc une centralité plurielle – une juxtaposition des centres.

Dans *Le Ciel de Québec* Jacques Ferron a exprimé une conception de la québécity qui correspond au paradigme identitaire du modèle national émancipateur. En même temps, il dépasse le cadre intégrateur du modèle national. En effet, le métissage de Ferron signifie non seulement l'intégration de l'*autre*, mais aussi la diversification de *soi-même*, l'ouverture à l'hétérogénéité et à la plurivocité. Du point de vue ontologique et noétique, il s'agit d'une distanciation par rapport à la conception identitaire essentialiste de *soi* et de l'*autre*, comme l'indique, également, l'idée ferronienne de la centralité plurielle (polycentrisme). Il serait peut-être erroné de vouloir imposer à un auteur une cohérence à tout prix, là notamment où la personnalité même semble s'y dérober. Jacques Ferron a sans doute été un patriote québécois, mais dans certains de ses textes on rencontre des indices qui semblent renvoyer à l'idée d'une identité rhizomatique, postnationale.

IX. Que faire de la francité?

Après l'Anglais, le Canadien-Anglais ou leurs substituts, c'est la France qui représente le facteur identitaire déterminant de la littérature canadienne-française et québécoise. C'est une relation forte et ambivalente, due aux circonstances historiques. La « canadianisation » de la Nouvelle-France et son détachement progressif de la France métropolitaine, que l'on peut observer au 18^e siècle, n'a pas pu aboutir dans les mêmes conditions à cause de la Conquête. La nouvelle colonie anglaise a progressivement instauré une situation qui, au 19^e siècle, a stimulé le processus inverse. En effet, la nécessité de trouver un contrepoids à la présence anglaise a accentué l'idée de *francité* et le rapprochement avec la France et la culture française. La déperiphérisation et la décolonisation de la culture canadienne-française en ont été perturbées, ralenties.

La particularité du modèle national défensif, en ce qui concerne la France, est l'ambivalence de son image – à la fois négative et positive. D'un côté, il y a des connotations accusatrices : métropole – mère dénaturée, marâtre qui a trahi et abandonné ses enfants (voir le thème de la trahison dans *Le Jeune Latour*), pays qui a rejeté ses propres principes et idéaux comme la royauté et la foi catholique. Dans cette perspective, la Révolution française et ses valeurs – laïcité, citoyenneté républicaine, modernité, progrès – apparaissent comme une désertion et abandon de la vocation civilisatrice historique. Cette image est aussi un prétexte qui permet à une partie des élites canadiennes-françaises d'inverser les critères d'évaluation et de présenter les Canadiens-Français comme ceux qui sont restés plus proches de la francité originelle, dépositaires de la vraie identité française (langue, coutumes, culture, foi) et gardiens des valeurs françaises au cas où la France voudrait, un jour, y revenir. Ce regard conservateur détermine la condamnation, par une partie des élites canadiennes-françaises, des mouvements modernistes et avant-gardistes français du 19^e et du 20^e siècles. Par contre, les élites libérales recherchent la France moderne. Pour plusieurs de ces intellectuels, elle constitue un modèle de républicanisme et de progrès, un exemple à suivre, au même titre que les États-Unis. L'influence française est toutefois moins politique que culturelle, car la proximité linguistique facilite l'accès direct à la littérature et le contact avec le milieu français.

Les pratiques culturelles du 19^e et du 20^e siècles se situaient pour la plupart entre les deux pôles – conservateur et libéral – en se concrétisant, le plus souvent, en attitudes non tranchées, ambiguës, contradictoires ou de compromis. Si l'approche moderniste, ouverte à l'influence de la France contemporaine, permettait à la culture canadienne-française d'accéder à l'universalité, elle en affaiblissait la canadienité et limitait l'autonomie en reconnaissant, implicitement ou explicitement, la subordination périphérique du Canada français à la grande culture française. Ainsi, la déperiphérisation et la spécificité de la culture canadienne-française ont été davantage liées au nationalisme conservateur, notamment au début. Cependant la valorisation, en perspective historique, de cette impulsion conservatrice montre l'interaction des deux pôles. Le projet du nationaliste Camille Roy qui propose, en 1904, la « *nationalisation de la littérature canadienne* » en refusant le statut de « *littérature coloniale* », est développé en 1946 et 1947 par un moderniste catholique Robert Charbonneau qui défend dans *La Nouvelle Relève* et dans d'autres revues l'autonomie de la littérature canadienne-française contre les prétentions des écrivains français (recueil *La France et nous. Journal d'une querelle*, 1947). Sur la même lancée se situent, deux décennies plus tard, les intellectuels partipristes. Même s'ils ne représentent sans doute pas un mouvement majoritaire, leur parole radicale a fortement contribué à l'affirmation de la québécoité. De la sorte, les visées conservatrices ont pu être modulées et reprises par le modernisme radical, de gauche. Cette continuité dans la discontinuité semble prouver que le discours identitaire peut transcender les argumentations idéologiques, constituer une entité autonome. Vues du Canada, les relations entre le Québec et la France présentent une synergie du traditionalisme

antifrançais, héritage des élites conservatrices, du modernisme catholique des années 1940 et du modernisme radical de gauche de la Révolution tranquille, en syntonie cette fois avec les idées anticolonialistes, en partie de provenance parisienne. Tout en visant un but analogue à celui de leurs prédécesseurs, les radicaux du *Parti pris* (1963-1968) refusent la traditionnelle argumentation historico-religieuse et recourent aux théories de la décolonisation de Jacques Berq, d'Albert Memmi et de Frantz Fanon.⁷⁴ Une prise de position semblable, sur le plan politique et historique, caractérise l'essai de Pierre Vallières *Nègres blancs d'Amérique* (1968) – un réquisitoire contre le colonialisme français, britannique et états-unien et un appel à l'émancipation qui libérerait les Québécois de la situation clairement évoquée par l'image identitaire du titre.

Il importe de constater que l'adhésion au concept de décolonisation et son application au cas québécois ne sont pas seulement le résultat d'une évolution interne, canadienne-française, mais qu'elle a été fortement appuyée par l'évolution des idées en France même. Contemporaines des polémiques de Robert Charbonneau sont les conceptions de la décolonisation culturelle inscrites dans le mouvement de la négritude. Jean-Paul Sartre rédige la préface « Orphée noir » de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (1948), colligée par le Sénégalais Léopold Sédar Senghor. Sartre a également préfacé le *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur* (1957) d'Albert Memmi. À côté de Jean-Paul Sartre et des *Temps modernes* existentialistes, il faut signaler le rôle des personnalistes autour de la revue *Esprit* qui ont influencé, des décennies durant, plusieurs revues canadiennes-françaises et québécoises – *La Relève*, *La Nouvelle Relève*, *Cité libre*, *Possibles* et, justement, le déjà cité *Parti pris*.⁷⁵

La question française, la déperiphérisation et l'affirmation de l'autonomie culturelle ont durablement conditionné la situation culturelle interne, surtout le rapport entre les élites et le peuple. Les travaux de Gérard Bouchard⁷⁶ montrent que la « carte française » faisait partie du jeu identitaire des élites canadiennes-françaises, aussi bien de tendance conservatrice que libérale. Pour faire opposition à l'élite anglophone, il fallait étayer la francité par l'image d'un peuple francophone « pur », idéalisé, qui permît d'accentuer les traits différenciateurs dans le contexte canadien. Cette représentation identitaire de *soi*, projetée dans le peuple se heurtait à l'évidence d'une réalité différente, car le peuple francophone – dans la vie quotidienne, dans son comportement économique et social – ne se distinguait pas substantiellement de la population anglophone du Canada et des États-Unis.

La voie de l'émancipation culturelle a donc exigé une réévaluation de l'image idéalisée du peuple canadien-français – d'abord celle du paysan-habitant, qui a longtemps servi de référence de la canadienité pure, ensuite celle du peuple urbain. Le tournant se situe dans les années 1940, après la grande crise qui, avec l'urbanisation et l'industrialisation, a transformé les structures sociales y compris la propriété agricole. Un nouveau regard critique sur la campagne (Ringuet, Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont) accompagne l'introduction de la thématique urbaine (Gabrielle Roy, André Langevin) qui s'impose pleinement dans les années 1960 grâce à l'intérêt porté à la périphérie et à la marginalité sociale. Un des mérites des intellectuels partipristes consiste, justement, dans la valorisation de la périphérie urbaine, y compris sa langue – le *joual*. Ils ont ainsi permis aux élites de trouver un autre terrain d'auto-identification identitaire, une québécoité restée jusque-là exclue du camp axiologique. Sur le plan identitaire, la promotion du *joual*, langue marquée par

⁷⁴ Cf. Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952; *Les damnés de la terre*. Paris : Maspero, 1968; Memmi, Albert. *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*. Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1966 (1957).

⁷⁵ Cf. Angers, Stéphanie, Fabre, Gérard. *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000)*. Lévis : Les Presses de l'Université Laval, 2004.

⁷⁶ Cf. Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal : Boréal, 2001, pp. 103, 136 sqq.

l'influence de l'anglais, problématise la pureté linguistique (française), l'attachement aux racines (françaises), met en évidence la présence allogène de l'*autre* (anglais). Le métissage linguistique est ainsi valorisé comme l'est le métissage ethnique et culturel chez Jacques Ferron.⁷⁷ L'apport des joualisants a aussi permis de faire mieux ressortir la problématique identitaire – linguistique et culturelle – dans la relation avec la France, et cela au moment où les contacts se sont intensifiés,⁷⁸ alors que s'impose, d'autre part, la voie de l'autonomie culturelle et politique.

À la différence de celle du monde britannique et anglophone, l'image de la France n'est pas liée à l'hostilité ou à la rivalité. Le Français n'est ni ennemi, ni concurrent. Déterminante est, ici, la problématique de la déperiphérisation – une déperiphérisation longtemps retardée et restée inachevée. Le complexe d'infériorité n'a d'égal que le désir d'une reconnaissance. Les relations structurantes - exclusion, inclusion, médiation – interviennent différemment. En effet, l'*autre* (Français) est envisagé comme partie intégrante de *soi-même* dans la mesure où il représente certaines valeurs de base qui sont aussi celles du Canadien-Français. Ces valeurs (françaises) sont de plus considérées comme une donnée première, naturelle, de source, alors que la francité canadienne risque d'être taxée de secondaire, dérivée. Cette tare a été ressentie par Jacques Ferron qui cherche à inverser, par la fiction, la filiation : à preuve la réplique de Taque à Edmond dans *La Tête du Roi*, thème développé en filon narratif dans le roman *Le Saint-Élias* (1972).

L'inclusion de l'*autre* en *soi*, dans le cas du Français, ne constitue pas un point d'arrivée, mais un point de départ pour une distanciation et une séparation. Il ne s'agit donc pas d'accepter l'altérité, mais de procéder à une différenciation – un processus qui ne touche pas l'*autre*, mais qui est un travail sur *soi-même*. Pour la même raison, l'exclusion ne peut pas concerner les valeurs de l'*autre*, car ce serait nier ses propres valeurs. Tout au plus, la réprobation ou l'ostracisme frappent celui qui ne représente pas les « vraies » valeurs, alors que le Canadien-Français, dans ce cas, se montrera plus français que le Français même. C'est la médiation qui s'impose fréquemment, mais non pas comme une modalité de l'intégration (inclusion), mais de la différenciation (exclusion), car il s'agit de se dégager de l'*autre* en définissant une altérité à la fois sous forme de non-identité et de similitude. Le phénomène est analogue, mais dans une perspective inversée, au métissage proposé par Jacques Ferron : l'identité est conçue comme composite et la francité n'en est qu'une composante. La différenciation identitaire n'en devient que plus complexe, toutefois, car influencée par le clivage inclus dans l'idée même de francité et qui reproduit le clivage entre les élites, plus proches de la francité européenne, et la francité populaire, américaine.

Pour la présentation de la problématique française, le choix est tombé sur deux auteurs – Jules-Paul Tardivel et Michel Tremblay. Le premier illustre la position nationaliste conservatrice qui porte un regard critique sur la France républicaine, laïque et moderniste, dans son récit d'anticipation politique *Pour la patrie* (1895). Les opinions tranchées de Tardivel, correspondant au modèle national défensif, permettront d'évaluer l'évolution de la situation trois générations plus tard, dans la deuxième moitié du 20^e siècle. L'hexalogie de Michel Tremblay *Les Chroniques du Plateau-Mont-Royal* (1978-1997) propose un regard québécois sur la France et la culture française et permet de traiter la question, qui y est liée, du

⁷⁷ Jacques Ferron lui-même a refusé le jocal, comme tant d'autres: Gaston Miron, Hubert Aquin ou Jean Marcel (Jean-Marcel Paquette), auteur du *Jocal de Troie* (1973).

⁷⁸ On garde le souvenir de la provocation de Charles de Gaulle et de son « *Vive le Québec libre!* ». Toutefois ce scandale du 24 juillet 1967, à la Mairie de Montréal, ne devrait pas faire oublier l'intérêt constant du président français porté aux relations avec le Québec. De Gaulle a initié et développé la coopération qui est restée partie durable de la politique étrangère de la France. Voir Bastien, Frédéric. *Le poids de la coopération: le rapport France-Québec*. Montréal : Québec/Amérique, 2006.

rapport entre les élites et la culture populaire au moment où la culture québécoise aspire à l'autonomisation – pour se concevoir comme indépendante (et indépendamment) de la France.

Le roman de science-fiction politique de Tardivel s'impose, ici, pour deux raisons. La première est la préface qui révèle la relation paradoxale des élites conservatrices à la modernité française. La France apparaît comme un repoussoir, exemple de la corruption des mœurs, mais aussi comme une culture qui offre des instruments efficaces, des inventions puissantes. En littérature, il s'agit du roman :

Le R.P. Caussette, que cite le R.P. Fayollat dans son livre *l'Apostolat de la presse*, appelle les romans une invention diabolique. Je ne suis pas éloigné de croire que le digne religieux a parfaitement raison. Le roman, surtout le roman moderne, et plus particulièrement encore le roman français me paraît être une arme forgée par Satan lui-même pour la destruction du genre humain. Et malgré cette conviction j'écris un roman! Oui, et je le fais sans scrupule; pour la raison qu'il est permis de s'emparer des machines de guerre de l'ennemi et de les faire servir à battre en brèche les remparts qu'on assiège. [...] On ne saurait contester l'influence immense qu'exerce le roman sur la société moderne.⁷⁹

La jonction du conservatisme et de la modernité se reflète dans le roman qui combine des éléments de science-fiction et une idéologisation réactionnaire. La problématique identitaire est posée de manière tranchée. Le messianisme canadien-français, à l'état pur, dirait-on, transforme la périphérie canadienne en nombril du monde. Québec et Ottawa deviennent le centre de l'Histoire, lieux où se décide l'avenir de l'humanité, mais aussi l'avenir des valeurs, jadis françaises, que le Québec a préservées et qu'il défend contre les Français mêmes, et pour eux. Le roman, paru en 1895, situe l'action en 1945, un demi-siècle plus tard. On ne saurait assez admirer l'acuité de la prévoyance politique du romancier: en 1945, le monde, selon Tardivel, émerge d'une longue guerre qui a détruit le Vieux Continent. La France, la Grande-Bretagne et l'Allemagne sont dévastées, leurs empires coloniaux se désagrègent. L'avenir appartient aux États-Unis. La prépondérance de l'Amérique confère au Canada une place privilégiée, avec, à l'ordre du jour, la proposition d'une nouvelle constitution (une situation très semblable aux discussions qui ont agité le Canada dès la fin des années 1960 et jusqu'au rapatriement de la Constitution en 1982, voire au-delà). Cette admirable intuition de science-fiction politique sert de point de départ à un récit fantasque dicté par le nationalisme ultracoservateur de Tardivel, alliant l'ethnicité, la langue et le catholicisme ultramontain. En effet, le désastre européen affaiblit la position de l'Église catholique et assure la victoire du libéralisme protestant états-unien. Le triomphe serait entier, s'il n'y avait pas cet îlot du catholicisme résistant au Canada – le Québec. Un complot universel se trame qui allie protestants, francs-maçons, athées et libres penseurs. Sous prétexte de l'amendement de la constitution canadienne, on cherche à gruger la souveraineté du Québec et, partant, les prérogatives de l'Église catholique. L'action mouvementée qui combine des éléments du roman policier, du roman gothique et d'aventures tourne autour des luttes parlementaires, des élections, du journalisme. Le protagoniste Joseph Lamirande - médecin humaniste, homme politique et catholique exemplaire – finit par sauver la patrie, l'Église, la langue et le monde – sans égards aux sacrifices personnels – mort de sa femme et de sa fille. Il est aidé, bien sûr, par des amis fidèles, secondé même par des adversaires politiques honnêtes (conservateurs protestants canadiens-anglais), soutenu discrètement par l'Église catholique.

Quelle est la place de la France et des Français? La France est présentée comme un

⁷⁹ Tardivel, Jules-Paul. *Pour la Patrie. Roman du XX^e siècle*. Montréal : Hurtubise, 1989, p. 25. Caractéristique du catholicisme conservateur de Tardivel est la référence évoquée, l'ouvrage du R.P. Fayollat. *Apostolat de la presse*. Paris : Delhomme et Brignet, 1892.

pays exsangue et qui a perdu sa place hégémonique. Elle offre un double visage. L'apparence est celle du pays laïque, franc-maçon, diabolique. Dans le roman, cet aspect est personnifié par le jeune, brillant et charmant Aristide Montarval, en fait une incarnation du diable et instigateur du complot antiqubécois. L'apparence cache une autre France, insoumise, car restée fidèle à elle-même, ancrée dans la tradition catholique – la France des vraies valeurs. C'est elle que le protagoniste, après avoir accompli son devoir, finit par rejoindre en entrant comme frère Jean à La Grande Chartreuse. À la confirmation de l'américocentrisme québécois (face à l'Europe et à la France) s'ajoute la confirmation de la francité idéalisée, prétendue originelle, mais qui n'a aucune prise sur la réalité. Si cette francité est trahie par le Français Montarval, elle est par contre sauvegardée, sur le Nouveau Continent, par le Canadien-Français. Le Français indigne est éliminé (exclusion), mais les valeurs (prétendues) françaises sont maintenues intégralement dans la québécité (inclusion). Par sa décision de terminer ses jours en France, le Québécois Lamirande semble entériner la jonction paradoxale de l'inclusion et de l'exclusion.

La relation entre la québécité et la France est traitée différemment et à un autre niveau par Michel Tremblay. Son théâtre, notamment, a été salué, dès le succès des *Belles-Soeurs* (1968), comme l'expression même de la québécité, tant pour la thématique de la marginalité urbaine que pour la langue – le *joual*. Si Tremblay n'appartenait pas au groupe du *Parti pris*, il a assuré bien plus que d'autres le prestige de l'argot montréalais. L'idée toutefois n'est pas nouvelle. Le *joual* apparaît dans la poésie de Jean Narrache dans les années 1930, il est parlé par les personnages de Marcel Dubé (*De l'autre côté du mur*, 1950 ; *Zone*, 1956 ; *Un simple soldat*, 1958). La réussite de Tremblay est due à la nouvelle esthétique dramatique qu'il a su imposer. Chez Dubé, l'argot montréalais s'inscrit dans une esthétique réaliste mimétique, comme illustration de la langue du peuple. Le *joual* est ainsi traité « d'en haut », sur une échelle axiologique où la valeur primordiale, à laquelle se réfèrent et à partir de laquelle se définissent les autres valeurs, est la langue littéraire. La langue populaire est ainsi insérée dans une conception élitiste de la littérature. Michel Tremblay y oppose une stratégie de transfiguration que l'on pourrait, à défaut, qualifier d'esthétique de sublimation du positionnement plébéien : l'expression littéraire est construite « du bas vers le haut », comme si le *joual* constituait un degré zéro à partir duquel se forme le langage de l'art et de la littérature. L'argot est poétisé – par l'usage des tropes et des figures répétitives – anaphores, reprises – liées à la composante musicale, lyrique, qui caractérise soit les chœurs, soit les répliques prononcées en duo ou trio. Le sublime des récitations choriques rapproche les drames tremblayens de la tragédie grecque dont l'auteur utilise les principes au même titre qu'il puise dans la tradition américaine des pageants et des drames religieux. La vie banale des ménagères du quartier populaire ou celle des prostitués, des homosexuels et des travestis sont ainsi sublimées et portées à la dimension universelle. La transfiguration de la marginalité va de pair avec la sublimation de la langue – deux piliers de la poétique implicite⁸⁰ de Tremblay. Son éthos est dans la visée: la constitution d'une culture nationale élevée, à partir de la culture populaire urbaine.⁸¹

Même si Michel Tremblay semble vouloir éviter des formulations théoriques, on peut

⁸⁰ La notion de poétique implicite a été appliquée par Krzysztof Jarosz à l'analyse des romans de Jean Giono dans *Jean Giono – alchimie du discours romanesque*. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 1999. Krzysztof Jarosz a emprunté le terme à Umberto Eco (*L'Oeuvre ouverte*. Paris : Seuil, 1965, pp. 10-11) tout en en élargissant la portée.

⁸¹ Au niveau stylistique, la sublimation du joual a été analysée par Markéta Jelínková dans *La dynamique scripturale dans le « cycle des Belles-soeurs » de Michel Tremblay*. Brno : Université Masaryk de Brno, 2007. Le texte de ce mémoire de master est accessible par internet à l'adresse http://is.muni.cz/th/64296/ff_m/. Une approche différente de la problématique est proposée par Cardinal, Jacques. « Exorciser l'immonde. Parole et sacré dans *Sainte Carmen de la Main* de Michel Tremblay ». *Voix et Images* 26, 1, 2000, pp. 18-39.

néanmoins déduire son programme esthétique à partir de ses textes. Quant à la problématique identitaire, trois domaines thématiques, sont à relever : (1) la topique proustienne de l'émergence de l'écrivain et de l'écriture, qui est aussi une des dominantes du roman québécois moderne,⁸² (2) la réflexion sur l'art et la création, (3) le questionnement existentiel et la quête de la destinée. Le lien qui rend les trois topiques complémentaires est l'interférence de l'identité individuelle et collective. En schématisant la dynamique de l'oeuvre tremblayenne durant les quatre décennies écoulées, on perçoit une progression qui va du collectif à l'individuel, de la représentation indirecte, symbolique, de l'artiste et de la création à une formulation directe, explicite, soit sous forme autobiographique ou autofictionnelle, soit par personnages interposés.⁸³ Les six tomes des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* (1978-1997)⁸⁴ se situent au passage entre la première et la deuxième étape de l'évolution de l'esthétique tremblayenne.

Le cycle romanesque relate en détail, mais de manière discontinue et fragmentaire du point de vue chronologique, les événements de 1942 dans *La Grosse Femme à côté est enceinte* et *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, ceux de 1947 dans *La Duchesse et le Roturier* et *Des nouvelles d'Édouard*, ceux de 1952 avec *Le Premier Quartier de la lune* et, finalement ceux de 1963 dans *Un objet de beauté*. D'une part, *Les Chroniques* renouent avec la tradition canadienne-française et québécoise du récit de l'enfance prolétarienne d'un écrivain en germe dans une paroisse urbaine – cette communauté-ghetto qui, en reproduisant le cadre social de la paroisse paysanne, à la fois protège et emprisonne⁸⁵ - d'autre part elles dépassent le genre de roman de formation en direction d'un discours culturel plus large, celui de l'émergence d'une poétique et du positionnement de l'écriture dans un contexte culturel.

La particularité du cycle consiste dans la dépersonnalisation du récit autobiographique/autofictionnel.⁸⁶ Le je du futur auteur dramatique et prosateur ne se manifeste jamais explicitement. Tremblay s'inscrit en creux dans sa narration. Il n'est protagoniste d'aucun des six volumes. Son identité transparaît à travers l'attitude du narrateur auctorial, à la troisième personne, et qui ne parle de lui qu'à la troisième personne en se désignant comme « *le petit garçon* », « *l'enfant de la grosse femme* » ou bien, juste à la fin, en 1963, à la mort de sa mère, comme « [...] *l'autre, celui qu'elle a tant voulu, qu'elle a surprotégé et qui est en train de rater sa vie tout doucement sans faire de vagues, enseveli dans ses livres, sa musique et ses rêves, s'excusant de ne pas pouvoir rester plus longtemps parce que l'odeur des hôpitaux lui donnait la nausée* » (OB 1096). Pourtant c'est ce jeune homme, en 1963 encore au début de sa carrière, qui réussira, à la fin, par l'oeuvre même où il

⁸² Cf. Belleau, André. *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*. Québec : Nota bene, 1999 (1980).

⁸³ Quant à la thématique de l'émergence de l'écrivain et de l'écriture on peut distinguer une première étape, celle du « cycle des *Belles-sœurs* » qui se clôt par *Sainte Carmen de la Main* (1976) et *Damnée Manon, sacrée Sandra* (1976), ensuite une phase « autofictionnelle » (sous les noms de Jean-Marc et de Claude) dans les proses et pièces de théâtre comme *Le cœur découvert* (1986), *Le vrai monde ?* (1987), *La Maison suspendue* (1990), *Le cœur éclaté* (1993), *Hôtel Bristol New York, N.Y.* (1999), et une objectivation de la thématique à travers le personnage de Céline dans ses *Cahiers – Le cahier noir* (2003), *Le cahier rouge* (2004) et *Le cahier bleu* (2005).

⁸⁴ La pagination des citations, dans la présente étude, renvoie à l'édition complète des six romans de Michel Tremblay. *Chroniques du Plateau-Mont-Royal*. Montréal/Arles : Leméac/Actes Sud, 2000. Les abréviations désignant les romans sont : GF – *La Grosse Femme à côté est enceinte*, pp. 7-186; TP – *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, pp. 187-392; DR – *La Duchesse et le Roturier*, pp. 393-600; ND – *Des nouvelles d'Édouard*, pp. 601-779; PQ – *Le Premier Quartier de la lune*, pp. 781-961; OB – *Un objet de beauté*, pp. 963-1175.

⁸⁵ L'exemple typique est fourni notamment par les romans de Roger Lemelin (*Au pied de la pente douce*, 1944, *Les Plouffe*, 1948) ou de Claude Jasmin (*La Petite patrie*, 1972). Cette thématique caractérise également la littérature canadienne anglaise, comme l'atteste l'oeuvre de Mordecai Richler, *The Apprenticeship of Duddy Kravitz* (1959), situé dans le ghetto de Montréal.

⁸⁶ L'aspect autobiographique-autofictionnel du cycle romanesque, ainsi que de bien des oeuvres de Tremblay, apparaît clairement à la lecture du dictionnaire des personnages de Tremblay, rédigé par Barrette, Jean-Marc. *L'Univers de Michel Tremblay. Dictionnaire des personnages*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1996.

se désigne ainsi, à sauver de l'oubli le monde dont il est issu. Comme le dit Michel Tremblay dans une interview, il « *sera donc obligé de restituer toute la famille par écrit, en devenant un écrivain qui invente tout* ». ⁸⁷

En effet, c'est dans la grande famille prolétarienne qui entoure le « *petit garçon* » que s'inscrit l'avenir de l'écrivain et qui, par sa configuration, indique un programme littéraire tout en signalant les écueils. Il y a tout d'abord la grand-mère Victoria et son frère, le « violoneux » Josaphat-le-Violon, qui représentent les attaches ancestrales, folkloriques, le génie populaire. Les gigues et les contes de Josaphat (GF 161-167) recréent un monde, tiennent du merveilleux. Cet élément est lié aux quatre fées tutélaires, les voisines d'en face, qui représentent l'inspiration, la fantaisie créatrice. Il y a aussi deux exemples de créateurs ratés. Le cousin Marcel, élevé en secret par les quatre fées, est un génie qui n'arrive pas à maturité à cause de l'incompréhension de son entourage et de la maladie mentale qui le rend à la folie. L'oncle Édouard, homosexuel et travesti, devance Michel Tremblay dans l'affirmation de la différence sexuelle. Il est aussi celui qui montre la richesse de la culture populaire urbaine. Passionné du théâtre et du cabaret, il sait travestir la vie banale, manipuler son entourage – sa troupe – en véritable metteur en scène. Mais il est incapable de traverser la frontière qui sépare l'oral de l'écrit. Si Marcel reste claustré dans son imagination, Édouard restera prisonnier de l'oralité. La configuration familiale est dominée par la figure maternelle – « *la grosse femme* » - grande lectrice et mère du futur écrivain, y compris sur le plan symbolique. Son « *petit garçon* » devra toutefois passer par un long apprentissage avant de pouvoir donner forme littéraire à la culture populaire et porter l'oralité à la littérature.

Ce programme culturel implicite, qui constitue – soulignons-le – un des multiples filons thématiques de l'hexalogie, impose une double confrontation sur le plan identitaire. La première, externe, concerne la France, la langue et la culture françaises. La seconde, interne, réagit à la situation canadienne-française et vise la valorisation de la culture populaire (originaire et originale, américaine) par opposition à celle des élites (imitée, car dérivée de la française, complexée). Dans cette contention québécoise (et montréalaise) entre le Plateau-Mont-Royal prolétaire et le quartier huppé d'Outremont, la France est appelée à arbitrer. Son arbitrage – serait-ce surprenant? – donne raison au Plateau.

La particularité de la position de la France, comme il a été indiqué, influence la nature des relations structurantes. Vu que l'inclusion de l'*autre*, quant à la francité, est une donnée primordiale et le point de départ de la différenciation, l'attention portera avant tout sur l'exclusion et la médiation. À la différence de Tardivel qui inclut la foi au nombre des valeurs identitaires fondamentales, Tremblay vise une topique différente : la langue et les différences langagières, les habitudes et le mode de vie, la culture et la hiérarchie culturelle. Ce déplacement thématique reflète l'évolution de la société canadienne-française. Si Tremblay touche les traumatismes historiques et les clichés nationalistes, l'ironie et l'humour signalent clairement sa prise de distance. Témoin ce débat de bistro sur la nécessité d'aider la mère patrie durant la deuxième guerre mondiale :

« Je trouve juste que c'est la France qui fait pitié, là-dedans... Faut sauver la France, y me semble... la mère patrie... nos racines. » Gabriel se leva et vint se planter devant Willy Ouellette qui recula sous le choc. « La France ! La France qui nous a abandonnés ! La France qui nous a vendus ! Sauver la France pour qu'a' continue à nous chier sur la tête, après, en riant de notre accent, pis en venant nous péter de la broue en pleine face ! » (GF 117)

L'incongruité des clichés est soulignée par la naïveté du regard enfantin :

⁸⁷ Smith, Donald. « Michel Tremblay et la mémoire collective ». In *L'écrivain devant son œuvre – entrevues*. Montréal : Éditions Québec/Amérique, 1983, p. 221.

[...] il avait appris [Marcel] qu'une grande chicane avait lieu dans un lointain pays et que son père y était pour défendre la mère patrie (la seule *Patrie* que Marcel connaissait était le journal du samedi qu'il ne pouvait pas encore lire mais dont il regardait avidement les illustrations, mais il n'avait pas osé demander s'il s'agissait de la même patrie ou de sa mère) [...]. (TP 302)

La dérision frappe le dolorisme masochiste de l'imaginaire nationaliste conservateur : l'image de la mère patrie, indigne, qui a abandonné ses enfants, alors qu'ils lui restent fidèles et se sacrifient pour elle. La filiation coloniale, source du complexe d'infériorité, et de l'exclusion de *soi* (dénier de francité) est refusée. En fait, il faut renverser la situation, redéfinir les rapports, comme le montre le dialogue entre le conducteur de tram et Valéry Giscard d'Estaing, alors un jeune enseignant français à Montréal⁸⁸ :

« Qu'est-ce que vous faites dans le boulot, donc, vous? C'est rare qu'on voie un Français dans le tramway Papineau! » « J'étais moi-aussi au Théâtre National... » « Un Français au Théâtre National! Ben, on aura tout vu! Avez-vous tout compris, au moins! » « Bien sûr! Vous parlez un français ... rocailleux et... vieillot, c'est vrai, mais c'est quand même du français! » « Ouan? Ben c'est c'que tout le monde disait de l'aut' bord! Quand on a débarqué, en Normandie, on était des sauveteurs [...]. Mais quand on a descendu à Paris [...] c'était pas pareil pantoute! [...] Aussitôt qu'on ouvrait la bouche tout le monde se roulait à terre! [...] Savez-vous ça, vous, qu'on le savait pas qu'on avait un accent avant de se le faire dire bête de même! Moé, avant tout ça, j'tais sûr que c'était vous qui avez un accent ! » [...] « Paris? J'étais tellement paqueté que j'm'en rappelle même pus! » [...] « Paqueté? Qu'est-ce que c'est paqueté? » Cette fois le conducteur le regarda. « Vous venez de dire que je parle français! Allez voir dans le dictionnaire! Ça doit s'écrire comme ça se prononce! » (DR 443)

Les extraits précédents montrent l'omniprésence du *nous/vous* pluriels, y compris dans le contexte dont l'enjeu est la langue – ici marque évidente de la collectivité. Sous cet aspect identitaire, la langue ne constitue pas le lien, mais la séparation, la différence. Elle fonctionne comme un critère de hiérarchisation, d'exclusion verticale : le détenteur de la position supérieure en dénie l'accès à l'*autre*. Même de manière voilée par la condescendance, le Français indique nettement la hiérarchie, sa supériorité. C'est aussi l'expérience vécue, en position d'infériorité, par le conducteur montréalais en France qui, revenu dans son milieu québécois, tente de renverser la situation face au Français.

L'exclusion de l'*autre* peut se traduire par la moquerie. Les Montréalais se vengent de leur infériorité en imitant entre eux l'accent français (DR 32, 33, etc.). Il s'agit en fait d'une parodie de l'inclusion, de l'appropriation de l'*autre*, mais qui inverse, justement, la hiérarchie et donne une autorité sur l'*autre*. Mais cela n'est réalisable qu'en l'absence de l'*autre*. Car la confrontation avec le détenteur légitime de la norme linguistique et de la position supérieure rétablit la situation première. Michel Tremblay représente la scène en mettant en présence le jeune Valéry Giscard d'Estaing et les Montréalais groupés autour d'Édouard :

Maintenant qu'un Français était parmi eux, personne n'osait plus parler. Même les plus fanfarons comme Samarcette et Édouard qui normalement auraient ri de son accent et se seraient amusés à l'imiter en le ridiculisant, étaient impressionnés par sa haute carrure et le regard supérieur mi-amusé mi-critique qu'il jetait sur eux. Seule Mercedes osa murmurer une phrase qui résumait d'ailleurs la pensée de tout le monde : « Y en faut rien pour toutes nous clouer le bec, hein? » (DR 437)

Une situation analogue est commentée par Édouard qui traverse l'Atlantique à bord de *Liberté*. La supériorité du français de France est la cause de l'humiliation, de la dépossession, de la perte de l'identité devant l'autorité de l'*autre* :

⁸⁸ La fiction de Tremblay repose ici sur un fait réel. Le futur président français a séjourné, à la fin des années 1940 aux États-Unis et au Canada. À Montréal, il a enseigné dans un collège religieux. Voir Bastien, Frédéric. *Le poids de la coopération: le rapport France-Québec*. Montréal : Québec/Amérique, 2006, p. 110.

Pis encore une chose étrange s'était produite : quand j'ai parlé ma voix avait changé ! [...] J'essayais pas de parler comme lui, [...] mais j'étais pus capable de parler comme d'habitude. [...] Ce qui m'étonnait le plus c'est que ça s'était fait automatiquement. Sans le vouloir, j'avais changé ma façon de parler juste parce qu'un Français me parlait! (NE 642)

Édouard a aussi l'occasion de constater que le plus fort – le Français – peut s'approprier la langue qu'il considère sienne – le *joual* et de l'interpréter à sa manière, c'est-à-dire lui attribuer des valeurs sur lesquelles le joualisant n'a plus prise. Édouard tente en vain d'expliquer la culture populaire montréalaise à la princesse Clavet-Daudun qui n'avait passé à Montréal que trois jours, et encore en compagnie des bourgeois d'Outremont. Elle se déclare ravie de « *cet accent typique de la province de Québec* » (NE 676), mais elle refuse de changer d'avis et de perspective. Elle continue à envisager Montréal comme la périphérie du centre parisien. Édouard glose avec amertume : « *Et je me suis répété une fois de plus qu'on est toujours le folklore de quelqu'un d'autre.* » (NE 679)

Il n'est pas étonnant de voir Édouard au centre de la thématique linguistique et culturelle. Il incarne l'oralité et la culture populaire urbaine, réunit en lui les traits de prolétaire, de paria (homosexuel travesti) et de créateur désireux de transformer la réalité. Aussi l'auteur lui prête-t-il la voix et le regard dans les deux volumes centraux de l'hexalogie : *La Duchesse et le Roturier* (1982) et *Des nouvelles d'Édouard* (1984). Le premier, narré à la troisième personne et focalisé sur Édouard brosse la vie culturelle et théâtrale de Montréal. Dans l'autre Édouard relate lui-même, dans une longue lettre adressée à la « *grosse femme* », son voyage de New York à Paris. C'est dans ce tome que la confrontation avec la France devient le thème dominant.

Le voyage en France reproduit le pèlerinage culturel traditionnel des Canadiens-Français. Édouard qui, de plus, se cherche comme créateur et écrivain potentiel, veut aussi briser l'isolement du milieu montréalais. Le voyage vers la source de la francité se transforme en traumatisme. À Paris, Édouard passe une nuit d'errance et décide de rentrer après avoir compris que sa place est ailleurs. Qu'est-ce qui l'empêche de comprendre la France pour ne pas se sentir étranger et déplacé? Pour une part, c'est la barrière des clichés et l'écran des images culturelles et littéraires. Mais c'est un problème qu'Édouard a su prévoir :

Les Français quand y débarquent chez nous, cherchent bien les Indiens et Maria Chapdelaine, pourquoi je partirais pas, moi, à la recherche de Gervaise ou de Lucien de Rubempré! Paris, pour moi est un fabuleux trésor folklorique [...]. Je sais que je risque d'être déçu [...]. (NE 650)

La cause majeure du malentendu et du sentiment d'aliénation et de dépossession est la culture au sens large : gares, toilettes, hygiène, voyage dans le train, noms des villages, achats, restauration, écriture des chiffres, manière de compter étages ou heures. S'y ajoute la barrière du vécu quotidien. Édouard qui arrive dans une France bouleversée par la guerre, ne comprend rien au système de rationnement, ni aux causes de la grève des boulangers : « *Du chinois pur et simple! [...] je suis seul devant un monde dont je ne comprends pas les mécanismes les plus simples et où tout me paraît hostile.* » (NE 730-731). Les retrouvailles avec la mère patrie, sa métropole et la grande famille française n'ont pas lieu. Édouard se perçoit aliéné à lui-même, dépourvu. Le sentiment de non-appartenance gradue jusqu'à l'exclusion de *soi-même* : « *[...] je me suis senti tellement, mais tellement ... déplacé! Et indigne! Pas même de faire partie de ce que je voyais mais juste d'être là!* » (NE 766)

L'exclusion de *soi-même* marque le point limite de la catabase d'Édouard. Le roman insère le commentaire d'Édouard dans une situation qui constitue le tournant – la réévaluation des valeurs dont il est porteur. Fatigué à mort, il s'assoit à la terrasse du café *Aux deux magots* à côté de Jean-Paul (Sartre), Simone (de Beauvoir), Albert (Camus) et Toutoune (Antonin Artaud ?) qui discutent de la pièce *Les Bonnes* de Jean Genêt. Sans le savoir, Édouard – le

marginal et le paria de Montréal - frôle la nouveauté, il est au cœur de l'avant-garde culturelle, côtoie l'élite de son temps (NE 764-767). L'humour et l'ironie de la scène, dues à l'ignorance du narrateur à la première personne, allège mais aussi souligne la métaphore de la rencontre culturelle dont la signification est savamment introduite par plusieurs indices thématiques qui précèdent.

En effet, au cours de la traversée de l'Atlantique, Édouard est confronté à Mme Beaugrand et sa fille qui, comme lui, font leur pèlerinage culturel. La scénographie est symbolique : le face-à-face du Plateau-Mont-Royal et d'Outremont, de la culture populaire et de celle des élites montréalaises a lieu sur un paquebot français devant une clientèle internationale. Édouard ne se fait pas d'illusions : « *L'est de Montréal en général et le Théâtre National en particulier doivent représenter pour Antoinette Beaugrand quelque chose comme le Congo belge ou le Grœnland... un désert culturel des plus navrants!* » (NE 662). C'est l'ignorance, par les élites, de la culture populaire urbaine, son manque du point d'ancrage, qui est leur point faible. C'est aussi la cause de leur stérilité et de leur dépendance de la culture française. Deux personnages bien différents accomplissent leur voyage aux sources de la francité. La marginalité culturelle d'Édouard peut s'appuyer sur la culture populaire, son voyage a par conséquent le caractère d'une confrontation à l'*autre*. Par contre Mme Beaugrand n'a d'autre culture que la française. La marginalité d'Édouard est relative, car la plénitude de son bagage culturel prête matière à comparaison et peut devenir le commencement d'une culture développée, autonome, même sur le plan axiologique. La situation périphérique de Mme Beaugrand semble absolue, car vide, sans valeurs propres. Sa culture sera toujours dérivée à partir de la française, en position marginale. Bien qu'elle s'efforce de se tenir au courant de la grande littérature (représentée ici par Julien Green), pour la Parisienne Clavet-Daudun il y aura toujours une évidence : « *Pourtant, on ne sait rien, encore, de la rive gauche chez vous [...].* » (NE 761). Lorsque la Parisienne, au bout d'un séjour de trois jours, constate que Montréal est un « *désert culturel* », Mme Beaugrand lui donne raison, alors que Édouard argumente :

Vous avez vu des spectacles typiquement canadiens? Vous connaissez Gratien Gélinas? La Poune et madame Petrie? [...] « Je crois en effet qu'on m'a parlé d'un monsieur Gélinaass mais mes amis, les Perriers, semblaient le trouver plutôt vulgaire. » (NE 676)

Au cours de la dispute entre Mme Beaugrand et Édouard qui éclate ensuite, les sympathies du capitaine de *Liberté* et de la Parisienne sont du côté d'Édouard. Cette alliance se confirme au bout de l'errance nocturne d'Édouard. Il rencontre la princesse Clavet-Daudun à la porte du Tabou où Boris Vian joue de sa « trompinette ». Ignorant de la nouveauté, Édouard est néanmoins considéré comme celui, qui, à la différence des élites montréalaises, semblerait bien au courant des nouveautés de la rive gauche (NE 760-763). Avec ironie et humour, le malentendu de la situation introduit la scène suivante de la terrasse du café *Aux deux magots*. Le marginal montréalais est pris pour connaisseur, la culture plébéienne est associée à la modernité. L'association n'est pas oiseuse. Même Édouard s'en rend compte en comparant les clubs de jazz parisiens à son expérience montréalaise :

J'ai pensé aux petits trous à jazz, dans le bas de la rue Peel, où on n'ose pas aller, moi et ma gang, parce que la drogue circule librement et que les Noirs américains qui s'y produisent ont la bagarre trop facile. (NE 761)

Pour cette raison, la scène humoristique des *Deux magots* où Édouard assiste à la conversation de Sartre et de ses amis peut être interprétée positivement comme une confirmation du lien existant ou possible entre la culture populaire et la grande littérature, voire comme une possible transfiguration du populaire en sublime. Le sujet de discussion du

cercle existentialiste offre un contrepoint probant : *Les Bonnes* de Jean Genêt sont une critique de l'inauthenticité et de la perte d'identité là où un subordonné se laisse imposer les valeurs. Autrement dit : dans la perspective tremblayenne, une identité authentique devrait se construire du bas vers le haut, non en sens inverse. Une autre coïncidence peut être remarquée : le voisinage ironisé du marginal montréalais et de l'élite intellectuelle parisienne semble suggérer l'avenir où à la place d'Édouard pourrait s'asseoir celui qui sera leur égal et qui n'est, à ce moment, encore, que le « *petit garçon* », le futur dramaturge et prosateur.

Bien que le voyage parisien d'Édouard soit marqué par de nombreuses situations d'exclusion, voire par l'exclusion de *soi-même* des valeurs de l'*autre*, le compte final n'est pas négatif – grâce aussi, peut-être, aux médiations qui relient les différences et permettent de percevoir *soi-même* en l'*autre* différemment. À deux endroits du volume la médiation se trouve clairement thématifiée. Il s'agit de la réflexion d'Édouard sur les boîtes de jazz, déjà mentionnée, et du commentaire d'Édouard sur la ressemblance entre le parler populaire de Paris et de Montréal : « *Les conducteurs s'invectivaient donc en français, mais un français rocailleux et brusque, précipité et plein de mots étranges [...].* » (NE 743) Édouard – notons-le - emploie le même adjectif (« *rocailleux* ») que Valéry Giscard d'Estaing. Le même mot utilisé dans deux situations analogues cache toutefois une perspective et une évaluation différente. Dans le premier cas, le français canadien est jugé « d'en haut » - et doublement – à la fois par la bouche d'un homme cultivé et d'un Français par-dessus le marché : le langage montréalais est ainsi relégué dans le registre bas, à la périphérie culturelle et linguistique. Par contre, le jugement d'Édouard est porté par celui qui se situe au même niveau, au moment où ce Canadien errant se cherche un allié potentiel.

Ce sont ces situations de médiation qui permettent à Édouard de vivre à égalité avec le milieu français et qui lui redonnent confiance. C'est ce fond solide qu'il retrouve au bout de sa catabase, sol ferme d'où il peut rebondir. Les exclusions ressenties lui font comprendre qu'il est un Non-Français, donc un Américain, et qu'il ne peut compter que sur les valeurs qui lui sont propres. En aucun cas il ne doit dériver *soi-même* à partir de l'*autre* en qui il ne peut voir tout au plus qu'un partenaire ou allié. Cette prise de conscience lui fait refuser la proposition de la princesse Clavet-Daudun qui, à la porte du Tabou, l'invite à se produire au côté de Boris Vian (NE 762-763).

Je veux bien me donner en spectacle, c'est même un des grands plaisirs de ma vie, mais je refuse de faire le singe pour une gang de Français paquetés en mal de folklore. Même si je commence à comprendre que ce serait la seule façon que j'aurais de pogner, ici! Duchesse de Langeais, à Montréal; mononcle du Canada ici! (NE 763)

Accepter la proposition signifierait se soumettre aux critères axiologiques de l'*autre*, accepter d'être la périphérie, une dépendance du centre. Le refus d'Édouard s'ajoute à sa décision de rentrer à Montréal. Il sait qu'il ne deviendra plus écrivain. Par contre il peut développer, à son niveau, ses dons de dramaturge. Il s'était approprié un personnage de Balzac – la duchesse de Langeais – est c'est sous ce nom qu'il devient célèbre comme organisateur de son groupe de travestis. Ses dramatisations et mises en scènes des situations réelles sont une sorte de théâtre vivant, direct, improvisé, sans texte. Édouard ne dépassera pas les limites de l'oralité (à part sa lettre, dressée à la « *grosse femme* », il n'osera pas s'attaquer aux difficultés de l'écriture). La transfiguration, en grande littérature, de la marginalité d'Édouard, de la périphérie urbaine et de la culture populaire sera l'oeuvre du « *petit garçon* ».

De quoi se compose la culture populaire urbaine et quelle est la place qu'y occupe la France? La maison familiale de la rue Fabre vit la culture intensément: émissions de la radio, chansons, romans-feuilletons, cinéma, lectures populaires, théâtre de variétés, revues et vaudevilles. De nombreuses références culturelles démontrent le pouvoir d'absorption et

d'intégration du milieu populaire : les acteurs américains côtoient les acteurs français, les chanteurs comme Mistinguett, Tino Rossi ou Édith Piaff figurent à côté de Ginger Rogers, Andrew Sisters; *Le temps des cerises* suit les gigues québécoises chantées par Josaphat-le-Violon, *Clair de lune* de Debussy accompagne *Summertime* de Gerschwinn. Les récits merveilleux de Josaphat confirment l'ancrage populaire liant la paroisse urbaine aux racines paysannes. La face urbaine de la culture s'exprime notamment sur la scène du Théâtre National ou du Palace par la voix de ses héros et héroïnes - acteurs et actrices canadiens: la Poune, la Petrie, les sœurs Giroux, etc.

La culture française est présente sous plusieurs aspects. Là où ses éléments sont pleinement intégrés, elle est perçue comme faisant partie de la culture populaire. L'accent, toutefois, n'est pas mis sur la francité, mais sur sa transformation et son appropriation :

Après un long silence, Josaphat-le-Violon se mit à tout raconter à sa soeur: [...] les années qu'il avait passées, à Duhamel, [...] à apprendre les légendes orales de leur pays, [...] tous ces chants venus des vieux pays mais retouchés, retapés, transposés, transfigurés ici par les tapeux de pied, les joueurs de cuillers et les joueurs d'accordéons et de violons avec leurs voix nasillardes qui aident à passer l'hiver sans tomber dans la mélancolie. (GP 382).

La deuxième source, de provenance française, est le cinéma et la chanson, domaine où elle s'amalgame à la culture américaine. En troisième lieu vient la lecture : Balzac, Stendhal, Hugo, Zola, Eugène Sue, Jules Verne – les classiques du 19^e siècle, loin des avant-gardes et, en tout cas, auteurs plus proches du populaire (Sue, Verne). Il s'agit donc là encore d'une francité entrée dans le bagage culturel général dont l'appropriation ressemble à celle du folklore. La spécificité de la France est donc relativisée, ramenée aux coordonnées de la réalité canadienne et américaine. La relativisation a un effet médiateur comparable à celui qu'elle a dans le récit d'Édouard : elle établit une égalité et facilite l'appropriation des valeurs de l'*autre*.

La médiation ouvre la voie à la déperiphérisation. Celle-ci est symbolisée, dans le cycle des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal*, par le lien entre la lectrice que'est la « grosse femme » et Gabrielle Roy. Les deux sont originaires de l'Ouest canadien, du Manitoba : elles sont donc, en quelque sorte, des étrangères au Québec et à Montréal. Mais c'est cette distance (étrangeté, altérité) qui leur permet d'exprimer le mieux la québécoité. La « grosse femme » est celle qui dans la famille représente la culture. Elle est la confidente d'Édouard, la protectrice de Marcel en qui elle voit un artiste potentiel, elle est la mère du futur écrivain. Surtout, elle est une grande lectrice qui influence les autres. Or, dans la première moitié du cycle, ses lectures ne se composent que d'auteurs français. Ce n'est qu'au milieu de l'hexalogie (aux pages 530-531 sur 1175) que se produit la rencontre avec *Bonheur d'occasion* (1945, Prix Femina 1947) de Gabrielle Roy :

« Celui-là, c'est le premier qu'y lisent [= les Français] qui se passe à Montréal ! [...] Les Français lisent des livres français; pourquoi tu lirais pas des livres d'icitte? » [...] la grosse femme se pencha une dernière fois sur le livre dont elle allait parler tout le reste de sa vie avec passion, qu'elle ferait lire à tout le monde autour d'elle [...] et beaucoup plus tard, dix ans exactement, [...] elle le donnerait à son plus jeune fils en lui disant « Ça a été le livre le plus important de mon existence. Lis-lé! Attentivement. T'as la chance de le connaître à quinze ans. Moé, je l'ai connu à quarante-cinq. » (DR 530-531)

Le thème de Gabrielle Roy est mis en relief plusieurs fois. Par exemple le passage où la « grosse femme » lit *Bug-Jargal* de Victor Hugo (GF 86) est repris, à l'identique, à la fin de l'hexalogie (PQ 939), sauf que *Bug Jargal* est remplacé par la dernière parution de Gabrielle Roy. Le parallèle entre la « grosse femme » et l'écrivaine est développé par son neveu Marcel (OB 1027) : dans son esprit, il imagine un récit qui paraphrase «Le puits de Dunrea » (dans *Rue Deschambault*, 1955) de Gabrielle Roy, mais en remplaçant le personnage du père de

l'auteure par lui-même pour se donner le rôle du sauveur de sa tante (OB 1029-1040).

Il est évident que Gabrielle Roy apparaît comme personnage tutélaire de la constitution d'une littérature autonome liée aux racines populaires. L'accent mis sur *Bonheur d'occasion* signale, entre autres, la similitude avec *Les Chroniques du Plateau-Mont-Royal*. Ici comme là, l'histoire est située à la périphérie montréalaise, dans un quartier populaire. Même la consécration française de *Bonheur d'occasion*, bien marquée dans le texte tremblayen, peut être envisagée en rapport avec la confrontation, déjà évoquée, entre la culture des élites canadiennes-françaises et la culture populaire. Tremblay semble insister sur l'analogie avec l'expérience parisienne d'Édouard au cours de laquelle les Français (le capitaine, Clavet-Daudun, Sartre) se rangent de son côté, contre Mme Beaugrand. Comme si la France représentait l'arbitre qui favorise l'originalité canadienne et ses ressources populaires. L'histoire de la « grosse femme » et de Gabrielle Roy trace la voie de l'autonomisation culturelle, du détachement de la France, est cela avec l'assentiment des Français qui savent apprécier l'altérité.

Du point de vue identitaire, l'hexalogie de Michel Tremblay représente trois aspects de l'émancipation culturelle : (1) la prise de conscience de l'exclusion de *soi-même*, l'exclusion étant la conséquence du rapport de dépendance face à l'*autre*, y compris l'axiologie; (2) l'exclusion de l'*autre* comme étape nécessaire de l'affirmation de *soi*; (3) la médiation comme moyen de dégager les ressemblances-différences au moment de la constitution d'une axiologie autonome. Le cycle des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* peut être considéré comme la réalisation du programme esthétique implicite dont il retrace les données et le cheminement.